

11^{ème} Année - No. 5

Mai 1947

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



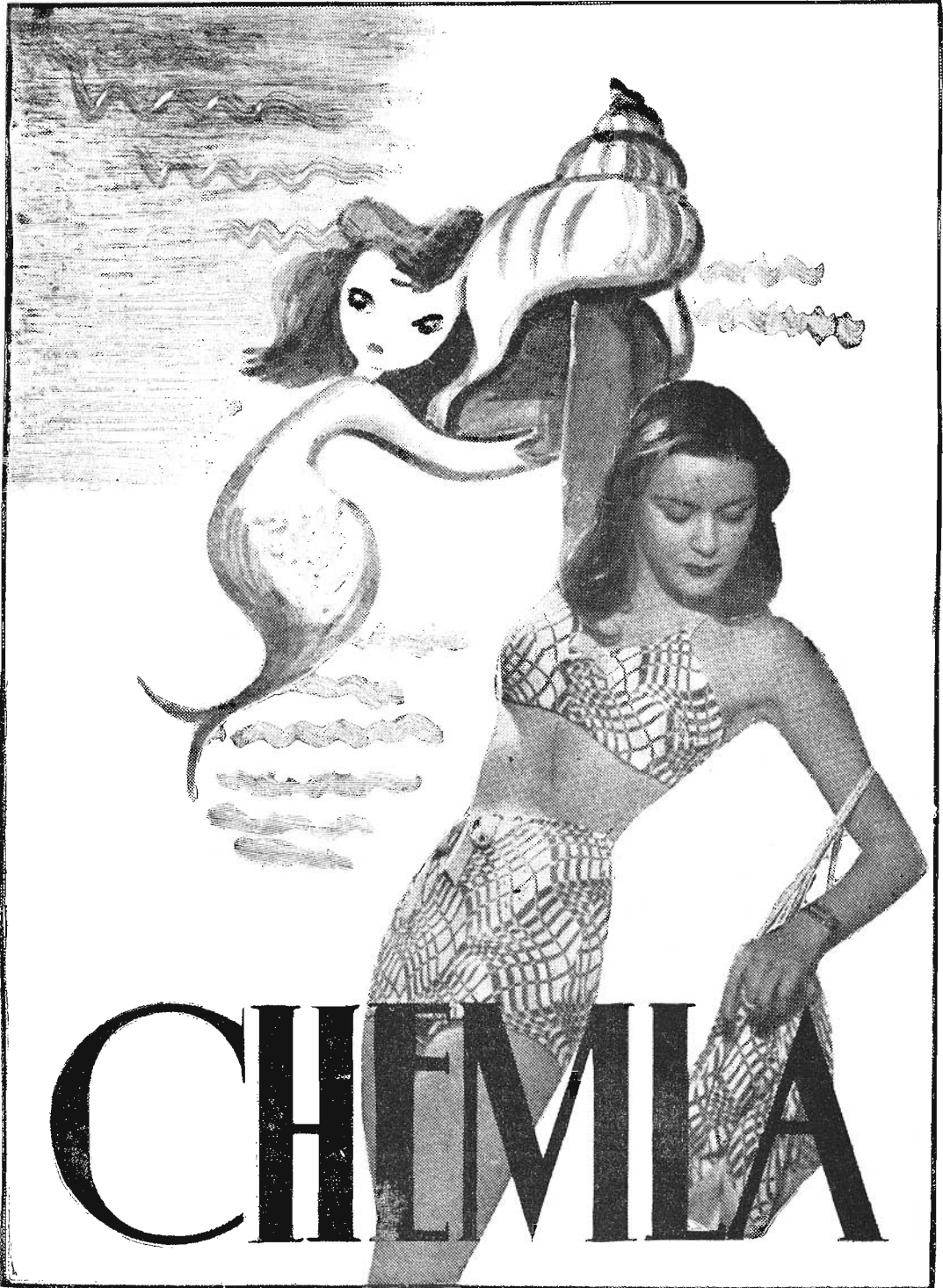
DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

**Claude Aveline, Maurice Jehiel,
Elie Nassif, Théodore D. Mosconas.**

Articles inédits de

**Pierre Descaves, Maurice Ricord, Roger Giron,
Raoul Audibert, Edith Bricon,
Henri Gerbert, Raymond Cogniat,
Henri Gal.**



REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

1, Rue Mash-Hadi (Emad-Eddine, près de la Banque Misr), Le Caire (Egypte).
Tél. 49414 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN. — Administrateur : ERNEST DELORO

Abonnements: un an (12 numéros) : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

11ème ANNÉE — No. 5

Mai 1947

Le Roman Policier est-il un Genre Littéraire ?

Sténotypie de la Conférence de
M. Claude Aveline

Président de « la Société des Amis d'Anatole France »,
délégué par la Direction Générale des Relations Culturelles

Donnée aux « Amitiés Françaises » d'Alexandrie,
le 28 janvier 1947, et répétée à la salle des conférences du Lycée Français du Caire,
sous les auspices de « l'Association des Professeurs Egyptiens de Langue Française », le 22 février 1947.

Mesdames,
Mesdemoiselles,
Messieurs,

Il m'arrive souvent que l'on me demande quelle a été ma vie durant l'occupation. J'évoque des séjours et des voyages plus ou moins volontaires à travers la France, des jeux de cache-cache avec la Gestapo, des épisodes parfois tragiques, parfois exaltants, et toujours fraternels de la Résistance. On me dit alors : « Naturellement vous n'avez pas pu travailler ! » Je proteste : c'était aussi l'époque des loisirs forcés qui se transformaient le plus aisément du monde en heures délicieuses d'étude et de création. Les écrivains qui n'avaient alors ni la possibilité



M. CLAUDE AVELINE

(photo Alban).

ni le désir de publier leurs travaux pouvaient s'y livrer avec une sérénité que la vie normale ne leur permet guère. J'ai connu le détachement heureux que procure l'élaboration d'une œuvre qui pouvait d'un jour à l'autre devenir posthume. « Alors, me dit-on, qu'avez-vous fait ? » Je cite un petit livre de notes sur le souvenir, et mes interlocuteurs hochent la tête avec considération ; un gros ouvrage sur les lettres de la Religieuse portugaise, et sur l'amour, et le regard de mes interlocutrices s'emplit de rêve. Mais quand j'ajoute : « Enfin, deux romans policiers », je sais d'avance comment les uns et les autres accueilleront la réponse :

par un ébahissement qui tourne vite au sourire pour me montrer que, si fortes que soient mes fantaisies, on me témoigne assez d'amitié pour me les pardonner. Disons tout : on ne cache pourtant pas une vive curiosité, indiquant par là, sans peut-être le vouloir, que s'il paraît peu sérieux pour un auteur d'écrire des romans policiers, aucun lecteur ne se juge diminué de s'en repaître. Pour moi qui n'ai jamais la moindre honte de tels ouvrages, il m'a paru que mon sentiment à leur égard, comme celui des interlocuteurs en question, méritait l'examen.

* * *

Bien que Stevenson déclare quelque part que la muse du roman policier est une *dame* d'origine française, je tiens à déclarer tout d'abord que mon sujet serait probablement beaucoup mieux traité par un écrivain anglo-saxon. La littérature policière anglo-américaine couvre le monde. En France, depuis la Libération, des équipes de traducteurs ont recommencé à travailler sur elle jour et nuit, avec une hâte qui se remarque un peu trop à la lecture. Les « *detectives stories* » remplissent les montres de nos librairies. Devant une telle expérience, passée et présente, la nôtre est bien petite ! En outre, la Grande-Bretagne, comme les Etats-Unis, n'a pas manqué d'instituer des débats, de faire paraître des études et des critiques qui ont examiné le problème sous toutes ses faces. Oui, en vérité, il semble bien que, pour un Français, il ne reste ici rien à dire.

Rien, sinon à constater qu'en France le problème n'y est justement pas étudié de la même manière, que les discussions littéraires autour du roman policier y sont assez nouvelles et par conséquent beaucoup plus vives et passionnées.

D'abord, pourquoi Stevenson considère-t-il que la muse du roman policier est une dame d'origine française ? Avant d'en venir aux querelles, il n'est pas inutile de se poser quelques questions.

Nous trouverons une réponse à celle-ci dans une thèse énorme, qui a pour titre : *Le detective-novel et l'influence de la pensée scientifique*, et pour auteur M. Régis Messac. Si le roman policier n'a pas suscité beaucoup d'études en France, je doute qu'il ait jamais inspiré, même aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne, un ouvrage aussi considérable. 700 pages de grand format, près de 1.600 noms cités. Il a paru quelque temps après la guerre de 1914 et il ne pousse pas son sujet au-delà de 1900. Mais il le prend bien avant sa naissance, il en cherche les sources dans le passé le plus lointain, chez les Perses, les Hébreux, les Arabes et les Grecs, dans les *Aventures des Princes de Sarendip*, dans les *Mille et Une Nuits*, dans *Oedipe-Roi*.

M. Messac oublie l'*Odyssee*, qui est également un grand ancêtre du roman policier. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un professeur de philosophie,

M. Henri Gouhier, dans une de nos revues les plus graves, la *Revue d'Histoire de la Philosophie et d'Histoire générale de la Civilisation*. « A force de découper le poème en textes de dix ou quinze vers à analyser, dit M. Gouhier, nous avons peut-être oublié que l'*Odyssee* était une belle histoire destinée à capter la curiosité de l'auditeur, l'émouvoir par l'imprévu de l'intrigue et lui communiquer une envie de connaître la suite, qui n'avait rien de commun avec la joie d'avoir fini sa version. Cette histoire ne serait-elle pas policière ? Le drame commence par un complot. Mais qu'est-ce qu'Ulysse, le héros par qui tous les complots seront déjoués ? C'est l'homme qui a été métamorphosé et, puisqu'il est descendu aux enfers, qui connaît les dessous de la société. C'est aussi l'intelligence souple et avisée, qui ne laisse jamais les événements poser tout seuls leurs conclusions. Il est enfin le justicier pour qui les Dieux eux-mêmes se font indicateurs. — Ulysse rentre à Ithaque déguisé. Il commence par s'assurer de la fidélité des servantes et par dépister les intrigues amoureuses qui les lient aux prétendants. Mais — et c'est le problème : « Il cherche encore, dit-il, comment, à moi seul, mes mains pourront punir cette troupe éhontée qui s'en vient chaque jour envahir ma maison. » Puisqu'un bon détective sait qu'il faut être calme après avoir posé le problème, Ulysse se laisse aller au « sommeil qui détend les soucis et les membres. »

« Il faut donc trouver une souricière : telle est la signification du thème poétique de l'arc, qu'aucun prétendant ne peut tendre. Il s'agit d'être seul à se servir d'une arme qui tue à distance. Ulysse commence le massacre lorsqu'il voit ses adversaires réduits au seul maniement de leur épée.

« Qu'on relise le récit de cette lutte pathétique, conclut M. Gouhier : un même frisson unit à travers les siècles les auditeurs d'Homère aux lecteurs de Georges Simenon. »

Si M. Messac a oublié Homère — et *Hamlet* ! — le nombre de ses lectures n'en est pas moins prodigieux. Chaque fois qu'un mystère se présente dans la littérature et qu'un personnage s'efforce de l'expliquer par des interrogatoires et des raisonnements, M. Messac le revendique et l'analyse. Il reconnaît, d'ailleurs, qu'il faut un peu de complaisance pour retrouver du roman policier chez les Arabes dans l'antiquité, mais il ne se retient pas de la satisfaire. Je dois dire que certains de ses exemples sont particulièrement savoureux, à commencer par celui d'Archimède.

Tout le monde connaît Archimède. Tout le monde sait qu'il a parcouru un jour les rues de Syracuse, en criant : « J'ai trouvé ! » et dans une tenue peu conforme aux convenances les plus élémentaires. On lui a pardonné depuis,

pour la géniale découverte qu'il venait de faire et qui n'est, non plus, un secret pour personne. Mais ce qu'on sait beaucoup moins, c'est la véritable raison pour laquelle il criait : « J'ai trouvé ! » On croit d'ordinaire qu'il voulait dire : « J'ai trouvé mon principe et sa définition ! » Or, ce qu'Archimède clamait au sortir de l'eau, pareil à la Vérité lorsque la Déesse jaillit elle aussi des bains qu'elle prend au fond du puits, c'était tout autre chose. Cela signifiait : « J'ai trouvé le moyen de confondre le voleur ! » Car, à ce moment-là, le savant Archimède avait été chargé d'une enquête par l'autorité royale. Il venait d'être promu au rang de détective.

Voici comment Vitruve, architecte romain, Watson de 200 ans plus jeune que le génial Sherlock Holmes de Syracuse, raconte l'affaire :

« Hiéron, jouissant à Syracuse du pouvoir royal et se trouvant dans une situation prospère, avait résolu de déposer dans un certain sanctuaire une couronne d'or votive, en l'honneur des dieux immortels. Il la donna donc à faire par contrat, avec une certaine quantité d'or mesurée au poids, à un entrepreneur. Celui-ci, au jour dit, soumit au roi l'ouvrage habilement exécuté, et la balance montra que le poids de la couronne était égal à la quantité voulue.

« Par la suite, une dénonciation fut faite, d'après laquelle une certaine quantité d'or aurait été soustraite pendant la fabrication, et remplacée par une égale quantité d'argent incorporée à la matière première.

« Hiéron, indigné de l'insulte qui lui était faite, et ne sachant par quel moyen rendre le vol manifeste, demanda à Archimède de réfléchir à la chose. Alors, celui-ci, se trouvant chargé de cette affaire, vint par hasard au bain, et étant entré dans la baignoire, remarqua que l'eau en débordait dans une mesure proportionnelle au volume de la partie de son corps qui s'y trouvait immergée. Et étant tombé « par hasard » (j'aime beaucoup ce « par hasard »...) « sur un moyen d'expliquer ce phénomène, il ne put rester en place, mais, transporté de joie, il bondit hors du bain, et déambulant tout nu vers sa maison, il proclamait d'une voix sonore qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Car, tout en courant, il s'écriait en grec : « Eureka ! »

« Puis, après cette découverte, on rapporte qu'il fabriqua deux masses d'un poids exactement égal à celui de la couronne, l'une d'or, l'autre d'argent. Cela fait, il remplit jusqu'au bord un grand vase où il plongea la masse d'argent. L'eau déborda du vase en un volume égal à celui de la masse qu'on y avait plongée. Donc, ayant retiré le bloc d'argent, il remplit à nouveau le vase, en mesurant au sétier l'eau qu'il versait, jusqu'à ce qu'elle atteignît à nouveau les bords. De cette façon, il trouva quel était le volume d'eau qui correspondait à un poids donné en argent.

« Après cette expérience, il plongea ensuite de la même façon le bloc d'or dans le vase plein, et par le même procédé, en mesurant l'eau qu'il rajoutait, il trouva que l'eau avait débordé du vase en quantité moindre, mais moindre en proportion de la différence de volume existant entre deux masses d'or et d'argent du même poids.

« Enfin, le vase ayant été rempli de nouveau, et la couronne elle-même plongée dans l'eau, il découvrit qu'elle faisait déborder une quantité d'eau plus grande qu'une masse d'or du même poids ; en partant de la quantité d'eau supplémentaire débordée dans le cas de la couronne, il fit des calculs qui lui révélèrent la quantité d'argent incorporée à l'or ; et ainsi se trouva dévoilé le larcin de l'entrepreneur. »

* * *

Ayant consacré cinquante pages de son livre à l'antiquité, M. Régis Messac entreprend l'étude du Moyen Âge et des temps modernes. N'oublions pas qu'il a le dessein, comme le titre de son ouvrage l'indique, de prouver l'influence de la pensée scientifique sur le « detective-novel ».

« La présence, dit M. Messac, de la culture scientifique dans une civilisation, dès qu'elle atteint un certain degré, provoque certaines modifications dans la littérature. On voit, entre autres choses, apparaître certains types de récits, — on pourrait presque dire certains genres littéraires, — qui correspondent à des habitudes d'esprit développées par la pratique des sciences. Parmi ces genres, *s'il est permis d'appliquer ce mot ambitieux à un ensemble de productions généralement peu estimées*, (j'attire votre attention sur cette phrase, car elle touche au fond de notre débat) « parmi ces genres, ceux qu'on appelle aujourd'hui « detective stories » sont peut-être les plus facilement reconnaissables. On peut donc s'en servir comme de repaires mobiles, et nous pouvons espérer les voir affleurer, comme un bouchon à la crête des vagues, toutes les fois qu'il y aura une poussée d'influence scientifique.

« Nous devons donc nous attendre à voir le « detective-novel » suivre dans son développement la même courbe que la science moderne, c'est-à-dire subir une éclipse à peu près totale pendant le Moyen Âge, faire apparaître ses premiers linéaments aux environs du XVI^{ème} siècle, trouver sa première expression précise au XVIII^{ème} et s'épanouir au XIX^{ème}. »

La thèse est fort intéressante et paraît juste. Il est évident que le Moyen Âge, qui baigne dans le mystère et vit avec lui dans une intimité parfaite, ne tente jamais de l'expliquer à l'aide de la raison, puisqu'il le considère à tout coup comme une manifestation surnaturelle. Or, dans la définition du roman policier, le principal élément tient sans nul doute dans ces deux mots : le « mystère expliqué. »

Nous ne serons donc pas surpris de découvrir au siècle de l'Encyclopédie, et dans l'œuvre du plus rationaliste des écrivains français, une page qui pourrait servir de modèle à tous les auteurs de romans policiers. M. Messac l'évoque naturellement à de nombreuses occasions, mais elle est trop célèbre pour qu'il la reproduise. C'est justement parce qu'elle est célèbre, parce que vous la connaissez tous, que je la reproduirai. Car c'est de Voltaire qu'il s'agit, et je ne conçois pas que nous laissions jamais échapper une occasion de citer Voltaire.

Voici donc ce que nous appellerons le chapitre « policier » de *Zadig* : *Le chien et le cheval*. Il commence, vous vous en souvenez, par la réputation de la terrible Azora, après quoi Zadig se retire dans une maison de campagne, sur les bords de l'Euphrate, afin d'y chercher « son bonheur dans l'étude de la nature. »

« Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient ça et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. « Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? » Zadig répondit modestement : « C'est une chienne, et non pas un chien. — Vous avez raison, répondit le premier eunuque. — C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig. Elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. — Vous l'avez donc vue ? dit le premier eunuque tout essoufflé. — Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. »

« Précisément, dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. « C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats ; ses fers sont d'argent à onze deniers. — Quel chemin a-t-il pris ? Où est-il ? demanda le grand veneur. — Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler. »

« Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges

furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham ; il parla en ces termes :

« Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable, entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues ; et, comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égale distance. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées, et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats : car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. »

« Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet, et, quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi or-

donna qu'on lui rendit l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces ; ils en retinrent seulement trois cent quatre vingt dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.»

On a trouvé de nombreuses sources à ce chapitre de Voltaire. Du moins y a-t-il entre elles et lui ce qui sépare l'ébauche de l'œuvre parfaite. Dorénavant, ce mode d'observation et de raisonnement prendra un nom : *la méthode de Zadig*. Des savants comme Cuvier et Thomas Huxley la célébrèrent avec enthousiasme, ils lui compareront leurs propres méthodes. Elle formera la base du roman policier.

*
* *
*

Pourtant, il faudra patienter un siècle et traverser l'Océan pour trouver une application digne du modèle. Jusque là, on voit naître le roman noir, avec Mrs. Radcliffe, et se développer le roman d'aventures, avec Fenimore Cooper. La France n'est pour rien dans tout cela. Ce qu'elle publie, ce sont des « mémoires de policiers », contre-partie des mémoires de voleurs comme Cartouche ou Mandrin. Ces mémoires des deux sortes, dont les plus célèbres sont ceux de Vidocq, car il fut à lui seul voleur et policier, auront un tel succès qu'ils influenceront toute la littérature française du XIX^{ème} siècle. On commence à employer l'expression de « roman policier », nous la découvrons sous la plume respectable de Ferdinand Brunetière. Mais on l'entend dans un sens qui n'est plus le nôtre. A cette époque, le roman policier est un roman où la police joue un rôle et, en général, un rôle assez peu brillant. Tout comme *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, *Une ténébreuse affaire* et *Les Misérables* sont considérés comme des romans policiers. Le vol, le meurtre, le bague préoccupent à l'extrême Balzac et Victor Hugo. N'oublions pas que le premier roman de Hugo est consacré au *Dernier jour d'un condamné*, et que Vautrin, le personnage le plus hallucinant de Balzac, d'abord mystérieux dans *Le Père Goriot*, devient rapidement exceptionnel et même surhumain, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*. Les romans-feuilletons, qui vont bientôt fleurir la presse parisienne, sont déjà en puissance dans des œuvres comme celles-là. Et il n'y a pas de grande différence entre le Vautrin dernière manière et des bandits populaires, comme Rocambole ou Fantômas.

Rien de tout cela n'est encore du *vrai* roman policier. Pour paraître dans le monde, la dame d'origine française doit aller se marier aux Amériques. Elle apporte dans son trousseau des noms et des décors de son pays — d'ailleurs faux. Peu importe. Le jeune homme qu'elle épouse

les rendra illustres. Il est touchant pour un Parisien de penser que les premiers chefs-d'œuvre du *detective-novel*, et les plus grands, — car, à mon sens, ils n'ont toujours pas été dépassés, — se déroulent dans un cadre présumé de Paris, si bien que la rue Morgue existe pour beaucoup d'entre nous plus que bien des voies réelles. Aussi la France a-t-elle remercié Edgar Poë par le meilleur hommage qui se puisse offrir à un écrivain étranger. Elle lui a donné pour traducteur un de ses plus grands poètes, qui lui consacra dix-sept ans de sa vie. L'œuvre d'Edgar Poë est inséparable aujourd'hui de Baudelaire, elle marque dans la littérature française, — et non pas seulement policière !

Malheureusement, elle n'a pas d'échos immédiats. Je ne lui vois qu'un successeur à cette époque, Emile Gaboriau, le créateur de M. Lecoq, qu'admiraient Disraeli et Bismarck, et qu'admire André Gide. Encore Gaboriau n'a-t-il rien conservé de la rigueur d'Edgar Poë. N'a pas du génie qui veut. Gaboriau est un feuilletonniste, il « tire à la ligne », comme on dit dans le langage des journaux. Du moins, certains de ses romans sont-ils réellement des romans policiers : énigme, enquête, raisonnement, solution. « Je laisse aux enfants les rébus faciles », dit M. Lecoq. Ce qui n'empêchera pas Sherlock Holmes de le mépriser profondément. C'est que Sherlock Holmes est le véritable héritier du chevalier Dupin. La formule d'Edgar Poë est reprise par Conan Doyle, avec un respect dont aucun Français n'a donné d'exemple.

Revenons en France, j'ai hâte d'en arriver aux temps présents, et au procès où le roman policier fait figure d'accusé. Arrêtons-nous toutefois à deux œuvres des premières années du siècle, celles de Maurice Leblanc et de Gaston Leroux. D'autant plus qu'elles soulèvent déjà quelques objections qui servent toujours les détracteurs de notre sujet.

Maurice Leblanc a créé « Arsène Lupin » et Gaston Leroux, « Rouletabille ». Arsène Lupin est, selon l'expression de son père, un « gentleman-cambrioleur », Rouletabille, un petit journaliste, que les hasards de la vie transforment en détective — et quel détective ! Arsène Lupin est le héros d'un nombre respectable de volumes, dont les meilleurs sont naturellement les premiers. Il lui arrive toutes sortes d'aventures extraordinaires, parmi lesquelles figure au début sa lutte avec un détective anglais, *Herlock Sholmes*. Ce nom seul suffit à indiquer de quelle plume ironique et légère Maurice Leblanc avait entrepris de raconter la vie d'Arsène Lupin. Il veut se distraire en amusant le lecteur, il ne dédaigne pas de plaisanter la méthode rigoureuse et souvent excessive de Conan Doyle. Mais le succès l'oblige à prendre ses personnages au sérieux ; et si Lupin demeure le héros fantaisiste et cheva-

leresque du début, l'auteur malheureusement ne songe plus à sourire.

Gaston Leroux, lui, a tout simplement commencé par un chef-d'œuvre : *Le mystère de la chambre jaune*. Rouletabille met à résoudre une suite d'ahurissants problèmes toute l'acuité intellectuelle d'un Zadig. Rouletabille était journaliste, parce que son père l'était. Voici comment un de nos meilleurs critiques, M. Gérard Bauer, a évoqué l'auteur disparu de ce mystère.

« Gaston Leroux, esprit charmant et fin, avait longtemps rédigé dans un grand journal la chronique des tribunaux, en y apportant un sentiment altruiste et le sens des misères humaines. Il avait écrit une pièce : *La maison des juges*, où il avait mis beaucoup de talent sans qu'elle ait été une réussite. Cet échec l'avait un peu attristé, et il s'était juré de prendre sa revanche contre le public et ceux qui le servent. C'est alors qu'il a composé ces romans policiers : *Le mystère de la chambre jaune*, *Le parfum de la dame en noir* et tant d'autres, d'une ingéniosité et d'un mouvement remarquables, qui obtinrent un succès considérable. Les mêmes directeurs de journaux qui lui payaient médiocrement dans sa jeunesse d'excellents articles se suspendirent à ses basques et le couvrirent d'or, pour publier ses « Rouletabille »... Quant au public, il le « posséda », si l'on peut dire, autant et mieux encore qu'il l'avait souhaité. Je le rencontrai un jour, son gros visage coloré d'une flamme heureuse... Cette fois, ça y est, me dit-il... J'en tiens une... Vous savez, l'histoire du trésor sous la quatrième marche de l'escalier... Eh bien ! il y a une vieille femme de la rue Saint-Louis-en-l'Île qui vient de démolir son escalier pour trouver le trésor. Elle est complètement folle.. On a dû l'enfermer... Voilà le succès, mon cher... Ah ! ils veulent du mystère et de l'aventure, eh bien ! ils en auront »

M. Gérard Bauer dit de tous les romans de Gaston Leroux qu'ils sont d'une ingéniosité et d'un mouvement remarquables. Pour le mouvement, soit. Mais pour l'ingéniosité, elle se fait, à chaque volume, et dès le second, *Le parfum de la dame en noir*, moins naturelle, moins spontanée. Comme dans le cas de Maurice Leblanc, nous constatons ici à quel point le succès peut être dangereux... Il faut observer que le succès n'est favorable au créateur qu'en tant que récompense, et dans la mesure où le créateur lui résiste. Il n'a jamais rien valu comme source d'inspiration. Il provoque la facilité et ce qu'il y a de plus blâmable, la répétition. Conan Doyle l'a observé lui-même dans ses mémoires, lui qui a dû, un jour, en dépit de toute vraisemblance, ressusciter Sherlock Holmes, pour répondre au désir du public. Sans parler des imitateurs qui ajoutent au flot des maîtres un torrent d'ouvrages médiocres, au risque de tout noyer sur leur passage.

Ce danger du succès pour la création n'est pas

du tout, on le pense bien, réservé aux auteurs du roman policier. Il est le même partout, dans toutes les formes de la littérature, — romans dits psychologiques, essais, théâtre, poésie, — comme dans la peinture, dans les arts plastiques. S'il apparaît plus précisément dans le genre qui nous occupe, c'est que le lecteur y est particulièrement exigeant et passionné. Voici le moment de chercher pourquoi, d'examiner le sort fait, depuis l'autre guerre, au roman policier, et même de nous poser une question : Qu'est-ce qu'un roman policier ?

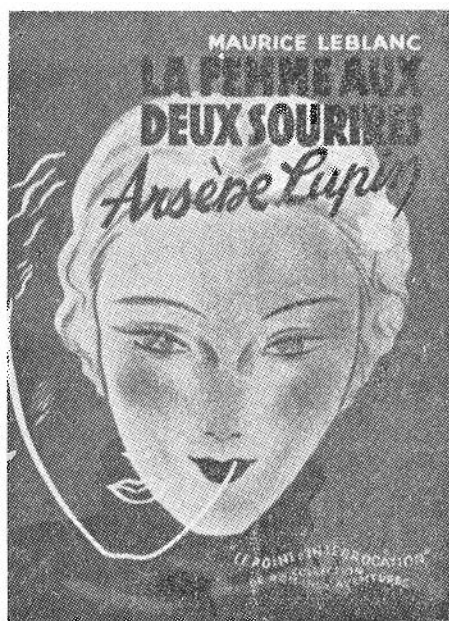
Je me souviens d'avoir lu autrefois un article qui décidait sans appel qu'il y a deux genres de romans : d'une part, « les romans populaires, d'aventure et de police », nommés aussi par lui « romans à bon marché » ; de l'autre, « les romans littéraires. »

J'ai voulu savoir ce qu'il fallait entendre par « roman littéraire ». De *littérature*, Littré dit : « Qui appartient aux belles-lettres. » Et les *belles-lettres* sont définies de la façon suivante : « La grammaire, l'éloquence et la poésie. » On voit que le sens précis du mot ne parviendra pas à éclairer la distinction mystérieuse. Faut-il alors tenir compte du *prix* que l'article en question assigne aux romans de la première catégorie, et décider qu'un « roman littéraire » est un roman coûteux ? A travers la faiblesse des expressions, mieux vaut tenter de saisir la pensée du critique. C'est facile, les « romans littéraires » sont les bons romans, les autres, non. Un roman policier n'est pas un bon roman.

D'où vient donc que de grands esprits se plaisent à en lire ? Tout observateur de bonne foi remarquera sans efforts que, si la clientèle de ce genre est formée par la foule anonyme, elle l'est aussi d'une élite qui, par ailleurs, se montre des plus indifférentes à l'égard des « romans littéraires », des romans purement psychologiques, même conçus et écrits avec soin. Je connais pour ma part beaucoup d'hommes très sérieux, absorbés par les travaux les plus austères, lecteurs attentifs d'essayistes, de philosophes, d'historiens, qui sont fanatiques du roman policier, et de lui seul. On me répondra peut-être que c'est bien là sa plus grave condamnation, car l'amour que ces gens lui portent naît du fait qu'ils ignorent le *vrai* roman. Non, ils ont lu comme tout le monde *Le Rouge et le Noir*, *Tess d'Uberville*, *Crime et châtiment*, ils en parlent avec gratitude. Mais ils n'ont pas le temps de chercher dans le fouillis de la production actuelle ce qui se rapproche de ces grandes œuvres. L'auraient-ils, qu'ils ne trouveraient pas grand-chose. Car, justement, il est curieux de constater à quel point la littérature d'entre les deux guerres a négligé, méprisé cet *attrait de l'énigme*, qui forme le principal support des ouvrages que je viens de citer.

Pour quelle raison la plupart des romans nés

après la guerre de 1914 ont-ils méprisé cette énigme pourtant essentielle. Précisément à cause de la guerre. Elle avait suscité une littérature innombrable, couché sur le papier les actions héroïques ou sordides d'un monde qui était sa proie. Comme à toutes les minutes extrêmes où la mort peut surgir — une minute de quatre ans — (nous en avons connu, depuis, une autre



« La femme aux deux sourires »,
de Maurice Leblanc.

encore plus longue et plus affreuse, mais pareille dans son principe), l'homme s'y trouvait simplifié à grands traits. C'est toujours l'*Iliade* qui sert alors de modèle, avec ses demi-dieux et ses traîtres, avec le sang, avec l'amour. Psychologie primitive : l'instinct repousse tous les apports des civilisations, surgit en vainqueur et règne en maître.

Mais il était normal que, la guerre finie, les réactions de l'intelligence et de l'orgueil individuel fussent d'autant plus fortes qu'ils avaient été plus brimés. L'homme est revenu à lui-même. Il s'est considéré, non plus comme la goutte d'eau d'une mer en furie, mais comme un univers complet, fermé, n'ayant besoin de personne ni de rien pour offrir le plus passionnant objet d'études. La vie intérieure a pris le pas sur l'autre, dont on avait réellement abusé pendant quatre ans. L'événement, l'action, le fait lui ont paru inutiles. Justement, à cette époque, un savant audacieux ouvrait sur les profondeurs de l'âme des perspectives nouvelles, qu'un écrivain de

génie consacrait par son art. L'un était Freud, et l'autre, Marcel Proust. Notons que tous deux avaient entrepris leur œuvre avant 1914. Mais il avait fallu le bouleversement de la guerre et ce « retour sur soi » pour les élever l'un et l'autre au premier rang, pour que la plupart des écrivains se tournassent vers eux et les prissent en exemple. Or, si les théories freudiennes et les seize volumes d'*À la recherche du temps perdu* demeurent dignes d'admiration, nous ne pouvons que déplorer l'énorme production française dont, bien malgré eux, ils se trouvent responsables et qui donne la sensation d'un arrêt, d'un piétinement. Ne nous étonnons pas après cela de la vogue du roman policier ! Il a conquis tous ceux qui n'ont pas besoin de fiction pour penser à l'effectif, pour prendre conscience de la douleur humaine. Pour peu qu'ils ne soient plus très jeunes, ils n'ont eu que trop d'occasions d'en souffrir. Un de mes vieux amis m'a dit un jour : « En ai-je connu, de vrais romans autour de moi ! Et comme ils concernaient des êtres proches, j'ai dû me pencher sur eux, comme si j'avais eu à en écrire. Qu'ai-je à faire d'inventions de ce genre, même géniales ! La vie est suffisante. Je veux me détourner de moi, m'oublier, me distraire. » C'est ce vieil ami qui, lorsqu'il place un disque sur le plateau de son phonographe, choisit Mozart, et non Wagner. Et qui lit des romans policiers.

Il y trouve tout d'abord un problème qui excite son esprit, non moins qu'au noble jeu des échecs. Toutes les thèses qui peuvent s'affronter autour d'un mystère, il prend plaisir à les voir exposées, à les suivre, aussi bien qu'à butter avec elles contre un obstacle infranchissable. Dans ce genre où le sujet prime tout, l'extrême précision des faits ne lui permet heureusement pas d'y découvrir l'ombre trop souvent douloureuse d'une expérience personnelle. Il ne peut prendre qu'une place : celle du personnage qui recherche les effets et les causes. Il ne prend pas la place d'un cœur mais d'un cerveau. Voilà pourquoi le roman policier l'aide si bien à s'évader de lui-même.

La même raison fait que le même roman sera susceptible d'exalter l'homme de la rue. Aucun genre ne saurait mieux contenter son goût du merveilleux, qui — pour employer un mot en vogue, un mot freudien ! — est devenu un « complexe ». Quel Français moyen oserait, en effet, avouer ce goût du merveilleux ? Le matérialisme ambiant accroît en lui cette sorte d'attitude, qui est déjà si bien enfoncée dans sa nature.

C'est donc ce complexe que les « romans mondains » nourrissent chez les petites ouvrières parisiennes, dont les grand-mères croyaient aux fées. Et que les romans policiers satisfont chez les descendants de ceux qui ont eu Roland pour modèle. Le Héros moderne est le Détective. L'être capable d'actions et de déductions sur-

humaines, celui qui apporte la lumière, et dont le monde entier dit sur son passage : C'est lui !

Certains psychologues affirment que la vogue du roman policier a un motif plus secret. Chacun de nous cacherait dans son cœur un criminel en puissance, ou plutôt en impuissance, et qui se satisferait par l'entremise des cauchemars et des lectures. Je n'en crois rien. Sans doute l'homme n'est-il pas un Saint ! Il est curieux des choses interdites et regarde couler le sang avec un horreur presque toujours délicate. Mais regretter de ne pas le faire couler soi-même, au point de chercher une « compensation » dans le crime, réel ou fictif, d'un autre, je persiste à en douter, du moins pour nous et les Anglais. Pour les Allemands, c'est autre chose, si l'on tient compte (en plus de certaine manifestation récente) du terme qui qualifie chez eux le genre. Nous disons, nous : *roman policier*. Les Anglais disent : *Detective-novel*. Les Allemands, eux, disent : *Kriminalroman*. Vous voyez sur quoi ils portent l'accent. C'est une nuance : elle n'est pas petite.

Retournons à notre démonstration. Ainsi, d'une part, un problème mathématique. De l'autre, une chanson de geste. Quel genre romanesque peut se glorifier d'avoir des principes plus difficiles à réaliser ensemble ? Aussi ne pourrions-nous citer aucun ouvrage qui y soit parvenu, et nous sommes en droit de douter qu'il soit possible d'y parvenir. Les uns, comme Edgar Poë, ne se sont occupés que du problème. Les autres, infiniment plus nombreux, que de l'épopée *ad usum populi*. D'où sécheresse, ou invraisemblance. Mais il n'est pas interdit de penser qu'on peut entourer le problème d'*humain*, de *sensible*. Si le rôle du romancier est de peindre les passions, et la manière dont elles mènent les hommes, là comme ailleurs, il aura tous les moyens de s'en acquitter. Peu importe que le sujet paraisse extraordinaire ! La vie se charge de nous prouver que tout est possible et que l'imagination la plus folle a moins de ressources que le destin. Permettez-moi sur ce point de vous conter une anecdote personnelle.

Dans le premier en date de mes romans policiers, on voit entre autres choses un haut fonctionnaire de la Police judiciaire française qui s'est choisi un double. Et ce double le remplace dans son bureau toutes les fois qu'il veut se livrer personnellement et en secret à une enquête difficile. Comme je voulais que ce roman fût une peinture aussi exacte que possible de la police judiciaire, j'ai demandé l'autorisation de visiter la Préfecture de Police et d'y passer le temps nécessaire à ma documentation. L'important fonctionnaire qui m'a reçu s'étant montré curieux de mon sujet, il a bien fallu le lui dire. Je n'étais pas tranquille du tout. Tandis que je parlais, je ne cessais pas de me répéter : « Avec un sujet pareil, il va me jeter à la porte. Il va me répondre : « N'avez-vous pas

honte de prêter à un de mes collègues des idées et des agissements aussi absurdes ? La Police est une chose sérieuse, Monsieur, et vous ne l'êtes guère. » J'ai résumé énormément. Avant même le point final, j'ai adopté le sourire craintif et touchant de l'homme qui prend soudain conscience de sa folie. Mais mon hôte officiel ne répondait rien. Il hochait la tête, l'œil vague, comme quelqu'un qui réfléchit profondément. Enfin, il a murmuré d'une voix lente : « Curieux », et il m'a donné toutes les autorisations que je souhaitais. Depuis, chaque fois que je le rencontre, j'ai une autre inquiétude, je me demande si c'est bien lui que je vois...

Oui, tout est possible. Ce qui importe dans un livre, c'est que la moindre idée, le moindre agissement soit justifié par la nature du personnage à qui l'auteur le prête. Qu'est-ce qui nous fait trouver qu'un roman policier est mauvais ? C'est, lorsque le mystère se dénoue, de n'être pas satisfaits par la découverte du coupable, parce que rien, dans la présentation et la conduite de celui-ci au cours du livre, ne se trouve justifié après coup par cette découverte. Voilà bien la preuve que la psychologie tient la première place dans le roman policier comme dans le roman « littéraire ». Malheureusement, la plupart des faiseurs de romans policiers oublient volontiers cette vérité première. (Certains faiseurs de « romans littéraires » aussi, mais ils ne le font pas exprès.) Pour égarer le lecteur, ils en arrivent à peindre tout de blanc la plus noire fripouille et la plus endurcie. On doit leur en garder beaucoup de rancune. Car on ne sait plus lire, à cause d'eux. Quel que soit le roman policier qui tombe entre nos mains, nous ne pensons plus qu'à « deviner ». Nous sautons des pages, cueillons deux lignes ici, trois lignes là, sans souci de la peine qu'a pu prendre un auteur scrupuleux à mener son affaire. Le plus grave, c'est que nous devinons presque toujours au premiers tiers, à la moitié, et qu'il faut de bien grandes vertus pour nous retenir encore, après cela. Et comment ne devinerait-on pas ? De même que la plupart des « romans littéraires » tournent autour de trois ou quatre sujets-types, les romans policiers n'ont guère le moyen de se renouveler. Tout a été employé, jusqu'au criminel qui décrit lui-même l'enquête menée autour de son crime sans qu'il soit soupçonné, ni par les autres personnages, ni par ceux qui le lisent. Mon ami Pierre Bost me disait un jour : « Moi, je voudrais faire un roman policier où l'assassin serait le lecteur. » On n'a jamais donné une meilleure critique des excès où ce genre est tombé. Mais faut-il nier ses qualités, parce que ceux qui l'ont adopté ne sont souvent que des fabricants ? En France, les vrais écrivains, ceux qui se soucient de construire une œuvre, ont peur de la formule dite policière. Ce sont eux qui ont tort, non la formule.

« Supposez, dit un critique, M. Noël Sabord, supposez que Stendhal, qui, dans *Le Rouge et le Noir*, nous montre à la fin Mathilde de la Môle tenant sur ses genoux la tête coupée de Julien Sorel, ait mis au début ce tableau horrifique autant que mystérieux. Supposez que, partant de là, en enquêteur, il ait minutieusement reconstitué le drame qui devait conduire Julien Sorel en Cour d'Assises et à l'échafaud. Supposez, enfin, qu'au lieu de s'en tenir aux faits, aux actes et aux trucs policiers qui les décèlent en une succession de coups de surprise, il ait, en outre, fouillé l'âme du meurtrier, mis à jour les ressorts de cette nature ambitieuse et secrète, expliqué le jeu complexe des passions qui l'ont mené au crime. Ainsi retourné, *Le Rouge et le Noir* serait encore *Le Rouge et le Noir*, c'est-à-dire un chef-d'œuvre. Et ce ne serait pourtant qu'un roman policier.

« Que faut-il donc au roman policier pour mériter le titre de chef-d'œuvre, non du genre comme on le dit trop communément, mais du roman tout court ? On le voit : il y suffit d'un auteur qui soit un peu plus qu'un vulgaire détective, celui-ci fût-il un Sherlock Holmes, Il y faut un Stendhal. Il y faut un *écrivain* ».

Voilà la question posée. Et l'on a quand même vu pendant ces dernières années quelques écrivains français ne pas craindre d'y répondre, à commencer par le maître romancier Edouard Estaunié. J'ai plaisir à lui rendre hommage, comme à Tristan Bernard, comme à Bernanos, comme à Pierre Mac Orlan, Emmanuel Bove, Noël Vindry, Pierre Véry, André Berge, leur aîné Maurice Renard, et le prolifique Georges Simenon, étonnant évocateur d'atmosphères, poète des attentes et des arrières-pensées.

La critique française, je vous l'ai dit, n'est pas unanime, loin de là ! à admettre le roman policier parmi les genres littéraires. Voici un exemple du violent mépris qu'il inspire à beaucoup ; je le prends dans un article que j'ai reçu un jour d'un critique pourtant favorable aux tentatives audacieuses.

« Tout comme les crimes sont les maladies d'une civilisation, les romans criminels doivent normalement s'inscrire parmi les crimes contre la littérature. Ce qui faisait jusqu'ici qu'on pouvait les *tolérer*, c'était précisément la personnalité de leurs auteurs. Dieu merci, la critique n'avait pas à s'en occuper. Mais si maintenant le roman policier cherche à nous atteindre par l'intermédiaire des chefs de file de notre génération, nous devons protester de toutes nos forces ! »

D'autres critiques, plus nuancés, reprochent au roman policier ses contraintes. Il ne saurait

être une parfaite œuvre d'art, car son auteur se trouverait, d'après eux, sans cesse obligé de penser au lecteur. Le roman policier serait une sorte de match entre l'un et l'autre. C'était bien l'avis d'Edgar Poë quand il disait : « La thèse du roman peut être considérée comme basée sur la curiosité. Chaque étape est disposée de manière à intriguer les lecteurs et à aiguïser son appétit d'éclaircissement. » Seulement, quand Edgar Poë disait cela, il songeait, non pas au seul roman policier, mais bel et bien au roman quel qu'il soit. Cela revient à dire qu'il y a deux genres de romanciers, beaucoup plus que deux genres de romans : les romanciers *pour qui le lecteur existe*, et les autres. Reste à savoir si presque tous les grands romanciers n'appartiennent pas à la première catégorie, comme ceux que nous avons eu l'occasion de nommer : un Dostoïevsky, un Balzac ou un Thomas Hardy.

Enfin, on a dit et répété qu'un roman policier était simplement un roman comme tous les romans, sauf qu'il commençait par la fin. C'est très amusant, mais ce n'est pas vrai du tout, si l'on admet qu'il est *le roman d'une enquête*, et le héros celui qui la mène. Je ne veux point parler du Demi-Dieu auquel je faisais allusion tout à l'heure, qui sait tout et ne dit rien, car il se réserve pour la Révélation finale, qu'il fait éclater en un discours adressé d'ordinaire à tous les personnages réunis, parmi lesquels se trouve le coupable. Mais d'un *homme qui cherche, vit et souffre parfois au coeur d'une énigme*. N'est-ce point là le sujet de maints « romans littéraires » et même des plus hauts problèmes que la littérature de fiction ait jamais abordés ? C'est le problème d'*Hamlet*, c'est celui d'*Oedipe-Roi*...

* * *

Pour finir cette plaidoirie, fertile en citations, je vous demanderai la permission d'en ajouter encore une. C'est une constatation fort ancienne que la sagesse populaire a transformée en proverbe : « Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens. » Nous dirons pour notre part qu'il n'y a pas de mauvais genre littéraire ; il n'y a que de mauvais écrivains. Le roman policier a ses lettres de noblesse, sa formule est digne d'inspirer les talents les plus difficiles. Et si les réalisations qu'il nous propose sont trop souvent médiocres ou banales, elles ont du moins presque toujours le mérite de nous distraire, de nous offrir une détente fort agréable parmi des jours chargés d'angoisse. Mesdames et Messieurs du Jury, je vous demande de déclarer que mon client n'est pas coupable et qu'il a même quelque droit à notre gratitude.

CLAUDE AVELINE.

Madame Aupick, une mère incomprise

Conférence de

Me. Maurice Jehiel

Donnée au Caire, le 5 mars 1947,
sous les auspices des "Amis de la Culture Française en Egypte".

Mesdames,
Messieurs,

Certaine Sémiramis du Nord exprimait un jour, à son cyclope, le désir de connaître le pays de près : et Potemkine d'organiser une tournée spectaculaire dans ces fameux villages de Tauride construits dans l'unique but d'éblouir Catherine; tous ses faux habitants, amenés de tous les coins de l'Empire, respiraient la santé et l'aisance et acclamaient au passage leur grande Souveraine, lui criant leur reconnaissance pour tous les bienfaits qu'elle leur avait prodigués.

Agréablement leurrée, elle s'en revenait en ses palais royaux le cœur soulagé, mais ayant tout ignoré de l'envers du décor, de cette profonde détresse sur laquelle elle aurait tant voulu se pencher, et, à la faveur de son illusion, de proclamer que le peuple était heureux !

Légende certes, car ce n'était qu'une légende : il eut pourtant fallu si peu pour s'en convaincre.

De semblables légendes — dans un sens comme dans l'autre — naissent souvent, et non moins facilement, autour des individus.

Légendes encore...

Cléopâtre — grande simulatrice en amour — fut, certes, une légende fort courue ; mais, après l'étude combien documentée de Weygall, l'on en revient actuellement, et l'on admet aisément



Me. MAURICE JEHIEL

qu'elle ait sincèrement pu aimer Jules César et Marc Antoine tour à tour ; Proust nous aurait, peut-être, démontré qu'elle eût également — et non moins sincèrement — été sous l'emprise d'Octave, si celui-ci avait commencé par lui céder.

Monsieur de La Palisse n'est-il pas, lui aussi, à l'honneur depuis que Me. Renard s'est chargé de le réhabiliter ?

Jacques de Chabannes, Seigneur de La Palisse, fut un preu, un foudre de guerre, un maréchal de France. Après vingt combats où il fit preuve d'une éclatante bravoure, il trouva une mort glorieuse à Pavie. Ses soldats, qui l'idolâtraient,

le célébrèrent par la chanson que l'on sait :

*Monsieur de La Palisse est mort,
Mort devant Pavie.
Un quart d'heure avant sa mort,
Il était encore en vie.*

Ce qui voulait simplement dire que, jusqu'à son dernier soupir, le vaillant capitaine s'était battu comme un lion.

La forme, sans doute, était naïve ; de cette naïveté naquit une légende ; et c'est ainsi que, pendant cinq siècles, Monsieur de La Palisse a passé pour un benêt : mais il suffit d'un mot, d'un simple mot de Me. Renard (1) pour dissiper

(1) Journal des Tribunaux Mixtes, No. 3632.

le malentendu et stigmatiser l'imposture.

Vincent Hyspa, le chansonnier humoriste de nos vingt ans, savait, lui aussi, détruire certaines légendes :

Les baleines portent-elles des corsets ?
Non, Mesdames,
Ce sont les corsets qui portent des baleines. (2)

Ce qui, à l'égard de certaines légendes, est parfois plus surprenant encore, c'est qu'elles prennent une ampleur telle que ceux-là mêmes, qui, à l'origine, en avaient été les candides inventeurs, se trouvent plus tard, sans savoir comment, pris à leur propre piège.

Témoin ce récit exquis d'Anatole France :

« Putois naquit dans la maturité de l'âge. Les Bergeret habitaient une petite maison, dans un faubourg de Saint-Omer. A cinq lieues de la ville, vivait, dans son domaine de « Mon plaisir », une vieille dame audomaroise nommée Madame Cornouiller. Celle-ci découvrit les Bergeret, et, qui pis est, elle se découvrit être la grand-tante de leur mère. Elle usa de ce droit de parenté pour exiger d'eux qu'ils vissent, tous les dimanches, dîner à « Mon plaisir », où, cependant, ils s'ennuyaient excessivement. En vain les Bergeret auraient-ils refusé ces fréquentes invitations : la voiture de Madame Cornouiller venait tous les dimanches les prendre, l'après-midi. Il fallait aller à « Mon plaisir » : c'était un ordre établi que seule la révolte pouvait rompre. Et, pourtant, les Bergeret décidèrent de résister : aux vaines attaques de Madame Cornouiller, Madame Bergeret imagina en dernière extrémité une raison qui n'était pas véritable : « Pour dimanche, ce sera impossible : j'attends le jardinier ». Faut-il ajouter — et l'auteur l'explique fort spirituellement — combien ce prétexte était mal choisi ? De jardin, les Bergeret n'en avaient pas : un simple carré d'herbes folles et de plantes à demi-sauvages ; Madame Bergeret fut, elle-même, effrayée de son invention : mais, ce sont souvent les raisons les plus absurdes qui sont les moins combattues. Et, tout en capitulant, Madame Cornouiller de demander : « Comment l'appellez-vous, ma mignonne, ce jardinier ? » « Putois », répondit Madame Bergeret sans hésitation.

« Putois était né.

« Putois n'était pas du faubourg ; il n'était de nulle part ; quand on avait besoin de lui, on le lui faisait dire chez l'un et chez l'autre : c'était un fainéant, un vagabond... un rien du tout.

« Putois avait désormais un caractère.

« Et, depuis, tous les larcins commis à Saint-

Omer, à « Mon plaisir », et à plusieurs lieues à la ronde étaient attribués à Putois.

« Certains crurent même l'apercevoir, après le coucher du soleil, emmitoufflé dans l'ombre propice de la nuit, frôlant les murs.

« Tout Saint-Omer croyait en l'existence de Putois, à l'exception des Bergeret... et pour cause.

« Or, un jour, la bonne, qui était nouvelle et qui n'était pas de Saint-Omer, vint dire à Madame qu'un homme demandait à la voir, qu'il avait l'air d'un ouvrier de la campagne, en blouse, et qu'il était à la cuisine.

— A-t-il dit son nom ?

— Oui, Madame.

— Eh bien, comment se nomme-t-il ?

— Putois

— Il vous a dit qu'il se nommait Putois !

— Oui, Madame.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il ne me l'a pas dit. Il ne veut le dire qu'à Madame.

— Allez le lui demander.

« Quand la servante retourna dans la cuisine, Putois n'y était plus.

« Mais, à partir de ce jour, Madame Bergeret commença à croire que Putois pouvait bien exister, et qu'elle pouvait bien n'avoir pas menti. » (3)

Non moins savoureuse cette anecdote, combien connue, sur Goha le Simple, que des malandrins importunaient en chemin.

Goha a, lui aussi, son heure étoilée, et de leur crier à tue-tête : « Pourquoi perdez-vous votre temps à me persécuter ? Courez chez ce grand Seigneur, qui habite en son palais au coin de la rue ; il offre aujourd'hui à boire et à manger à tout le monde ; j'en reviens. » Et la bande de lâcher Goha pour, à qui mieux mieux, courir à pareille fête. Lorsque Goha les vit tous partir, trottant à en perdre le souffle, il les suivit du regard avec envie, et se dit : « Ét, après tout, c'est peut-être vrai », — et de courir derrière eux.

Préambule.

Ces préliminaires ne devraient-ils pas nous amener — puisqu'il faut bien en venir au sujet — à considérer avec réserve, et même avec suspicion, les nombreux jugements, combien sévères, portés sur Madame Aupick, mère de Charles Pierre Baudelaire ?

Madame Aupick, mère incomprise : c'est d'elle que je voudrais vous entretenir.

Charles Baudelaire fut peut-être l'homme le

(2) Vincent Hyspa : « L'Eponge en porcelaine ».

(3) Anatole France : « Putois ».

plus secret de son temps. « Mon cœur mis à nu », a-t-il soupiré un jour, animé de je ne sais quel désir mêlé de crainte.

Mais si ses biographes ainsi que ses glossateurs s'attardent avec intérêt sur les recoins les plus « pénombreux » de ses poèmes, pour reprendre une expression chère à Francis de Miomandre (4), ces mêmes biographes se désintéressent systématiquement de Madame Aupick, sa mère, dont il vaut mieux ne point rappeler le nom.

Qui doit-on tenir responsable d'une telle méprise, sinon Baudelaire lui-même ?

N'a-t-il pas contribué à la création de pareille légende dans le poème liminaire des *Fleurs du Mal* ? (5)

*Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes,
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié.*

*Ah, que n'ai-je mis bas tout un noeud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation !*

*Puisque tu m'a choisie entre toutes les femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,*

*Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés.*

Ainsi, Madame Aupick, de la bouche même du poète, aurait maudit le jour où elle avait conçu ce monstre rabougri, se serait promis de tordre cet arbre misérable jusqu'à en dessécher la sève.

Comme amour maternel, il y a mieux, certes.

Et les biographes de décrire Madame Aupick comme une empesée, soucieuse seulement de sa respectabilité et qui ne s'est jamais penchée sur son fils.

Certes, Pégase avait, dans son envol, entraîné le poète au haut de l'Hélicon, et, celui-ci, pris de vertige, n'avait pu se soustraire au souffle mensonger ; mais, de retour parmi les mortels, il nous a, lui-même, dit la vérité dans la correspondance qu'il a adressée à sa mère.

Ajoutez à ces précieux aveux le témoignage des amis de l'époque, les études baudelairiennes des Crépet, père et fils, à Porché, en passant par

Seillère et, surtout, Feuillerat, et j'en oublie ; voilà qui devrait faire fondre, comme neige au soleil, la légende de Madame Aupick.

C'est de ces seuls textes que j'entends me prévaloir ; simple travail d'assemblage, travail de marqueterie, et rien de plus.

De la naissance de Baudelaire à sa majorité.

Caroline Archimbaut-Dufays, toute jeune orpheline, était élevée par les Pérignon, gens de robe.

Jean François Baudelaire, chef de bureau, sous l'Empire, à la Haute Assemblée du Sénat, était l'ami de Pérignon père, lequel venait souvent dîner chez lui, à Neuilly, avec ses filles et sa pupille ; Jean François Baudelaire, aux cheveux blancs et aux sourcils noirs, ne pouvait s'empêcher, malgré ses cinquante ans d'alors, d'arrêter son regard sur cette fillette qui aimait tant gambader avec ses amies dans les jardins du Luxembourg.

D'autres fois, c'était Pérignon qui recevait Jean François Baudelaire chez lui, à Auteuil.

Celui-ci arrivait alors en voiture armoriée, suivi d'un laquais à cheveux blancs, galonné d'or, qui restait debout derrière lui pendant le dîner, pour le servir, comme c'était l'usage.

Le problème des gens de service était alors moins névralgique qu'aujourd'hui.

Caroline en fut éblouie ; ce n'est que plus tard qu'elle apprit de Jean François Baudelaire, lui-même, — lorsqu'il n'eut plus rien à cacher à l'épouse, — que la voiture était une calèche aux armes du Sénat, et le domestique un appariteur mis à sa disposition pour les convocations qu'il avait à faire (6).

En 1819, et alors qu'il avait soixante ans révolus, Jean François Baudelaire épousa la petite Caroline, qui n'en avait que vingt-six ; en 1821, naissait Charles Baudelaire.

Lorsque, en 1826, Baudelaire père promenait son fils Charles dans les jardins du Luxembourg, qui aurait pu croire qu'il s'agissait du père et de son fils ?

C'est que, à ses soixante-sept ans, venait s'ajouter le fait que Jean François Baudelaire était de 1759, de l'époque de la Pompadour et de Choiseul ; et, depuis, non seulement Louis XV était mort décrié, non seulement les idées de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau s'étaient répandues au point de précipiter le triste règne de Louis XVI, mais, encore, la Révolution et la Terreur, le Directoire et le Consulat s'étaient tour à tour succédés, suivis de la grandiose épopée napoléonienne.

(4) « Les Nouvelles Littéraires », 23 mai 1946.

(5) « Les Fleurs du Mal », *Bénédiction*.

(6) François Porché : « Baudelaire Histoire d'une âme »

Quand les Bourbons retournèrent sur le trône, la France était lasse des années vécues : le père Baudelaire, témoin vivant de ce passé sanglant, l'était lui aussi. En 1827, il s'éteignit, laissant une jeune veuve de trente-cinq ans et un fils de six ans ; Caroline reporta tout son amour sur son petit, qui le lui rendait bien, trop peut-être, encore que la mère ne l'eût pas compris.

Dans un carnet intime (7), n'a-t-il pas écrit :

« le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure et de la femme. Je me souviens... Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. »



Baudelaire, collégien.

(B.N., Paris).

Evocation de l'odeur de la fourrure... et de celle de la femme..., un souvenir... qu'il n'ose, même pas dans un carnet intime, extérioriser. Encore un recoin en apparence « pénombreux » et qui, dans sa perfide réserve, en dit peut-être davantage sur les sentiments de Charles pour sa mère.

N'a-t-il pas écrit, plus tard, à son éditeur et ami Poulet-Malassis :

« Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée ? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave et le berce ? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. » (8)

Nous sommes loin, bien loin, de la sérénité de l'amour de Proust pour sa mère et pour sa grand-mère :

« Quand j'avais ainsi ma bouche collée à ses joues, à son front, j'y puisais quelque chose de si bienfaisant, de si nourricier, que je gardais l'immobilité, le sérieux, la tranquille avidité d'un enfant qui tette. » (9)

Mais, pour Charles, ces contacts prolongés de la mère et de l'enfant sont un véritable ravissement :

« De longues promenades, des tendresses perpétuelles... Ah ! ç'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles... J'étais toujours vivant en toi, tu étais uniquement à moi », écrira-t-il à sa mère (10), beaucoup plus tard, en évoquant ces instants combien exquis de son enfance.

Cela ne devait cependant pas durer.

Un bel officier de trente-neuf ans rencontre la jeune veuve dans un salon et se fait remarquer d'elle : c'était le chef de bataillon Aupick dont le père avait été, en 1793, tué à la tête de ses grenadiers, près de Valenciennes.

En Novembre 1828, le commandant Aupick épouse Caroline ; mariage d'amour, cette fois, alors que le précédent n'avait évidemment pu être qu'un mariage de raison, — c'est l'inverse qui se produit ordinairement, on commence par le mariage d'amour.

Le commandant Aupick fut, certes, tendre à l'égard de son beau-fils, mais l'on conçoit que la tendresse d'un militaire puisse parfois manquer de souplesse ; le commandant Aupick fut en l'occurrence un excellent militaire, ce qui n'était pas toujours pour enchanter le petit Charles.

Le dernier roi légitime de la France restaurée, je veux dire Charles X, sut, par contre, parfaitement apprécier les mérites du commandant Aupick.

Ayant résolu de venger le coup d'éventail donné par le dey Hussein au Consul de France à Alger, Charles X désigna le commandant Aupick pour faire partie de l'expédition.

Le petit Charles n'eut presque pas le temps de réaliser cette absence que le commandant Aupick revenait tout couvert de lauriers.

Et pour l'enfant, quelles que fussent les attentions du commandant à son égard, il n'en demeurerait pas moins le ravisseur de sa mère, qui cessait désormais d'être uniquement à lui, pour se partager entre l'amour filial et l'amour conjugal.

Viennent les trois Glorieuses ; le commandant Aupick, loin de la politique, sert fidèlement Louis-Philippe, Roi des Français, tout aussi fidèlement qu'il avait servi les derniers Bourbons.

(7) « Fusées ».

(8) « Lettres ».

(9) Proust : « Du côté de chez Swann ».

(10) Lettre de 1861.

Promu lieutenant-colonel en 1832, Aupick fut envoyé en garnison à Lyon, non encore ressaisie de la sombre émeute que l'histoire connaît sous le nom de « révolte de la faim ».

A cette révolte, succède une autre révolte de caractère plus intime, celle du petit Charles, que l'on place comme interne au Collège-Royal.

Charles vit sa mère verser des larmes au moment où elle se séparait de son fils, que l'on enfermait au collège ; son beau-père lui ravissait donc sa liberté après lui avoir ravi sa mère.

Et cette révolte intime grandit, cherchant prise sur la mère qui n'avait pu empêcher cette captivité.

Alors que Charles s'agitait ainsi au Collège, une agitation autrement inquiétante grondait à l'extérieur.

Toujours, à l'origine, se retrouve le vieux conflit des fabricants et des « canuts », auquel la politique se mêlait. Echauffourée sanglante en 1834 : le lieutenant-colonel Aupick est dans la mêlée. Le 14 Avril, l'insurrection est réprimée : le lieutenant-colonel Aupick est sauf.

Promu peu après colonel, il fut appelé à l'Etat-Major du Gouverneur de Paris, et Charles et sa mère l'accompagnèrent dans la capitale.

Le colonel Aupick était alors fier de son beau-fils, au point que, le présentant au proviseur de Louis-le-Grand, il dit au chef de l'établissement dans un élan paternel : « Voici un cadeau que je vais vous faire. voici un élève qui fera honneur à votre Collège. » Et le jeune Charles, sensible aux éloges de son beau-père, lui rendit affection pour affection, l'appelant « mon ami », « mon père ».

Les débuts furent heureux : un prix de latin, dont le colonel fut fier.

Mais, avec un adolescent comme Charles, cela ne pouvait durer, et un condisciple, Louis Ménard, nous dit tout le dédain que Baudelaire affichait à l'égard de l'administration du collège.

Au cours de l'hiver 1838-39, à la suite d'un voyage dans les Pyrénées avec les siens, l'adolescent revint à Louis-le-Grand pris à la gorge d'une nostalgie telle qu'il se désintéressa de ses études pour faire ses premiers pas dans la voie qui devait être sienne. C'est de cette époque que datent ces quelques strophes encore maladroites adressées à Hignard, qui avait été son camarade lors de son séjour à Lyon :

A M. H. Hignard :

*Tout à l'heure je viens d'entendre
Dehors résonner doucement
Un air monotone et si tendre
Qu'il bruit en moi vaguement,*

*Une de ces vieilles plaintives,
Muse des pauvres Auvergnats
Qui jadis aux heures oisives
Nous charmaient si souvent hélas !*

*Et, son espérance détruite,
La pauvre s'en fut tristement ;
Et moi, je pensai tout de suite
A mon ami que j'aime tant,*

*Qui me disait en promenade
Que pour lui c'était un plaisir
Qu'une semblable sérénade
Dans un long et morne loisir.*

*Nous aimons cette humble musique
Si douce à nos esprits lassés
Quand elle vient mélancolique,
Répondre à de tristes pensées.*

*Et j'ai laissé les vitres closes
Ingrat, pour qui m'a fait ainsi
Rêver de si charmantes choses
Et penser à mon cher Henri. (11)*

Mais, si pour ses camarades, Charles devenait une sorte d'idole, capable de les émouvoir, ses maîtres ne pouvaient qu'être effrayés de son insubordination ; Charles était à l'école pour s'instruire, et non pour faire des vers. Mais comment le lui faire comprendre ? La manière forte est-elle toujours la meilleure ? Sénèque n'a-t-il pas dit :

« Tu as donné à cet homme un avertissement plus brusque qu'il ne convient ; au lieu de le corriger, tu l'as offensé. Il faut se préoccuper non seulement de la vérité à dire, mais de l'humeur de celui à qui on veut la faire entendre. »

L'humeur de Charles était aussi variable qu'inattendue, et ce n'était pas chose facile que de savoir comment le prendre. Ces maîtres infortunés, dont la charge était de pousser Charles dans la voie des études, s'y prirent si maladroitement qu'ils en éloignèrent l'adolescent, et Charles Baudelaire — mauvais exemple pour ses condisciples — fut renvoyé de l'école.

On s'imagine la déconvenue du colonel Aupick quand le proviseur lui notifia cette décision ; « Mauvaise tête, il faudra le mâter », et nous savons ce que, dans la bouche d'un militaire, pareils mots veulent dire.

Mais la mère intervient, et le colonel, sensible aux charmes de son épouse, à cette prodigieuse puissance d'une femme en larmes, plie et ne sévit pas. Madame Aupick réussit ainsi à éviter le pire au jeune Charles, qui fut tout simplement placé en pension chez un répétiteur de philosophie,

(11) « Le Midi Hivernal », du 17 Mars 1892.

M. Lasègue. Et c'est à cette époque qu'il écrivait à sa mère ces choses touchantes :

« *Ma chère mère, ma bonne maman, je ne sais que te dire et j'ai toutes sortes de choses à te dire. D'abord, je sens un grand besoin de te voir ; comme c'est différent d'être chez des étrangers, et ce ne sont pas précisément tes caresses et nos rires que je regrette, c'est ce je ne sais quoi qui fait que notre mère nous paraît toujours la meilleure des femmes, que ses qualités nous conviennent mieux que les qualités des autres femmes : il y a un tel accord entre une mère et un fils ! ils vivent si bien l'un à côté de l'autre !* »

Pour que Charles ait pu écrire si tendrement à sa mère, à dix-huit ans, — à cet âge où l'on a l'habitude de juger si sévèrement et si injustement, — *il a fallu que par sa conduite, par la manifestation de ses sentiments, celle-ci ait su se faire aimer de lui, et surtout qu'elle l'ait beaucoup aimé.*

D'ailleurs, lorsque quelques jours plus tard, Aupick fut promu maréchal-de-camp, en même temps que Charles était reçu bachelier, celui-ci lui adressa une lettre prétentieuse, mais non moins touchante :

« Je viens de voir une bonne nouvelle et j'en ai une bonne à t'annoncer. J'ai lu ce matin ta nomination dans le *Moniteur* et je suis bachelier depuis hier soir à quatre heures.

« Je suis bien heureux de ta nomination ; de fils à père ce ne sont pas des félicitations banales comme toutes celles que tu recevras. Moi je suis heureux parce que je t'ai vu assez souvent pour savoir combien cela t'était dû ; j'ai l'air de faire l'homme et de te féliciter comme si j'étais ton égal ou ton supérieur. Ainsi, pour dire simplement, sache que je suis bien content. »

Adolescent de dix-huit ans, bachelier, Charles oubliait les rudesses de ses années d'internat pour ne songer qu'aux tendres caresses de sa mère et à la valeur de son époux.

Jusqu'ici donc, ce ménage à trois, à part de légères brumes vite dissipées, coule le parfait amour.

Mais il s'agissait d'orienter le jeune homme ; son intelligence subtile, ses élégantes manières, le soin, et même la recherche qu'il apportait à sa tenue, firent que le général Aupick songea qu'il pourrait réussir dans les Ambassades. Mais Baudelaire ne l'entendait pas de cette oreille ; il voulait suivre sa vocation d'homme de lettres, et « *voler de ses propres ailes.* »

Il est facile d'imaginer la nouvelle déconvenue du général Aupick devant cette attitude que, dans son for intérieur, la mère ne réprouvait pas, et que n'aurait pas réprouvée le père de Charles

s'il avait vécu. Mais, pour un militaire, la vie d'un homme de lettres était pour le moins hasardeuse.

Il est vrai qu'en attendant de devenir homme de lettres, Charles se contentait alors de voltiger de femme en femme, les choisissant jusque dans la lie, telle cette Louchette, alors à son déclin.

Et si ses manières étaient fines et sa tenue recherchée, ce n'était pas ces seuls atouts que



Le général Aupick.

l'on estimait dans le milieu où il s'était aventuré ; en peu de temps, Baudelaire fit pour trois mille francs de dettes, — que le général régla, non sans vertement reprimander le jeune homme.

Vice de forme, dirions-nous dans la profession : c'était, effectivement, la forme qui, le plus souvent, faisait défaut à ce loyal et combien rude soldat.

Et bien que sachant parfaitement qu'il avait tort dans le fond, — il ne nous en fera l'aveu que beaucoup plus tard, — Charles s'insurgea contre les reproches qui lui étaient faits : il s'emporta, devint impertinent — c'est la force des jeunes — et finit par récolter une gifle de son beau-père au cours d'un dîner officiel.

Il fallait sortir de l'impasse.

Les voyages forment la jeunesse, pensa le général, qui envoya le jeune homme en province, en attendant de l'embarquer sur un navire en partance pour Calcutta : ceci se passait en Mai 1841.

Dans tout cela, il n'y a rien, absolument rien de critiquable : au contraire, à chaque pas, l'on relève chez le général Aupick un sens très exact

des responsabilités, dont il ne tire les conséquences qu'avec beaucoup de ménagements.

Le général fournit à Charles, sur ses propres deniers, une partie des frais de voyage : c'est Baudelaire, lui-même, qui nous le confie plus tard dans une lettre au général.

Chez celui-là même, qui estimait justement qu'il devait sévir, ne subsistait donc pas moins — très vive — une réelle tendresse de père, et le sentiment obscur que le jeune coupable portait en lui quelque chose que n'avaient pas les autres et qui l'en distinguait.

Combien intéressant il eût été de suivre Baudelaire au cours de ce voyage, alors que lui, si fin, fut obligé de frayer avec toutes sortes de gens ; mais cela nous ferait sortir du cadre de notre entretien. Retenons-en simplement ce singulier penchant pour la femme noire, prémices de l'hallucinant amour qu'il devait éprouver plus tard pour une métisse qui le rencontra dans un petit théâtre du Quartier latin. Retenons aussi cet impérieux besoin d'évasion, que la liberté de bord accrut encore chez ce « prince des nuées ».

De la majorité à la mort du général.

Baudelaire atteignait sa majorité. Ne devant désormais dépendre que de lui-même, il sentit que son désir de liberté serait dès lors plus aisément réalisable. Le général Aupick, respectueux de la discipline, — sous cet angle aussi — lui remit spontanément ses comptes de tutelle, en même temps que le patrimoine qu'il tenait de son père.

Ainsi placé à la tête de soixante-quinze mille francs, Baudelaire quitte le bercail. Avec Jeanne Duval, — cette métisse qui sera la femme de sa vie, — il s'installe luxueusement, sans réaliser que Jeanne, rapace, l'exploite sans mesure. Ses libéralités ne se limitent pas, d'ailleurs, seulement à Jeanne : il les prodigue à tout venant, et, en deux ans, il se trouve avoir dévoré un beau morceau du patrimoine successoral.

La mère de Baudelaire le voit ainsi vivre, refusant systématiquement toute situation honorable, que le général, grâce à ses relations, aurait pu lui procurer, et dilapider ridiculement son patrimoine. Sans être avare, et en raison même du profond amour qu'elle lui portait, elle ne pouvait pas ne pas le sermonner, ne pas le menacer : « on va te donner un conseil judiciaire », lui dit-elle.

Ce n'était encore là qu'une menace et, devant l'assurance de Charles qu'il s'assagirait, Madame Aupick lui remet quelques huit mille francs pour qu'il paye ses dettes les plus criardes. Mais, ce ne fut là qu'une « promesse de poète », et

Baudelaire, momentanément soulagé, recommence de plus belle : il contracte de nouvelles dettes, qu'il cherche à nouveau à faire payer par sa mère. Mais cette fois, elle ne se plie à aucune supplication, et réunit le conseil de famille : M. Ancelle, notaire de la famille, se voit confier le rôle ingrat de conseil judiciaire, qu'il remplira jusqu'à la mort de son pupille avec une conscience et un doigté dignes de tous éloges.

C'est, certainement, cette mesure que l'on a le plus reprochée à la mère du poète. Sans doute, c'est à cette dernière, seule, que l'on doit l'imputer puisque, en fait, le général Aupick, sentant que la question sortait du cadre de son commandement, lui en a laissé l'entière responsabilité ; mais le reproche n'est pas fondé.

Il ne le serait que si, ayant nanti son fils d'un conseil judiciaire, Madame Aupick l'avait ensuite abandonné à son triste sort. Or, il n'en est rien. La mesure n'avait été prise que pour défendre le poète contre ses créanciers, — des escrocs pour la plupart, — contre la flore féminine qui l'exploitait, les Jeanne Duval et autres, qui avaient déjà dévoré la plus grande partie de son patrimoine.

La mesure, certainement plus douloureuse pour la mère que pour le fils, avait pour unique but d'éviter à ce dernier l'enlisement total sans redressement possible. Consciente de la détresse dans laquelle son fils se débattait, Madame Aupick se devait, en raison même de son amour pour Charles, de tenter de le sauver, d'arracher le navire à la bourrasque ; sa décision fut donc fort louable en soi.

Et, si Baudelaire fut d'abord atterré parce que privé de cette liberté qu'il chérissait par-dessus tout, s'il tenta un simulacre de suicide, qui lui valut de sévères remontrances du commissaire de police, il n'en retourna pas moins aussitôt après chez ses parents, à l'hôtel de la Place Vendôme.

Sa mère le reçut très tendrement, le cajolant comme coq en pâte ; elle lui arracha toutes sortes de bonnes résolutions, et entre autres, celle de rentrer tous les soirs dîner à la maison ; elle l'encouragea dans son travail, se proposa comme secrétaire, mit ses poèmes au net ; et Baudelaire se laissa bercer un moment au charme de cette atmosphère affectueuse.

Mais, — comme le dirait de Bruix, — l'on a souvent tort par la manière dont on a raison, et le général Aupick, une fois de plus, indisposa le poète par des méthodes de pédagogie qui, bien que justes au fond, étaient si rigides en la forme, qu'un beau matin Baudelaire s'enfuit : « Je pars et ne reparaitrai que dans une situation d'esprit et d'argent plus convenable », écrit-il alors à sa mère.

C'est dans cette période tragique de sa vie que

Jeanne Duval prit sur Baudelaire son plus grand ascendant. A nouveau, il adressa de pressantes et continuelles demandes d'argent à sa mère, et celle-ci céda, céda encore, jusqu'au jour où, le voyant de nouveau au seuil de la honte, elle réagit pour tenter de le sauver.

Imaginez l'état d'âme de cette mère, son angoisse devant le dénuement de son fils, mais aussi son désespoir à la pensée que tout l'argent qu'elle donnait devait aller à Jeanne. Vous comprendrez alors qu'elle ait pu, sans mériter aucun reproche, répondre quelque fois par un refus aux demandes de ce terrible enfant. Et vous comprendrez aussi — sans les approuver toutefois — les récriminations de cet enfant terrible, subjugué et talonné par Jeanne.

Mais, la tendresse prenait toujours le dessus, et lorsqu'en 1847, Charles demande à sa mère une somme de huit mille francs pour payer ses dettes, — celles-là mêmes pour lesquelles sa mère lui avait déjà remis une même somme trois ans auparavant, — Madame Aupick se laissa toucher et lui fit un nouvel envoi d'argent, un envoi substantiel, mais toujours insuffisant au gré de l'insatiable Jeanne.

Le prétexte est bon, la mère et le fils se revoient — au Musée du Louvre — et le contact semble rétabli entre eux ; mais, hélas ! pas pour longtemps.

C'est qu'au moment de la révolution de 1848, Baudelaire, petit bourgeois, fils de bourgeois — que la politique n'avait pas intéressé jusque là — se proclame républicain : il arbore une cravate rouge, coquetterie sans doute, et Baudelaire en était très friand ; en pleine émeute, il descend dans la rue pour distribuer — enthousiasme d'un jeune fougueux — le second et dernier numéro du « Salut Public », journal révolutionnaire. Mais ce n'est pas tout, et c'est ici que se place le pire : il se proclame l'ennemi du général Aupick, et invite les insurgés à le fusiller...

Une brouille, une brouille grave — et pour cause — ne pouvait que s'ensuivre.

Mais le général, tout en conservant désormais certaines distances avec son impétueux beau-fils, se montre à cette époque beaucoup plus compréhensif qu'on ne l'aurait cru : que ne pardonne-t-on à la jeunesse ! Quoi qu'il en soit, au moment où Baudelaire part pour Châteauroux, afin de se lancer dans le journalisme, en tant que secrétaire de rédaction de la « Tribune Nationale », c'est le général Aupick qui lui fournit les fonds du voyage, dans l'espoir de l'encourager dans cette voie. Baudelaire l'en remercie dans une lettre qu'il lui adresse à Constantinople, où Aupick est ambassadeur de France.

Il est curieux de relever que dans cette lettre de remerciements, Baudelaire omet de citer

jusqu'au nom de sa mère. Il est sans doute irrité que celle-ci lui fasse grise mine quand elle se souvient qu'il a incité la foule à assassiner son mari. Il faut avouer cependant qu'en l'occurrence il avait passé toute mesure.

Mais s'il oublie sa mère, dans cette lettre, il n'y oublie pas Jeanne qui, en fait, en constitue le thème essentiel. Il va même jusqu'à reprocher



Jeanne Duval.

(dessin à la plume de Baudelaire,)

au général de l'avoir « maltraité à cause d'une pauvre femme que, précise-t-il, il n'aime plus que par scrupule de conscience. »

Et pour terminer son outreucidante diatribe, il formule une nouvelle et pressante demande d'argent.

Le général défendit que, désormais, l'on prononçât en sa présence le nom de Charles Baudelaire. Madame Aupick en souffrait certainement, inconsolable de manquer de nouvelles de son fils. Feuillerat rapporte qu'un entretien avec Gustave Flaubert et Maxime du Camp, à l'Ambassade de France, à Constantinople, en 1850, en constitue la meilleure preuve. Au cours de cet entretien, le général demande à brûle-pourpoint à Maxime

du Camp : « La littérature a-t-elle fait une bonne recrue depuis que vous avez quitté Paris ? »

« Maxime du Camp lui répondit complaisamment : « J'ai reçu il y a peu de jours une lettre de Louis de Cormenin dans laquelle il m'écrit : j'ai vu dernièrement, chez Théophile Gautier, un Baudelaire qui fera parler de lui, son originalité est un peu trop voulue, mais son vers est ferme ; c'est un tempérament de poète, chose rare à notre époque. »

« Au seul nom de Baudelaire, l'Ambassadeur crut à une provocation, alors que Madame Aupick baissa timidement le regard ; et Maxime du Camp se rendit compte qu'il avait commis une maladresse. Mais quelques instants plus tard, et alors que le général se trouvait à l'écart avec Flaubert, Madame Aupick se rapprocha de Maxime du Camp et lui dit à voix basse :

— N'est-ce pas qu'il a du talent ?

— Qui donc ?

— Mais le jeune homme que M. de Cormenin vous a cité avec éloges. » (12).

Le cœur de la mère était donc en constant éveil.

Que faire pour le récompenser, sinon lui envoyer un peu d'argent ? Elle charge son Conseil, M. Ancelle, de lui en remettre.

Quand on sait tout ce que cet envoi d'argent renfermait de délicate affection, l'on ne peut qu'être frappé de la réponse aussi emphatique que ridicule que Baudelaire fit à sa mère, de qui il se refuse d'entendre parler ; c'est qu'il était très occupé.

C'était l'époque d'Apollonie-Aglæ Sabatier, — cette femme trop gaie dont il avait refusé les charmes, — c'était l'époque de Jeanne, — sa Vénus noire, dont il réclamait sans cesse les faveurs, pour qui il commettait un faux qui l'eût envoyé sur les bancs de la correctionnelle si sa mère — avec sa vigilance coutumière — ne lui en eût, malgré ses protestations, évité la honte ; c'était aussi l'époque des hallucinations du poète, ainsi qu'en témoigne le fait suivant, que rapporte Eugène Crépet :

« Un jour que Baudelaire était attablé dans une brasserie du Quartier latin, il se tourna vers sa voisine la plus proche, qu'il ne connaissait nullement, pour lui servir entre autres galantries : « Je voudrais mordre dans vous... Je voudrais vous lier les mains et vous pendre par les poignets au plafond de la chambre. Alors, je me mettrais à genoux et je baiserais vos pieds nus ! » Frappée de terreur, la jeune femme blonde prit la fuite ! »

C'était aussi l'époque de ses repentirs éphémères, qu'il exprimait après coup à sa mère, en ces termes :

« *Je suis coupable envers moi-même ! Cette*

disproportion entre la volonté et la faculté est pour moi quelque chose d'inintelligible. Pourquoi ayant une idée si juste, si nette du devoir et de l'utile, fais-je toujours le contraire ? »

C'était enfin le retour aux doux tête-à-tête de la mère et de l'enfant, à ces effusions qui, si elles avaient été connues plus tôt, auraient évité à Madame Aupick d'être aussi sévèrement jugée.

Le fils n'avait-il pas écrit à sa mère, en 1852 :

« *...toi, qui t'es si souvent sacrifiée, et que rien n'a dégoûté de ton fils.* »

Voilà qui en dit long.

Puis, l'année suivante, n'écrivit-il pas :

« *Il n'y a pas d'amour-propre possible avec ceux que nous aimons et qui nous aiment.*

« *Seulement tu as été prodigue ; il est possible que je n'accepte qu'une partie de ce que tu m'offres ; par exemple, je ne te ferai peut-être payer le loyer que pour trois mois.* »

Ce « peut-être » est à relever, puisqu'il laisse la porte ouverte à la possibilité de revenir sur ce qu'il écrivait ; et de fait, Baudelaire ne manque pas d'y revenir et de recourir à de nouvelles et non moins pressantes demandes d'argent que sa mère, lassée de résister, satisfait sans plus de protestations.

Période de travail, et, également, de certains succès littéraires ; mais aussi, et à nouveau, période de maladroites envers celle qui s'était si souvent sacrifiée et que rien n'avait pu dégoûter de son fils.

Qu'elle se blottisse dans sa cachette, refusant de le voir pour quelques temps à la suite d'un flot d'injures et de menaces, voilà qui était naturel.

Mais que Baudelaire lui écrive, — « après avoir fait et refait ses comptes plus de cinquante fois », — que moyennant quinze cents francs il lui serait possible de réaliser enfin son rêve d'une vie absolument secrète, toute de chasteté et de sobriété complète, et voilà que Madame Aupick cède à nouveau.

Et bien que le poète, pour l'en remercier, s'exclame : « Pour la première fois depuis longtemps j'ai pu travailler avec sécurité », la vérité est toute autre : le poète s'est mis en ménage avec Jeanne, qui lui rend la vie intenable. Mais, Baudelaire se garde bien d'en faire part à sa mère.

Et pourtant, une fois de plus à bout, Baudelaire raconte, en 1856, à sa mère, les convulsions qui l'auraient amené à une rupture avec Jeanne, — rupture qu'il qualifiait de définitive.

Madame Aupick s'attendrit sur le sort de Charles : que de souffrances Jeanne lui avait fait endurer ! Si, en échange, elle l'avait au moins aimé ! Mais il n'en fut rien hélas ; pauvre enfant !

Et Madame Aupick de délier les cordons de sa bourse...

Charles crut le prétexte bon pour revenir à la charge, mais Madame Aupick estima, cette fois, devoir lui résister, ce qui lui valut de la part de son fils une invective pour le moins surprenante : « Je vis dans une affreuse solitude, et dans des angoisses perpétuelles, et vous m'envoyez des outrages. » Pour Charles, c'était un outrage que de ne pas constamment lui céder, mais, Madame Aupick commençait à perdre confiance — on la perdrait à moins — et à ne plus croire à la possibilité d'une conversion.

Jeanne Duval était toujours là, et Madame Aupick craignait d'encourager des désordres peu favorables à une vie de travail ; l'éclosion même du poète pouvait, de son point de vue, en pâtir ; le malentendu devenait, certes, profond entre la mère et le fils, mais, Madame Aupick n'en était pas la cause.

Comment ce nouveau malentendu, encore plus profond que les précédents, allait-il pouvoir se dissiper ?

De la mort du général Aupick à la mort de Baudelaire.

Le 28 Avril 1857, le général Aupick mourait.

Cette perte semble avoir donné à réfléchir à Baudelaire ; il se devait désormais à sa mère, privée de l'appui moral de l'époux disparu. Il prévoyait, dans l'accomplissement de ce devoir, que l'amour filial lui imposait le retour à cette douce intimité de la mère et du fils, interrompue par l'intrusion du général.

Baudelaire suivit donc les funérailles, sans se douter que tous les hauts dignitaires qui faisaient partie du cortège, Sénateurs et Officiers supérieurs, y critiquèrent sa présence.

Qu'il me soit permis de dire ici que, quelle qu'eût été l'attitude de Baudelaire en cette circonstance, les derniers incidents survenus entre le général et lui auraient rendu ces critiques inévitables : s'il n'avait pas été là, c'eût été de l'ingratitude ; le fait de s'y trouver était de l'impudence.

Mais la mère, comment allait-elle, maintenant, accueillir les avances de son fils ?

N'oublions pas que son mariage avec le général Aupick avait été un mariage d'amour, et que l'admiration était ensuite venue se juxtaposer à son amour, en raison des hauts faits du grand soldat ; la considération, dont le Sénateur avait joui à la fin de ses jours, avait enfin amené, avec l'hiver, ce candide respect de l'épouse pour l'époux, substratum de l'amour et de l'admiration.

Aussi, toute imprégnée du souvenir de son

cher disparu, Madame Aupick se sentait-elle alors incapable de vivre à nouveau avec son fils.

Il faut d'ailleurs reconnaître que Baudelaire se montra, en cette circonstance, beaucoup plus raisonnable que l'on ne s'y fut attendu : « il comprit parfaitement l'état d'esprit de sa mère, et prit simplement la résolution d'attendre. Il fit mieux, et en dépit de sa constante détresse, il se promit de ne pas demander de services d'argent à sa mère et tint effectivement sa promesse pendant de nombreux mois. Il redouble d'attentions pour sa mère, lui offre « un paroissien de deuil », la dégage de ses soucis en surveillant lui-même la vente du mobilier, des chevaux et des voitures. Il prend, par égard pour elle, le deuil de son beau-père. » (13).

Mais Madame Aupick, toujours ulcérée, ne désarme pas. En vérité, retirée à Honfleur dans la maison que le général avait fait construire quelques années avant sa mort, elle fut encouragée dans cette attitude par Emon, un ancien colonel d'artillerie, ami du général et exécuteur testamentaire de celui-ci : Baudelaire ne pouvait qu'attendre, il le fit patiemment.

C'est que, dans l'entretemps, la première édition de ses « Fleurs du Mal », confiée à l'ami Poulet Malassis, — le coq mal perché, comme l'appelaient ses intimes, — avait été mise en librairie, le 11 Juillet 1857, et avait été, tour à tour, saisie le 16 Juillet à Alençon et le 27, à Paris.

Vous savez tout du procès et du jugement de condamnation qui s'ensuivit. Et si Baudelaire cria au malentendu, alors que Poulet Malassis accueillit la décision avec ce scepticisme souriant dont il ne devait jamais se départir, leur ami, Charles Monselet, se livra à une boutade qui suffit à calmer l'humeur passagère de Baudelaire :

Malassis
S'est assis
Sur un trône.
Ce libraire d'Alençon
Fait des livres qui sont
A couverture jaune.

Grâce à lui,
Weill et lui
Et Banville
Montégut et Louis la Cour
Ont occupé la Cour,
La ville.

Il a su,
Aperçu,
Des critiques,
S'ériger un piédestal
Avec les Fleurs du Mal,
Bas-reliefs poétiques.

(13) *Feuillerat* : « Baudelaire et sa mère ».

Ce succès
(ou procès)
Populaire
A fait plus grand et plus beau
Le nom de Charles Baudelaire.

N'entendant point demeurer en reste, Baudelaire, de son côté, faisait paraître au moment de sa condamnation cette épigramme non moins spirituelle :

Foin de Baudelaire, aux trompeuses couleurs,
Il ne tient qu'à demi ses promesses flatteuses,
Je vois beaucoup de «mal» dans ses rimes
Mais je n'y découvre pas de « fleurs».

Je ne sais si le procès contribua à grandir Baudelaire ; mais ce qui est certain, c'est que Malassis doit certainement plus sa renommée à Baudelaire et à ses « Fleurs du Mal », aux déboires qu'elles lui occasionnèrent, qu'à ses éphémères succès de libraire.

Quoi qu'il en soit, aux embarras pécuniaires que le procès avait accentués chez Baudelaire, vinrent s'ajouter, dans l'entretemps, des embarras d'ordre sentimental non moins accablants pour lui : Jeanne Duval, malade, devenait exaspérante ; Apollonie-Aglé Sabatier, qu'il avait placée sur un piedestal, s'avérait incapable de s'y tenir, et Marie Daubrun, « La Belle aux Cheveux d'Or », le quittait pour Banville.

Que de malheurs à la fois ! Il y en avait assez pour illuminer un homme, et Baudelaire le fut, certes. Voici ce qu'il écrivait à sa mère pour la Noël 1857, l'entretenant de la fuite des années, l'esprit empli de douloureuses pensées :

« Je vous embrasse, ma mère, et je vous supplie d'être désormais, pleine d'indulgence ; car j'en ai, je vous le jure, le plus grand besoin. Si jamais homme fut malade, sans que cela puisse concerner la médecine, c'est bien moi. »

En recevant cette lettre en même temps qu'un exemplaire des « Fleurs du Mal », — qu'elle n'avait pas voulu, par bouderie, accepter quelque temps auparavant, — elle sentit fondre ses griefs, et lui adressa une lettre « douce et chaleureuse », en lui exprimant le désir de le voir, tout de suite, venir à Honfleur.

Baudelaire en éprouva infiniment de joie. Tel Flaubert « qui, par la vie commune qu'il entretient avec sa mère, a trouvé un repos d'esprit suffisant pour accomplir récemment une fort belle oeuvre et devenir célèbre d'un seul coup », ainsi Baudelaire escomptait trouver à Honfleur, dans le cadre enchanteur de cette petite ville exquise, et au contact de sa mère, l'inspiration nécessaire pour écrire une infinité de romans.

Au surplus, il avait à reprendre son éducation prématurément interrompue : il lui fallait lire, beaucoup lire, et c'était à Honfleur qu'il projetait de faire tout cela... Mais le moment — semble-t-il — n'était pas encore venu ; plusieurs manuscrits étaient encore en train, qui ne pouvaient s'achever qu'à Paris, sans doute auprès de Jeanne... Et puis, il avait diverses autres questions — vraisemblablement des questions d'argent — à régler ; il était nécessaire qu'il demeurât encore à Paris en Janvier, mais le 1er Février, il espérait être à Honfleur.

En l'attendant, Madame Aupick était dans le ravissement. Le 31 Janvier, veille de la date fixée pour l'arrivée, elle lui écrivit une lettre charmante, — « la seule de ce ton depuis bien des années », — si charmante, qu'en la lisant Baudelaire se prit à pleurer. Il avait compris qu'il était plus aimé encore qu'il ne l'avait cru, que « bien des choses pouvaient être réparées, et que bien du bonheur était encore permis. »

Mais..., car il y a toujours un mais chez Baudelaire, il remit à plus tard son arrivée à Honfleur.

Il avait, en vérité, à cette époque, de terribles embarras d'argent et désirait, en arrivant à Honfleur, pouvoir jouir d'une quiétude complète. Quel meilleur prétexte pouvait-il avoir pour arracher à Madame Aupick l'autorisation de recevoir d'avance les revenus de toute une année ? c'est-à-dire deux mille quatre cents francs d'avance ?

Jacquotot, Avoué à la Cour de Paris, la seule personne qui, le jour de l'enterrement du général Aupick, s'était montrée amicale à l'égard de Baudelaire, servit de médiateur en la circonstance ; sa tâche fut d'autant plus facile que Madame Aupick désirait précisément soulager son fils.

Tout étonné de se voir accorder ce qu'il demandait, alors qu'il s'attendait à un refus, Baudelaire écrivit à sa mère une lettre délirante de bonheur : « Enfin, enfin, j'ai donc été compris ! »

Baudelaire vogue en plein bonheur ; mais il ne fixe toujours pas la date de son arrivée à Honfleur.

Dans l'entretemps, Madame Aupick, — soucieuse de voir la somme avancée servir au règlement des dettes, — pria Ancelle de s'en assurer. Mais au seul nom d'Ancelle, — chargé d'une enquête sans doute légitime mais vraisemblablement maladroite, — Baudelaire part en une violente colère ; il prétend, pour le moins, se battre en duel avec Ancelle. Mais Jacquotot intervient, et Baudelaire finit par reconnaître qu'il eût été humiliant de se battre en duel avec un vieillard.

Si nous citons cet incident, c'est que — comme résultat de cette colère — ce n'est plus deux mille quatre cents francs dont Baudelaire a besoin, mais trois mille francs.

Ses besoins d'argent se faisaient, en effet,

d'autant plus impérieux que Baudelaire devait rendre à Poulet Malassis, — guère moins gêné que lui, — une somme importante qu'il lui avait confiée en vue de retirer un titre de chez un banquier, et que Baudelaire s'était indûment approprié ; cette obligation donna lieu à des péripéties allant du burlesque au tragique, mais à l'instant même de l'échéance, Baudelaire, enfin en possession de la somme, répondit à l'appel et versa les fonds.

De tout ceci, Madame Aupick ne savait rien ; elle attendait, jour après jour, l'arrivée de son fils, et cette attente, qui avait commencé le 1er Février 1858, dura jusqu'au 21 Octobre 1858 : ce n'est qu'alors que Baudelaire finit par faire une courte apparition à Honfleur, juste pour la voir, c'est-à-dire pour formuler une nouvelle demande d'argent. A peine cet argent était-il obtenu, que Baudelaire s'en retourna à Paris, pour quelques jours seulement, dit-il. A nouveau animée d'espoir, Madame Aupick fit, en attendant, décorer la chambre de Charles ; elle fit construire une cheminée, sachant combien son fils était sensible au froid... Mais la date fixée pour l'arrivée passa une fois de plus sans que Baudelaire parut à Honfleur ; mais ce n'était, assura-t-il, que partie remise, et en fait, cette arrivée tant attendue eut lieu par une journée de Janvier 1859.

Erigée sur une colline de la côte de Grâce, entourée d'arbres et de bosquets secoués par le vent, la villa de Madame Aupick — la Maison Joujou, comme l'appelait Baudelaire — s'élevait dans un cadre particulièrement propice ; les fenêtres ouvraient sur une magnifique nature, cette nature à la fois violente et pathétique des pays du Nord, empreinte de l'indicible émotion d'une vie faite de dangers quotidiens.

A l'intérieur, le confort de la chambre à coucher, la recherche du cabinet de travail, où Baudelaire put arranger ses livres, ses gravures et ses papiers, s'ajoutent au charme de l'extérieur, et le tout permet de comprendre qu'en en parlant, le poète ait pu dire :

« Je lui dois une sensation délicieuse. Quand, au sortir d'un taudis, sale et mal éclairé, un homme se trouve tout d'un coup transporté dans un appartement propre, orné de meubles ingénieux et revêtu de couleurs caressantes, il sent son esprit s'illuminer et ses fibres s'apprêter aux choses du bonheur. » (14)

L'influence bienfaisante de la mère fut des plus heureuses pour le poète.

Loin de Paris, momentanément à l'abri des embarras d'argent, choyé par sa mère, en constant éveil, Baudelaire travaille, travaille sans cesse. Il termine, au cours de ce séjour à Honfleur, la « Notice sur Théophile Gautier », l'« Opium »

et les « Notes sur Edgard Poë » ; il traduit « Genèse d'un poème » ; il écrit en entier le « Salon de 1859 », ainsi qu'une nouvelle, « Pile ou face » ; il ébauche aussi divers petits poèmes en prose ; il nous livre enfin son âme de poète ajoutant de nombreux fleurons à ses « Fleurs du Mal », et notamment « Le Voyage », qu'il dédie à Maxime du Camp, cet admirateur de la première heure que nous avons déjà rencontré à l'Ambassade de France à Constantinople, en 1850 :

*Un matin nous partons, le cerveau plein de
flamme,
Le coeur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini, sur le fini des mers.*

Mais un aussi beau rêve — pour Madame Aupick, cela s'entend — ne pouvait durer. Baudelaire finit par s'ennuyer de se trouver trop bien.

Un jour qu'il flânait dans le port, il y rencontra trois amis venus de Paris : Courbet, Alexandre Schanne et Boudin ; il les emmena dîner chez sa mère. Puis, après dîner, — c'est Schanne qui le raconte, — Baudelaire les accompagna jusqu'au Havre, et alors que sa mère l'attendait sur le perron de la villa, il « oublia » de rentrer à Honfleur et les suivit jusqu'à Paris.

A Paris, le désordre reprend son empire : c'est l'époque du délirant amour pour Marie Daubrun, de qui il redevient l'écu ; c'est aussi l'époque où le poète se penche avec pitié sur Jeanne, qui est sérieusement malade.

A Honfleur, Madame Aupick souffre de toute son affection de mère déçue ; mais, comme pour se rappeler à son souvenir, Charles lui envoie toute une pluie de traites impayées qu'il souscrit à tour de bras. Il est facile d'imaginer l'effarement de la veuve du général Aupick, toutes les fois que l'huissier se présente chez elle, à Honfleur, où tout se sait : mais chaque fois, elle paie, se disant — avec raison — que Charles souffrait. Sachant qu'il mourait de froid, elle lui envoie un châle — un de ses propres châles — pour le rechauffer, à Paris. Et Baudelaire apprécie cette délicate attention de cette mère qui, à tout instant, lui témoignait combien elle était près de lui. Il n'ose pas vendre ce châle, mais un jour, très à court, il l'engage au Mont-de-Piété. Et l'hiver se passe, et Pâques arrive.

De nouveaux embarras d'argent le poussent à s'appropriier, une fois de plus, les fonds qu'un camarade lui avait confiés en vue d'un paiement. Baudelaire se voit à nouveau sur le point d'être traîné en correctionnelle, pour abus de confiance. Que faire pour échapper à de telles poursuites, combien infâmes ? Madame Aupick, toujours vigilante, le tire à la dernière minute de cette

(14) *Crépet* : « Curiosités esthétiques ».

terrible impasse ; l'honneur est sauf, mais la secousse avait été forte.

Ajoutez à cette secousse l'état précaire de la santé du poète, et vous ne serez nullement surpris d'apprendre qu'il fut alors pris d'une crise étrange, s'apparentant à la congestion cérébrale. Souffrant terriblement, il conçoit des idées de suicide, et en fait la triste confession dans une lettre à sa mère, qui tient du sadisme autant que de l'inconscience. Mais, — précise-t-il, — il n'entend pas, quand même, chercher pareille issue parce que deux idées de charité le retiennent ici-bas, sa mère... et Jeanne. Et d'ajouter, quelques jours plus tard, qu'il n'est plus en état d'entreprendre des voyages, ce qui, à son grand regret, l'oblige désormais à renoncer à Honfleur.

À la vérité, il s'agit encore, une fois de plus, d'une nouvelle invention due à la fiévreuse imagination de Baudelaire ; le premier choc physique surmonté, il décide de ne plus demeurer à l'hôtel, et de se créer un intérieur où il puisse travailler. Prenant aussitôt, à bail, un logement à Neuilly, il le décore et le garnit avec tout le goût que nous lui connaissons, pour y travailler, dit-il, c'est-à-dire pour installer Jeanne.

Un beau jour, il y rencontre un étranger, que Jeanne cajolait, qui vivait à charge de celle-ci ou, pour mieux dire, à celle de Beaudelaire, sur les fonds que ce dernier recevait de sa mère. C'est mon frère, lui crie-t-elle, et Baudelaire d'accepter très simplement cette invention pour ne se convaincre que longtemps après qu'il s'agissait d'un amant de plus que Jeanne avait trouvé plus commode d'installer dans l'appartement même de Baudelaire.

C'est à ce moment que le poète s'avoue à bout de force nerveuse et à bout d'espérance. Qu'il est pénible de rencontrer un tel aveu dans la bouche de Baudelaire, jusque là invariablement optimiste, et même beaucoup au-delà des limites permises ! C'est que la congestion cérébrale, dont il avait souffert au début de 1860 et dont il s'était assez vite ressaisi, était actuellement suivie d'accidents nerveux, de plus en plus répétés, conséquences d'une maladie inexorable aux retours insidieux.

Nous sommes en 1861, c'est de cette époque que date cette nouvelle et douloureuse confession du poète à sa mère, véritable témoignage de tout ce que cette mère, à tort tant décriée, avait su être pour lui ; il implore les conseils de sa mère « qui a tant de fois fait preuve de si grands sacrifices pour lui » ; il la supplie de venir le trouver à Paris.

En attendant d'aller le trouver, Madame Aupick, remuée par la tendresse que lui manifeste son fils, vide une fois encore ses tiroirs, ce qui induit Baudelaire à lui écrire :

« L'indolence et la paresse suivent toujours un soulagement momentané, car dans ce cas on oublie

les embarras de l'avenir ; c'est même une des raisons pour lesquelles, moi-même, je ne voudrais pas que mon conseil judiciaire fut levé ni toutes mes dettes payées d'un coup. La béatitude créerait la paresse. Ce conseil judiciaire, selon moi, ne doit être aboli que quand j'aurai ou quand tu auras la certitude morale que je peux travailler toujours, sans cesse et sans besoin. »

Vous entendez bien : c'est Baudelaire lui-même qui reconnaît les bienfaits que lui procure la présence de son conseil judiciaire, de ce Conseil que sa mère, comprenant son fils mieux que quiconque, avait dû lui adjoindre, et pour lequel elle devait être tellement décriée, alors, cependant, que ce conseil — simple palliatif imaginé par la mère pour brider chez le poète une étourdissante folie des grandeurs — n'en avait pas moins été suivi de constantes attentions maternelles.

Grâce aux derniers secours d'argent reçus de sa mère, coïncidant avec les chaleurs bienfaisantes de l'été, Beaudelaire reprend des forces, et nous assistons à un étonnant regain de vitalité — œuvre de Madame Aupick — chez le poète qui était si récemment encore à bout de forces et à bout d'espérance ; les honneurs ne répugnent pas à Baudelaire, qui brigue de devenir académicien.

Moins bohème, Baudelaire — qui collabore à cette époque à la « Revue des deux Mondes » — rêve à nouveau de Honfleur, de son calme, de son cadre enchanteur. Il décide d'y retourner et se fait précéder par l'envoi successif de plusieurs caisses contenant les gravures auxquelles il tient tant, tous les livres qu'il n'a pas eu le temps de lire et qu'il dévorera dès son arrivée, les papiers qu'il charge sa mère de lui classer en attendant qu'il vienne porter les dernières retouches à ses écrits ; mais, il ne parvient pas à s'arracher à Paris où tout le retient, son travail et Jeanne, son mal de toujours.

Madame Aupick quitte alors Honfleur pour Paris, où elle vient étreindre ce fils qu'elle aime et qui ne vient plus jusqu'à elle.

C'est à l'occasion de ce voyage que nous assistons à un geste incroyable de la part de Madame Aupick, que l'on a tellement décrite comme une bourgeoise empesée.

Baudelaire renvoie Jeanne à tout jamais, — ce qui lui arrivait tous les six mois, — cettefois, il décida, en plus, de lui couper les vivres. Eh bien ! ainsi livrée à son triste sort, Jeanne se voit secourir par Madame Aupick, elle-même, qui ne parvient pas à se désintéresser de cette femme à laquelle son fils tenait tellement ; cette attitude, à une époque où les mœurs étaient autrement plus rigides qu'elles ne l'ont été depuis, méritait certainement d'être relevée.

Mais à la suite de cette violente querelle avec Jeanne, Baudelaire est repris par son mal. Cependant, ses crises ne l'éloignent désormais plus de sa mère, à qui il écrit encore en 1862 : « *Je t'aime et je t'embrasse. Dis-moi que tu te portes bien (si c'est vrai) et que tu vivras longtemps encore, pour moi et rien que pour moi.* »

Cette lettre est néanmoins suivie d'une nouvelle crise nerveuse qui plonge le poète dans une léthargie de plusieurs mois ; à peine rétabli, il écrit à sa mère pour lui demander un envoi de fonds sur les dernières miettes de son capital. Madame Aupick se garde bien de répondre à cette sollicitation, mais, en mère vigilante, elle prélève les sommes demandées sur ses revenus personnels et les lui fait parvenir ; et elle fait suivre cet envoi par une nouvelle visite qu'elle rend à son fils, à Paris.

Quelque temps plus tard, ce fils, qui n'avait pas la force d'entreprendre un voyage à Honfleur, s'en va jusqu'à Bruxelles, où il devait donner une série de conférences : nous en connaissons l'insuccès et les avatars qui s'ensuivirent ; une fois de plus, Baudelaire aurait voulu retourner à Honfleur, mais que faire de tous les engagements qu'il avait contractés ?

Madame Aupick avait alors plus de soixante-dix ans ; ses jambes la supportaient à peine ; comment, de son côté, entreprendre un si long voyage pour courir au secours de son fils ?

C'est sur ces entrefaites, qu'en 1866, Baudelaire, invité à Namur par Félicien Rops, et alors qu'en sa compagnie et celle de Poulet Malassis il visitait l'Église Saint-Loup, est pris d'un évanouissement qui le jette à terre. Il fallait bien que la mère en fût informée, mais qu'elle le fût donc avec tous les ménagements nécessaires, pour éviter que la nouvelle n'achevât cette pauvre femme. Elle n'est cependant pas dupe de ces ménagements et supplie Poulet Malassis de dire la vérité à « *une pauvre mère folle de douleur et d'inquiétude.* »

Elle décide aussitôt d'entreprendre le voyage jusqu'à Bruxelles, en compagnie de sa femme de chambre pour la soutenir, — ses jambes ne la supportant presque plus, — et y apprendre, dès son arrivée, que l'état de Charles était grave, qu'il était atteint d'une paralysie de la langue et d'un ramollissement du cerveau.

C'est Madame Aupick qui, constatant que son fils ne pouvait — là où il avait été hospitalisé — recevoir les soins adéquats à son état, décide de le ramener à Paris et de le confier à une maison de santé appropriée.

C'est alors que l'on voit cette pauvre femme repliée sur elle-même, presque entièrement privée de l'usage de ses jambes, retrouver pour la circonstance des forces surprenantes et entrer en action ; Baudelaire, ramené à Paris, est placé en clinique chez le Dr. Duval, — étrange homo-

nymie entre le médecin qui devait le sauver et la femme qui l'avait achevé !

Madame Aupick loge tout à côté de la clinique et passe ses journées au chevet du malade, jusqu'au moment où les soins reçus amenèrent chez Baudelaire une éclaircie ; celui-ci, manquant de l'usage de la parole, fut pris de crises folles et les médecins conseillèrent alors à Madame Aupick de suspendre ses visites et de s'en retourner à Honfleur.

C'est là-bas que Madame Aupick, folle d'inquiétude, vécut dans l'attente de nouvelles sur l'état de Charles. Au début de 1867, Baudelaire — dont la crise semblait avoir été surmontée — promet de venir à Honfleur ; la joie de la mère est à son comble. Mais ce ne devait être qu'une joie éphémère, car c'était, hélas ! le commencement de la fin. L'état du malade empira brusquement ; Madame Aupick, alertée, reprit son chemin de Croix ; de jour et de nuit au chevet de son fils agonisant, elle l'assista inlassablement, lui prodiguant à tout moment ses soins et sa tendresse. Charles, immobile, interceptait les battements du cœur de sa mère, penchée sur lui, quand soudain, — ses grands yeux encore illuminés sondant le regard profond de celle qui ne le quittait plus, — Madame Aupick en recueillit le dernier rayon avant qu'ils ne s'éteignissent à tout jamais.

Résurrection.

Quelques mots encore pour vous dire quel fut le comportement de Madame Aupick après le décès du poète.

La succession de Charles était obérée ; ses créanciers, d'affreux usuriers, n'étaient guère intéressants ; il était loisible à Madame Aupick de renoncer à cette succession. Or, nous la voyons, tout au contraire, l'accepter purement et simplement, et régler tout le passif, de ses deniers personnels, pour que, plus tard, rien ne vienne ternir la mémoire du poète.

Elle ne conserva rien des bibelots, estampes, dessins et toiles de Charles, qu'elle distribua entre ses amis : « *Il faut, disait-elle, que les amis de Charles aient des souvenirs de lui ; j'attache un grand prix à ce que mon enfant vive dans leur mémoire.* »

Elle s'attache enfin à perpétuer le souvenir de l'écrivain ; d'accord avec Banville et Asselinau, amis de son fils, elle décide de lancer à ses frais une édition des œuvres de Baudelaire.

Et ce n'est qu'une fois sa mission terminée, qu'elle se laissa gagner par l'engourdissement, pour s'en aller rejoindre dans la tombe celui qui s'en était déjà envolé, pour courir vers un renom glorieux.

Capitalisme ou Collectivisme ?

Causerie de

M. Elie Nassif

Docteur en Droit, Chargé de cours et de conférences
à l'École Française de Droit du Caire

Faite au "Rotary Club" d'Alexandrie, le 6 février 1947.

Messieurs,

Ce n'est pas, je vous l'avoue, sans une certaine appréhension que je pris connaissance de la flatteuse invitation que votre distingué groupement a bien voulu m'adresser, pour la raison évidente qu'au sujet du régime économique j'ai bien davantage à apprendre de vous, Messieurs, qu'à vous apprendre ; et que, d'autre part, ce n'est pas dans le quart d'heure qui m'est imparti que je pourrais étaler mes connaissances, — ou mes illusions, — aussi modestes fussent-elles. Il est vrai que je n'ai pas besoin de m'étendre devant gens aussi avertis que vous, et vous me saurez assurément quelque gré de vous laisser le mince plaisir de me comprendre à demi-mot. Voici donc, en quelques demi-mots, l'idée que je crois me faire de votre activité capitaliste et de celle qui s'y oppose presque trait pour trait.

Je dis bien trait pour trait, car si le capitalisme se caractérise par la propriété privée des biens de production et par la libre activité des entrepreneurs, le collectivisme est essentiellement constitué par la propriété étatique des biens de production et par l'organisation de l'activité de tous d'après un plan dressé par l'Etat.

Les capitalistes, ou leurs porte-parole, surtout ceux du siècle dernier — parfois aussi ceux de nos jours quand ils préfèrent leurs souvenirs du temps jadis aux réalités du temps présent — soutiennent que, grâce à ses deux éléments



M. ELIE NASSIF

constitutifs, le capitalisme ne comporte que des avantages. La propriété privée encourage l'activité et l'épargne de tous ceux qui veulent légitimement assurer leurs vieux jours et l'avenir de leurs enfants. D'autre part, la liberté des entrepreneurs fait que ceux-ci se concurrencent et s'efforcent de satisfaire le plus possible les besoins du public au moindre coût. La concurrence assure, par le fait même, l'équilibre du système et la sélection des meilleurs, puisque si l'on produit plus qu'il n'est désirable en certains secteurs, les prix y baissent et les moins efficaces sont éliminés.

Le monde a connu en fait un progrès économique étourdissant au XIX^{ème} siècle sous le signe du capitalisme, et le niveau de vie s'est considérablement amélioré pour tous, y compris les travailleurs. Mais les détracteurs du régime, et ils sont de plus en plus nombreux, comme vous le savez, rétorquent que le capitalisme contemporain n'est pas semblable, tant s'en faut, à celui du siècle dernier.

Ils ont, en effet, beau jeu de montrer que la propriété privée héréditaire a abouti à des inégalités sociales choquantes, à des dénis de justice flagrants ; que la concurrence ayant disparu par suite de la concentration croissante et de l'apparition des cartels et des trusts, ceux-ci ont intérêt à ne pas produire au maximum, pour ne pas vendre au minimum ; que les crises deviennent

de plus en plus graves et que la sélection des entreprises s'opère souvent à rebours.

Je vous ai déjà prévenu que je ne pouvais ici entrer dans les détails et, d'ailleurs, vous ne me pardonneriez pas de le faire. Il me semble pourtant utile de dire quelques mots succints à propos de la concentration et au sujet des crises, qui ne sont pas choses familières pour tous.

Avec le progrès technique et le développement du machinisme, les dimensions optima de l'entreprise augmentent. Il devient plus économique de produire en grand ou en masse. A une infinité de petites entreprises succède donc un nombre de plus en plus restreint de grandes entreprises et celles-ci, au risque de se concurrencer jusqu'à se ruiner mutuellement, en provoquant un avilissement constant des prix, préfèrent s'entendre en mettant fin à la concurrence. Or, du moment que sur le marché se trouve non plus une multitude de petites affaires en concurrence, mais un petit nombre de grandes firmes, la situation n'est plus celle de la concurrence parfaite. C'est parfois celle de monopole, lorsqu'une seule firme contrôle tout le marché ; c'est plus souvent celle de la concurrence monopolistique ou imparfaite, plus voisine du monopole que de la concurrence intégrale.

Dans ce cas, les entreprises monopolistes — ou bien concurrentes mais en nombre limité et de grandes dimensions — peuvent influencer les prix en faisant varier leur production. Elles seront naturellement amenées à profiter de cet état de chose en restreignant délibérément leur production pour hausser les prix et réaliser le maximum de bénéfices. Cela, naturellement, aux dépens du consommateur qui est « Monsieur tout le monde » et qui, par le fait même, est exploité.

Certains économistes et non des moindres, par exemple Shumpeter, soutiennent cependant que ce régime est tout à l'avantage du consommateur car la production en grand permet de comprimer considérablement le coût de production. Reste à savoir si cette économie sur le coût revient finalement au consommateur — tout le monde — ou accroît considérablement les bénéfices des producteurs — qui sont quelques-uns. Une autre critique aussi est adressée aux cartels et trusts : leur influence démesurée sur la vie politique et sociale de leurs pays respectifs et parfois des autres pays... mais, cela risque de me faire sortir du cadre auquel je veux me limiter.

L'autre point qui mérite quelques explications est celui des crises. Presque régulièrement tous les dix ans, nous voyons les prix s'effondrer, les faillites augmenter, bon nombre d'ouvriers réduits au chômage, et, pour tout le monde, diminution des revenus et abaissement du niveau

de vie — et cela se reproduit ainsi de décade en décade depuis un siècle et demi, depuis que le capitalisme est entré dans sa phase industrielle. Voici l'explication simplifiée de ce phénomène. La production économique des biens de consommation nécessite un outillage de plus en plus perfectionné. Un certain temps requis pour la fabrication de l'outillage s'écoule donc entre les décisions de produire les biens de consommation et leur livraison sur le marché. Pendant ce temps la demande se fait de plus en plus pressante et incite les entrepreneurs isolés et n'ayant qu'une vue fragmentaire du marché à passer, chacun pour ce qui le concerne, des commandes d'outillage qui, dans leur ensemble, dépassent de loin ce qui est économiquement requis. Finalement, la production des biens achetés se déverse sur le marché en quantités telles qu'elle l'engorge et qu'une baisse des prix s'ensuit qui s'étend de proche en proche à tous les secteurs et provoque les faillites, le chômage, le marasme.

Les critiques du capitalisme font par conséquent valoir qu'un régime où les biens de production appartiendraient à l'État, et où celui-ci organiserait l'Économie au profit de tous, ne connaîtrait ni inégalités, ni exploitation, ni crises,

Je n'aurais pas demandé mieux, pour ma part, que de le croire, et il me plaît d'imaginer que bon nombre d'entre vous, Messieurs, malgré les avantages substantiels que leur procure leur situation éminente au sein — ou au sommet — du capitalisme, sacrifieraient bien volontiers tout ou partie de leurs avantages sur l'autel de l'humanité, de la fraternité et de la concorde, s'ils étaient assurés qu'ils mettraient ainsi fin à nos maux. Hélas ! un quart de siècle d'expérience soviétique et surtout deux plans quinquennaux avant cette guerre, (pour ne pas parler des deux autres), suffisent à dissiper nos espoirs même les plus mesurés.

Depuis qu'en 1931, pour stimuler l'énergie défaillante des travailleurs, Staline liquida l'égalité des salaires, ceux-ci sont devenus tellement différenciés qu'ils ont créé une inégalité plus grande encore qu'en régime capitaliste, ainsi qu'en témoignent l'étude récente du Prof. Abram Bergson de Harvard, celle, datant de 1938, du Français Yvon qui a vécu de longues années en U.R.S.S., et qui a commencé par être militant communiste, ou certaines données publiées par Trotski et que confirme l'ouvrage plus récent de Dallin : « The real Soviet Russia ». La chose n'est pas pour étonner puisque dans les administrations publiques de tous les pays il y a de hauts, de très hauts fonctionnaires, et de modestes, de très modestes employés. Mais hélas ! il ne suffit pas de rétablir l'inégalité pour faire tourner rond l'Économie, car l'esprit bureaucratique, la routine administrative, la psychologie

du fonctionnaire sont à ce point répandus dans cette Economie d'Etat, que la production y est très peu économique, pour ne pas dire très coûteuse, et qu'elle n'y est pas maxima compte tenu des ressources naturelles fabuleuses, des dimensions colossales du pays et des emprunts massifs en technique et en techniciens étrangers. Sait-on par exemple, à ce propos, que le fameux Dnieprostroï est d'inspiration et de réalisation américaines et qu'il est dû à la Hugh Cooper Company?

Enfin, par suite des difficultés inhérentes à l'organisation totalitaire d'une économie étatique et à cause de la compénétration du politique et de l'économique, les déséquilibres dans la production et la distribution sont fréquents et ne le cèdent en rien à ceux connus en régime capitaliste.

Ici aussi, comme précédemment, quelques mots d'explication sont nécessaires pour préciser le sens de la faible productivité de l'économie soviétique malgré ce qu'on en dit. Nous ne mettons pas en doute que la production en quantité soit énorme et dépasse celle de la plupart des pays qui sont de dimensions moyennes ou restreintes. Mais, notre but n'est pas de faire de la géographie économique, mais de la science économique. Il s'agit de faire abstraction précisément du cadre géographique de l'U.R.S.S., et de se demander si dans un pays donné, la petite Belgique ou la grande Argentine, lequel, du capitalisme ou du collectivisme, rendra davantage. Or, la réponse ne peut faire l'objet d'aucun doute et elle est décisivement confirmée par les condamnations sévères que portent les dirigeants soviétiques sur le fonctionnement de leurs propres usines, même après achèvement du second plan. « En 1939, — lisons-nous dans la Pravda du 21 Novembre 1940 — par rapport à 1937, les employés (non les ouvriers salariés) du commissariat des constructions mécaniques moyennes augmentèrent de 25,4 % alors que les travailleurs augmentaient de 1 % seulement. Pendant cette période, le nombre des ingénieurs et des experts s'accrut considérablement mais beaucoup d'entre eux, au lieu de s'atteler au travail productif, gravitaient dans les bureaux administratifs des fabriques où ils venaient augmenter le personnel administratif. Le même phénomène se produit dans toutes les branches de l'industrie.

« A une réunion du collégium du commissariat des constructions mécaniques moyennes, le Commissaire du Peuple, lui-même, déclara que dans les fabriques relevant des trois commissariats des constructions mécaniques ayant jusqu'à cinq cents employés, ces derniers représentaient 30 à 40 % du total alors qu'en Angleterre ils auraient constitué 20 ou 25 %, et, en Amérique, de 12 à 15 % seulement. »

Même du point de vue purement quantitatif, les dirigeants soviétiques — et en premier lieu

Staline lui-même, dans son discours au XVIIIème Congrès du Parti Communiste, en 1939 — reconnaissent que par rapport à la population, par tête d'habitant, la production industrielle est de loin dépassée par celle des pays petits et moyens d'Europe Occidentale et cela malgré, comme je l'ai déjà dit, que l'U.R.S.S. ait acquis une armature industrielle « up-to-date » de l'étranger. Pour faire cela, pour payer ces commandes, il a fallu imposer au peuple des privations sans nom, comme en témoignent les chiffres soviétiques relatifs à la production agricole et aux exportations de céréales et autres produits, surtout au cours des années de crise et de baisse des prix agricoles. Le niveau de vie du peuple a terriblement baissé comme en témoignent aussi tous ceux qui y ont été voir, à commencer par Sir Walter Citrine, Secrétaire Général des syndicats britanniques, en 1936, c'est-à-dire presque à la fin du deuxième plan quinquennal qui devait améliorer les conditions de vie. Sur ce point, comme sur les autres, mon ouvrage (1) vous renseignera à souhait, et avec précision. Je ne veux pas m'y étendre ici car j'ai hâte de vous dire encore quelques mots des déséquilibres et des crises que connaît l'économie planifiée soviétique, avant de conclure.

Un coup d'œil jeté sur les statistiques relatives aux tranches annuelles réalisées au cours des deux plans quinquennaux suffit à révéler les nombreuses et parfois très graves discordances entre ce qui était prévu et ce qui était exécuté dans les divers secteurs. Les objectifs préfixés n'ont pas toujours été atteints ni même a-t-on pu réaliser l'harmonie entre les diverses catégories. Il y eut des dépassements, des excès mais aussi et surtout des insuffisances et des lacunes, c'est-à-dire des déséquilibres — ce que précisément l'économie planifiée est censée devoir éviter.

Les causes de cet état de choses sont nombreuses; les unes sont relatives à :

(a) La difficulté technique d'élaboration des plans; difficultés relatives à la documentation et à l'harmonisation;

les autres tiennent :

(b) Aux modifications incessantes qu'on apporte aux plans originaires parfois pour des raisons politiques.

(c) A d'autres causes touchant à l'exécution, aux défauts de l'exécution dues soit au milieu humain soit au caractère particulier d'une économie gérée par des fonctionnaires.

(d) Enfin, au fait qu'une économie planifiée, qui trouve avantageux sinon indispensable d'entretenir des échanges avec l'étranger, avec le monde capitaliste, ne manquera pas de ressentir les

(1) « Capitalisme ou Collectivisme? », par E. Nassif, édité par les Lettres Françaises, Le Caire, 1946.

contrecoups des crises économiques qu'elle est censée pouvoir, sinon devoir éviter.

Si vous voulez m'en croire, lisez à ce sujet la presse soviétique ou tout au moins les passages les plus caractéristiques à ce sujet qui sont traduits dans l'ouvrage de Bettelheim : *La planification soviétique*, que je cite et reproduis en partie dans mon livre.

Quelles conclusions tirer de ce bref parallèle ? car il est temps de conclure. D'un point de vue scientifique rationnel et même pratique, — puisque l'évolution des grands pays d'Occident est en ce sens, — réformer le capitalisme, notamment par des impôts judicieux sur les successions, des mesures contre les profits illicites et les bénéfices exceptionnels des monopoles dont le produit servira aux œuvres sociale, et, enfin, par des observatoires économiques afin d'éclairer le plus possible les entrepreneurs, afin de diminuer leurs erreurs de prévision et de production qui aboutissent aux crises.

D'un point de vue historique ou politique, l'évolution peut suivre un cours différent. Si, dans certains pays, les dirigeants économiques,

par égoïsme à courte vue, pratiquent l'exclusivisme pour accaparer tous les privilèges, s'ils recourent à l'endogamie et au népotisme pour écarter les éléments d'élite de la participation au pouvoir économique ou politique, comme ils n'ont que trop tendance partout à le faire (« les deux cents familles » de France et d'ailleurs), ils contribuent par là même à la création de noyaux de mécontentement et à la diffusion d'une propagande particulièrement subversive. Ou bien les dirigeants capitalistes seront irréprochables et efficients, ou bien ils seront tôt ou tard emportés par une lame de fond ou par un orage sans précédent. Toutes les époques de l'histoire ont connu des révolutions et des bouleversements sociaux et pour les mêmes raisons : des inégalités de situation que ne justifiaient pas des inégalités de mérite et de capacité et alors des revendications que venait exploiter un ennemi extérieur. Comme vous le voyez, il dépend de vous, Messieurs, que nous soyons exposés au danger ou placés hors de son atteinte. Je suis certain que grâce à vous nous serons pour longtemps hors de son atteinte.

ELIE NASSIF.

La "Chronique de Léonce Machéras", de Chypre, et l'Égypte

Causerie de

M. Théodore D. Mosconas

Bibliothécaire Patriarcal

*Donnée le 25 Novembre 1946, à Alexandrie, au Cercle Littéraire des Dames Hellènes,
et répétée le 20 Mars 1947, au Rotary Club de cette ville.*

Mesdames,
Messieurs,

Au cours des excavations faites sous les fondations des magasins du Patriarcat Grec Orthodoxe, à la rue Saint-Saba (Alexandrie), l'ingénieur Georges Elefthériadis trouva, en 1940, trois boulets sphériques légèrement déformés. Deux boulets usés en pierre calcaire, d'un diamètre moyen de 13,5 cms., pesant le premier 2640 grs., et le second, 2655 grs.: et un boulet en fonte rouillée, d'un diamètre moyen de 10,5 cms., pesant 4135 grs.

Ces trois boulets furent déposés à la Bibliothèque Patriarcale, et, le 31 Janvier 1944, le Prof.

W.G. Waddell, de l'Université Fouad Ier, visitant la Bibliothèque, confia au bibliothécaire que ces boulets étaient vieux de six cents ans au moins, qu'ils avaient été fondus à Chypre, et, chose très curieuse, qu'ils furent utilisés durant l'assaut donné par les Chypriotes à Alexandrie, le 9 Octobre 1365. A la tête de cette expédition, était le roi Pierre Ier de Chypre, avec cent soixante-cinq vaisseaux de guerre qui partirent de Rhodes.

La Chronique de Léonce Machéras, chronique très curieuse sur l'histoire de Chypre sous les Lusignan, donne certaines informations très intéressantes sur les relations de Chypre et de l'Égypte. Vous me permettez de vous les donner aussi succinctement que possible. Les envahisseurs prirent Alexandrie par le Vieux Port. La ville



M. TH. D. MOSCONAS

fut mise à sac, ses murs rasés. Tout ceci dura trois jours. Le roi Pierre trouva moyen, pendant ce temps si bref, d'armer Chevaliers, sur place, plusieurs nobles Chypriotes, entre autres le sire Jehan de Morfou, comte de Rochas. L'accent si délicieusement chypriote de Machéras transforma Rochas en « Rouhas ». Le 12 Octobre 1365, les Chypriotes s'embarquèrent, emportant un butin considérable, ainsi que le Légat du Pape, Frère Thomas, grièvement blessé.

Grand diplomate et capitaine, Pierre Ier fut aussi, d'après Machéras, un « grand homme de

plaisirs charnels »; victime de ses passions amoureuses, ce roi séduisant du « doux pays de Chypre » mourut assassiné à la fleur de l'âge. Quant aux Sultans d'Égypte, ils prirent leur revanche en 1426, comme nous le verrons plus bas.

Les annales de la maison française des Lusignan, qui régna à Chypre près de trois siècles, sont peu connues. Entre autres, le comte de Mas Latrie fut un de ceux qui consacèrent des chroniques curieuses à cette dynastie. Mais le Chypriote Machéras fut celui qui écrivit sa chronique en grec, et celle-ci est plus détaillée.

Ce qui nous intéresse, nous autres Alexandrins, ce sont les rapports entre l'Égypte et le royaume de Chypre, ainsi que les incidents de la vie des Lusignan, « Rois de Chypre, de Jérusalem et

d'Arménie». Un de ces incidents vaut la peine d'être relaté, car il suivit l'expédition de 1365, dont il a été question plus haut.

C'était après le sac d'Alexandrie, et durant le séjour des « Trois jours », dans notre ville, du roi Pierre. Napoléon fit des merveilles pendant les Cents Jours ; Pierre 1er, lui, trouva moyen de nouer une liaison amoureuse pendant ces soixante douze heures. Il fit la connaissance d'une dame chrétienne d'Alexandrie, Jehanne, qui le suivit à Chypre. Pendant deux ans, cette Alexandrine régna aux côtés de Pierre 1er, qui était marialement uni à la princesse Eléonore d'Aragon, une fouguese Catalane.

Laissons le sire Léonce nous raconter ce qui suivit le départ du roi Pierre en Occident, en 1367. Le ton est aussi naïf que savoureux.

« Comme vous le savez, le démon de la luxure, qui tourmente le monde entier, avait séduit le bon roi Pierre et l'avait fait tomber en faute avec la noble dame Jehanne, veuve du Sire Jehan de Montolif, seigneur de Shoulou. Et il la laissa enceinte de huit mois. Après le départ du roi, la reine fit appeler cette dame et lui dit : « Méchante courtisane, tu m'enlèves mon mari. » La reine ordonna ensuite à ses servantes de jeter Jehanne l'Alexandrine à terre. Les servantes apportèrent un grand mortier de marbre qu'elles lui mirent sur le ventre et dans lequel elles broyèrent diverses choses et une mesure de sel pour la faire avorter. Dieu vint à son aide et l'enfant ne sortit pas de son sein. Voyant que l'enfant ne sortait pas, on l'étendit de nouveau à terre, on apporta un moulin à main qu'on lui mit sur le ventre, et l'on moulut un plat de farine. Elle n'accoucha point. La reine, voyant que l'enfant se fortifiait dans le sein de sa mère, renvoya Dame Jehanne d'abord dans une oubliette, et puis dans un monastère. »

Le roi connut ces avatars en Occident et écrivit à la reine une lettre pleine de menaces. Tous ces racontars furent sus de Machéras par la « belle-mère de Georges, le fauconnier du sire Henry de Giblet, au village de Galata, Marie de Nouzé, et le Caloyer ». Et Machéras de continuer :

« Le diable de la luxure, maître de tout le mal, fondit sur le cœur de Messire Jehan de Morphou, comte de Rochas, et lui fit concevoir un vif et grand amour pour la reine Eléonore. La ville de Leucosie sut l'affaire. Quant au roi Pierre, il était toujours absent. »

Ce grand coureur était un sentimental. Toujours d'après Machéras, il avait promis à la reine que, partout où il se trouverait, il prendrait la chemise de la reine et la tiendrait la nuit dans ses bras pour dormir. Mais, lorsqu'il sut, par une lettre, que certaines âmes charitables s'empressèrent de lui envoyer, que la reine s'était oubliée avec le noble sire de Rochas, il ordonna à son chambel-

lan d'enlever le vêtement de la reine d'entre ses bras. Il soupira et dit : « Anathème sur l'heure et sur le jour où l'on m'a remis cette lettre, la lune assurément était dans le signe du Capricorne. »

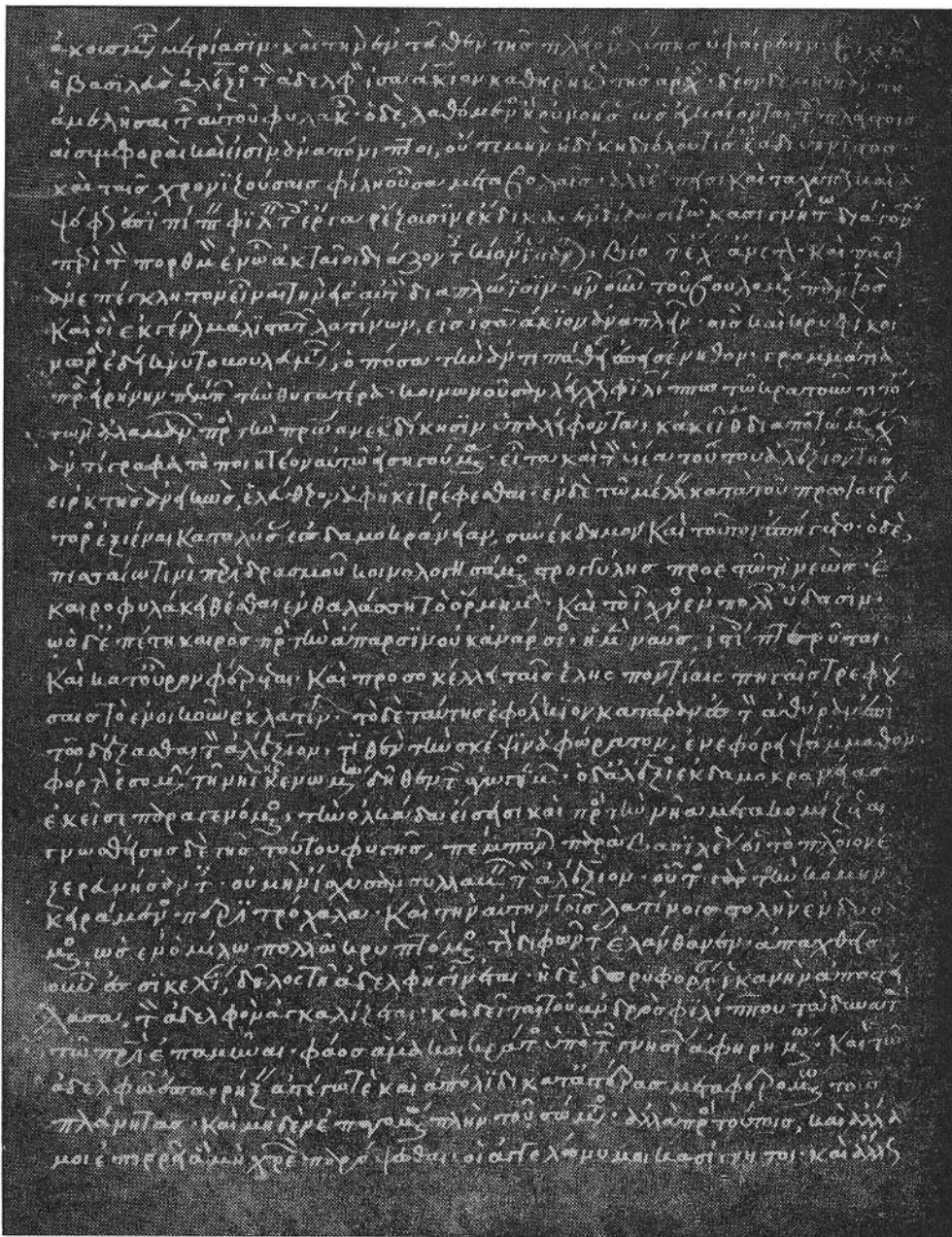
Il revint dare-dare à Chypre, et, ayant appris que la dame Jehanne d'Alexandrie, sa bonne amie, était au monastère de Sainte Photini, il alla la visiter. L'entrevue qui y eut lieu devait avoir son pendant, trois siècles plus tard, entre Louis XIV et la douce La Vallière. Pierre 1er, ayant pris l'autorisation de l'abbesse, monta à la cellule de Dame Jehanne. Celle-ci se mit à genoux et elle allait baiser la main du roi, lorsque celui-ci l'embrassa avec effusion et, lui remettant mille pièces d'argent comme consolation de tous les maux qu'elle avait subis à cause de lui, demanda : « Qui t'a dit d'embrasser la vie religieuse ? » Il lui ordonna de déposer l'habit pris contre sa volonté, et il continua ses dévotions dans d'autres couvents « donnant largesses pour le salut de son âme ».

Dame Jehanne, bonne fille au fond, se mit d'accord avec Echive de Scandélion, autre maîtresse du roi, et elles lui jurèrent, toutes deux, que la reine était innocente. « J'ai su cela, dit Machéras, par Madame Losé, la nourrice des filles du Sire Simon d'Antioche, qui était une femme esclave du comte de Rochas, qui l'échappa belle, et, elle, Madame Losé, était la mère de Jehan, le cuisinier ». Les commérages sont de tous les temps...

Le roi Pierre eut une fin tragique. Le 17 Janvier 1368, pendant qu'il partageait sa couche avec la dame Echive de Scandélion, il fut assassiné. « Et Jehan de Norès le mutila, relate Machéras, en disant : « C'est à cause de ta luxure que tu as été tué. » Comme nous le voyons, dans le « doux pays de Chypre », les mœurs, us et coutumes étaient encore infiniment barbares en l'an de grâce 1368. Et Dame Jehanne, direz-vous ? La dame de Shoulou revint à Alexandrie, où elle épousa l'Emir Ybek, et elle « mourut en odeur de sainteté », comme dit la chronique de l'hieromoine Damianos, et « en haillons ».

Trente-sept ans plus tard, régnait à Chypre le roi Janus (1398-1432) qui, médiocre personnage, jurait aux Sultans d'Égypte « paix et concorde », mais, en même temps, il aidait les corsaires contre les Égyptiens. Saleh Ebn Yéhia écrit dans sa chronique que le Sultan Bars Bay voulut d'abord mettre à la raison le roi Janus. Le 3 Août 1425, les Égyptiens envahissaient Chypre, afin de punir le parjure.

Machéras raconte une autre histoire savoureuse. A Damas, vivait un vieux cheikh très sage, très lettré, réputé pour sa sainteté dans tout l'Orient. Or, ce saint homme, après avoir prié Dieu, résolut de réconcilier le Sultan Bars Bay avec le roi Janus.



“Chronique de Léonce Machéras” (XVème Siècle). — Page manuscrite, folio 423b.

Tout d'abord, il envoya son fils bien-aimé au Caire, auprès du Sultan. Notons en passant que Machéras appelle le Caire, «Karjos», et le Sultan, « le Sordan ».

Le Sultan était furieux, et, au commencement,

il ne voulut entamer aucune négociation. Il menaça même de détruire de fond en comble « la sale île de Chypre ». Le fils du saint cheikh le calma et, avec la permission du Sultan, il fit voile vers Chypre afin de voir le roi et de conclure la paix. « Agis avec honnêteté et sagesse, jeune

homme, dit le Sultan, je veux des choses claires, sinon je détruirai l'île.»

Le fils du cheikh arriva à Chypre portant une lettre autographe de son père adressée au roi. Dans cette lettre, le cheikh damascène proposait « une conférence de paix. »

«Fais attention, mon fils, disait-elle, le Sultan est très fâché contre toi, car tu es la cause de toutes ses misères. Deux fois il t'a averti de cesser de mal agir. Ne crois pas tes courtisans, le Sultan est un grand monarque qui fit mettre à mort ses ennemis. Il est le monocrator de l'Islam. En sus, il est plus riche que toi et il tient plus de sages en sa cour. Cherche sur ce qu'on appelle la mappemonde, et tu y verras les États du Sultan en comparaison de ton île, qui apparaît comme une pierre en plein océan. Je t'aime comme mon propre fils ; je ne veux pas te faire du mal, ce sont les tiens qui cherchent à te nuire. Ecoute mes conseils, car je prévois non seulement ta défaite, mais aussi ton exil. Mon fils, je t'écris, bien que tu n'appartiennes pas à ma foi, car je t'aime, et je t'écris avant qu'il ne soit trop tard. Que Dieu te donne longue vie.»

Le fils du cheikh arriva à Famagousta et chercha à voir le roi. Mais, comme dit Machéras, les chevaliers du roi eurent peur que l'émissaire du cheikh « n'ensorcelle le roi et son armée », tout comme les Anglais pensèrent la même chose, quelques années plus tard, de Jeanne d'Arc, et ils lui défendirent de se présenter devant le roi. Le Damascène pria, patienta et recourut au « bakchiche ».

Il eut enfin l'honneur d'être reçu par le roi Janus. Mais, le drogman de la cour, le sire Georges Hatib, traduisait autrement la missive du cheikh et dit : « Sire, le Sultan du Caire a peur de toi, voici pourquoi il t'envoie cet émissaire. » Le Damascène fut renvoyé bredouille à son père. Le vieux cheikh de Damas en fut contrarié. « Comment, dit-il, j'ai envoyé mon propre fils au roi, et celui-ci l'a reçu d'une telle manière ! Mais que Dieu fasse selon sa volonté ». Les Egyptiens, entretemps, ravageaient Chypre.

Bustronios, un autre chroniqueur, raconte une aventure qu'eurent une Alexandrine et son fils. Ce jeune homme, pieux et sage, voulait se rendre en Terre-Sainte. Mais sa mère lui conseillait le contraire à cause des Sarrasins. « Mère, disait le pieux jeune homme, qu'ai-je à faire avec les querelles des grands ? J'irai me prosterner devant le Saint-Sépulcre. » Les deux Alexandrins sortirent donc de la ville, et le jeune homme rencontra « un moult grand dragon » qu'il tua ; mais, en le tuant, il resta paralysé.

Pendant qu'il dormait, le jeune homme vit en songe trois cavaliers beaux et vigoureux, qui lui demandèrent pourquoi il était paralysé.

— Seigneurs, j'ai été touché par le dragon.

— Veux-tu être guéri ?

Le jeune homme accepta, et les trois mystérieux cavaliers le guérirent.

— Et où allez-vous, Seigneurs ? demanda le jeune homme.

— Nous allons secourir les Chypriotes, avec la grâce de Dieu, répondirent-ils.

Le jeune homme et sa mère continuèrent leur chemin, et, pendant qu'ils se reposaient, le jeune homme vit encore ses trois guérisseurs tout maussades.

— Seigneurs, d'où venez-vous ?

— De Chypre, mon petit. Ces gens-là sont tout confiants dans leurs armes et ne savent pas le désastre qui les attend.

Le jeune homme et sa mère se mirent à pleurer et décidèrent de rebrousser chemin. Ils arrivèrent à Alexandrie, où ils racontèrent à tous, « et en secret », leurs aventures.

Ainsi, le roi Janus, condamné de Dieu et des hommes et ne voulant pas entendre raison, fut battu à la bataille de Hérokoïtia et fait prisonnier. Le 7 Août 1426, Janus, enchaîné, arriva au Caire. Le cortège prit la route du midan Bab-el-Louk, par la porte Al Kantara, et la Bab Zaouila, jusqu'à la mosquée Touloun, et, de là, le cortège se rendit à la citadelle. Le roi était juché sur un mulet. Le Sultan Bars Bay le reçut d'abord froidement, mais, comme le roi de Chypre, exténué, tombait de fatigue, et qu'à la fin il s'évanouit, le Sultan ordonna de le faire asseoir près de lui après que Janus se fut prosterné devant lui en lui demandant pardon, de son intransigeance.

La rançon fut discutée. Cent mille dinars au comptant, et cent mille après que le roi serait retourné à Chypre furent convenus comme montant de cette rançon. Les cent mille premiers dinars furent payés par les marchands francs d'Alexandrie. Le roi fut relâché et embarqué pour Chypre avec des cadeaux et un émissaire sultanien, l'Emir Yazbek.

En retournant au Caire, l'Emir Yazbek était porteur d'une lettre de Janus. Le roi de Chypre se plaignait que l'émissaire sultanien ne se comporta pas « d'après le protocole ». Le Sultan Bars Bay l'envoya derechef en exil, en Syrie. Avec la libération du fils du roi de Chypre, Prince de Beyrouth, qui était resté comme otage au Caire, se termina la guerre en Chypre. « Ainsi finit, dit le chroniqueur Khalil Ebn Chahine El Zahri, cette guerre, une des plus utiles et des plus édifiantes pour les Grands qui ne doivent pas oublier les hauts et les bas de la Fortune. »

Trente ans plus tard, après la mort du roi Jean II, en 1458, régna, d'abord seule, sa fille

Charlotte, «le torrent grec», comme l'appelait le Pape Pie II. Lorsqu'elle épousa Louis de Savoie, le bâtard de Jean II, Apostolos, jeune homme intrigant qui à dix-sept ans fut nommé Archevêque de Chypre, quitta Chypre pour le Caire où il demanda la protection du « Sordan».

soit transporté à Chypre». L'arrivée du roi Jacques II, sous tutelle égyptienne, fut le signal d'une sanglante guerre civile.

Au commencement du XVI^{ème} siècle, après la mort de la belle reine Catherine Cornaro, épouse de Jacques II, la Sérénissime République



Le Roi Janus Ier recevant des dignitaires de la Cour parmi les présents, se trouve Léonce Machéras.

Charlotte protesta contre le « droit de résidence » que le Sultan octroya à son frère, en envoyant au Caire une ambassade composée de « Messer Oudane, Messer Nour de Lornès, et Messer Mounante », Malheureusement, ces braves gens moururent tous de la peste, au Caire.

Charlotte envoya un autre ambassadeur, Messire Pierre. Lorsque celui-ci se présenta devant le « Sordan » tenant « selon la coutume, l'habit de la reine Charlotte », Apostolos était, lui aussi, présent. La chronique continue : « ...et les Mamlouks arrachèrent l'habit de la reine des mains de l'ambassadeur et en firent habiller Apostolos, en criant : Viva Re Jacques ! Et le Sordan donna ordre que le nouveau roi de Chypre

vénitienne tint l'île en son pouvoir jusqu'à la conquête ottomane.

Actuellement, selon les dires de M. Péréos, Président de la Communauté chypriote en Égypte, quarante mille Chypriotes vivent ici, dans ce pays. Ce détail nous fit rappeler ce que les chroniques racontèrent jadis sur les relations entre l'Égypte et Chypre, et l'existence des trois boulets en pierre calcaire qui, selon le Prof. Waddel, furent employés par les Chypriotes de Pierre Ier, lors de leur occupation éphémère d'Alexandrie, en 1365 ; boulets qui se trouvent, comme je l'ai déjà mentionné, dans notre Bibliothèque Patriarcale.

TH. D. MOSCONAS.

Articles et Chroniques

ALFRED DE VIGNY

et le "Journal d'un poète"

A l'occasion du 150^{ème} anniversaire de sa naissance

par **Pierre Descaves**

La France littéraire vient de célébrer le 150^e. anniversaire de la naissance d'Alfred de Vigny, l'un des plus grands poètes lyriques du XIX^e. siècle. C'est l'une des plus hautes et plus pures mémoires du patrimoine intellectuel français; sur sa vie, sur son œuvre, sur les tendances qu'elle exprime ou qu'elle résume, générations après générations se penchent, recueillent et commentent le message d'un écrivain qui demeurera toujours secret, selon un mot de Sainte-Beuve. Et dont Jules Sandeau a pu dire: «Personne n'a vécu dans sa familiarité».

Et pourtant, celui qui, de tous les romantiques français, fut véritablement un penseur, avait entendu se prémunir contre les indiscretions de la gloire en apportant lui-même sa vérité. En 1832, sous la rubrique «Mémoires et Journal», il écrivait: «Les importunités des biographes, qui, bon gré, mal gré, veulent savoir et imprimer ma vie et ne cessent de m'écrire pour avoir des détails, que je me garde bien de leur donner; la crainte du mensonge, que je hais partout, celle surtout de la calomnie; le désir de n'être pas posé comme un personnage héroïque ou romanesque aux yeux du peu de gens qui s'occuperont de moi après moi, voilà ce qui me fait prendre la résolution d'écrire mes Mémoires.» Et il se promettait de commencer un «Journal qui ira jusqu'à ce que la main qui tient cette plume cesse d'avoir la puissance d'écrire». Promesse qu'il tint en partie seulement.

Mais qu'elles sont émouvantes ces premières notations: «Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on; je ne l'ai jamais vue. A deux ans, on m'apportait à Paris, où je fus élevé, entre mon père et ma mère et par eux, avec un amour sans pareil...» Il était né en effet, à Loches, dans une petite maison retirée du faubourg de Gesgon, le 27 Mars 1797 (8 Germinal de l'an V) — soit trois ans avant le siècle, cinq ans avant Victor Hugo, huit ans après Lamartine. Comme son père, il entra d'abord dans la carrière des armes, en qualité de sous-lieutenant aux gendarmes rouges (1814); mais il occupait déjà ses loisirs à écrire des vers. Les premiers parurent en 1825 sous le titre de *Poèmes* et le mirent en relations avec le *Cénacle*. Las d'une vie sans dangers et sans gloire, mécontent de végéter dans le grade de capitaine, il démissionna et épousa une jeune fille anglaise.

Dès lors, le Comte Alfred de Vigny se consacra entièrement aux Lettres; il refusa, en 1830, un poste de diplomatique. De poète, il se fit auteur dramatique et romancier. Son drame de «*Chatterton*», en 1835, eut un retentissant succès. Jamais, cependant, il ne devait connaître les triom-



Alfred de Vigny, par Lafosse (1866)

phes d'un Lamartine ou d'un Hugo. Il resta à mi-course, mais la postérité l'attendait pour le remettre à son rang: le premier. Aucune avanie ne lui fut épargnée de son vivant: il essuya, de la part de M. Mole, un discours des plus discourtois lors de sa réception à l'Académie Française, en 1845; sa femme, souffrante et effacée, lui fut à charge, et ses amours malheureuses avec la belle artiste Marie Dorval ravagèrent son cœur déjà trop enclin à la détresse. Il voulut tenter, comme ses deux grands confrères, Lamartine et Hugo, les succès de la tribune. Il échoua à deux reprises à la députation, en 1848 et 1849. Découragé,

aigri, il se retira en Charente, dans son modeste château du Maine-Giraud, définitivement rentré dans «sa tour d'ivoire», (la formule est de Sainte-Beuve et non de lui). Sa vie s'y acheva douloureusement, en 1863, dans les souffrances physiques et l'amer regret d'une vie qu'il croyait manquée.

Telle est, dans sa sécheresse elliptique, l'existence du Comte Alfred de Vigny. Mais, en lui, tout le drame fut intérieur. Et ce drame est très grand. D'autant plus pathétique aussi que pour se confier le poète a su trouver des accents inoubliables — inoubliés! — auxquels peuvent encore s'alimenter nos sensibilités les plus difficilement consolables. En lui, on retrouve, pour ainsi dire à l'état pur, le mal du siècle. Si, chez la plupart des écrivains de sa génération, ce mal ne fut qu'une crise, une attitude ou une mode, chez lui, ce fut une souffrance profonde et réelle. Il souffrit dans ses affections, dans ses ambitions de soldat, d'homme politique, de diplomate, d'époux et d'amant. Comment n'en aurait-il pas voulu à la société de ne pas savoir mieux reconnaître les génies?

Si la solitude morale est un tourment de l'orgueil, le sien ne s'étala jamais avec la candeur que devait y mettre Hugo; son orgueil avait d'autres sources, et c'était plus la conscience de son génie que la fierté de ses aïeux:

C'est en vain que d'eux tous le sang me fait
[descendre,
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

C'est dans cet orgueil qu'il puisa une force contre le désespoir. Il put se raidir contre la douleur dans un effort serein de vainqueur. De sa tristesse, il a pu écrire qu'elle était «au fond assez douce et pleine de commisération pour ses frères de douleur». Pitié toute philosophique, qui s'adressait à l'humanité tout entière.

La vraie connaissance du poète, on l'eut, d'ailleurs, après sa mort et par deux voies. La première par une série d'études qui s'échelonnent en nombre impressionnant jusqu'à nos jours. Ainsi la figure des grands écrivains varie constamment; la mort n'arrête pas leur vie et nous les connaissons infiniment mieux que n'ont fait leurs contemporains, dans leur existence, dans leur pensée, dans leur art. C'est ainsi que les deux livres consacrés par M. Lauvrière à Alfred de Vigny, qu'on vient de rééditer l'an dernier, condensent cette image nouvelle de l'homme et de l'écrivain et éclairent l'œuvre à la lumière de tant de travaux de détail.

Mais l'autre source n'est pas la moins passionnante: c'est celle-là même que nous laissa Vigny. Une étude méthodique et prolongée de ses papiers intimes a permis de rétablir, dans une édition définitive, le fameux *Journal d'un Poète*.

C'est à M. Fernand Baldensperger que l'on doit cette révision minutieuse et considérable des simples et hâtifs fragments qui composaient l'arbitraire sélection livrée au public, en 1867, quatre ans après la mort de Vigny, par Louis Ratisbonne, exécuteur testamentaire du poète des *Destinées*, (il y aurait un piquant chapitre à élaborer sur les «exécuteurs» abusifs), qui a, en somme, trahi la confiance d'un grand esprit. A la vérité, Louis Ratisbonne, écrivain médiocre, timoré et maladroit, ne sut donner qu'un aperçu, faussé dans le choix par d'extraordinaires scrupules, des notes familières, pensées, impressions, esquisses en prose et en vers, contenues dans dix-huit cartons, quatre liasses et soixante-dix carnets, laissés par le poète à son légataire: «Vous trouverez peut-être quelque chose là!», avait dit Vigny. Le pauvre Ratisbonne fut submergé par ses découvertes. Et sa main, assurément pieuse, se fit légère, légère... Il fallut attendre 1935 pour que, grâce à M. Baldensperger, fussent rétablis ou établis les inédits — dérobés à la curiosité du public. L'ancien *Journal* s'en est trouvé décuplé dans ses proportions et centuplé par les révélations qu'il procure à ceux que hantent les problèmes de la création artistique. C'est un véritable grenier d'abondance que ce *Journal d'un poète*, d'un philosophe, d'un romancier, d'un auteur dramatique, d'un politique déçu, d'un amant malheureux. Sur ce dernier état de soupissant trahi, l'écrivain fut tenté d'écrire le roman de la passion et de la rupture. De cette Eva, on n'a qu'une ébauche. Mais on conserve la célèbre *Colère de Samson*...

Tous ceux qui, en ces jours anniversaires, voudront reprendre commerce avec le grand homme déchiré, dont la suprême feinte devant la vie aboutit au silence, devront relire les pages de ce *Journal d'un Poète* où le Comte Alfred de Vigny note, quelque part: «Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant». Dans ces quelques mots, il y a toute la vie de Vigny, de cette âme exceptionnelle et lointaine, qui, en même temps, impose l'admiration fraternelle et un respect qui tient à distance.

PIERRE DESCAVES.

OUVRAGES REÇUS

LE BRELAN, pièce existentialiste, en trois étapes, de M. Pierre Walter; illustrations en hors texte de Maggy Axisa.

Cet ouvrage, présenté par les soins des «Editions du Scarabée», — 38, Bld. Saad Zaghloul, Alexandrie, — est en vente dans toutes les librairies du Caire et d'Alexandrie et chez l'éditeur.

UN HISTORIEN HUMANISTE

Des affinités spirituelles entre l'Occident et l'Orient :

RENÉ GROUSSET

par Maurice Ricord

L'Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem suffirait, par les titres des trois énormes volumes qui la composent, de plus de six cents pages chacun, à affirmer le goût de son auteur pour l'équilibre et pour les correspondances spirituelles entre des civilisations en apparence opposées. Le premier volume est intitulé *l'Anarchie musulmane et la Monarchie franque*; le deuxième, *l'Equilibre: Monarchie musulmane et Monarchie franque*; le troisième, *la Monarchie musulmane et l'Anarchie franque*. Ces sommaires contiennent en eux tout le drame du royaume franc de Jérusalem et l'explication de la cause de son déclin.

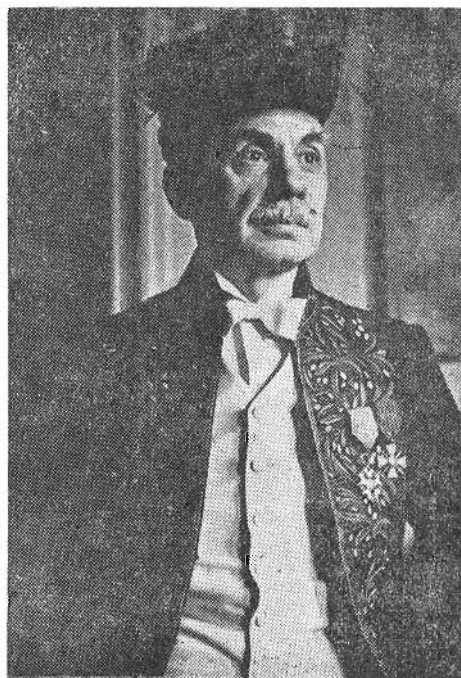
Par l'ensemble de son œuvre, M. René Grousset s'est ainsi posé comme l'historien des croisades et de l'Orient, extrême et proche, étudié dans ses relations spirituelles et dans ses correspondances avec l'Occident. Son récent *Bilan de l'Histoire*, qui sera classique, est l'œuvre d'un esprit vertigineux, qui ne redoute ni les abîmes ni les cimes, et qui survole, en moraliste et en philosophe, cinquante siècles de la vie du monde.

M. René Grousset, reçu en ce début d'année à l'Académie Française, m'accueillait naguère en son musée Cernuschi dont il est le conservateur passionné. Il s'y meut à l'aise au milieu des souvenirs et des images des peuples et des héros, légendaires ou réels, et des civilisations de ce qui n'est plus pour lui la «mystérieuse Asie», dont il a décrit et analysé le «réveil», en un livre auquel la guerre, de 1941 à 1944, avait donné une résonnance éclatante.

«Votre *Bilan de l'Histoire*, lui dis-je, a paru au moment même où l'Académie Française vous appelait à la succession d'André Bellessort, à qui vous unit un goût commun pour l'Extrême-Asie. Ce livre est un peu, vous l'avez dit vous-même, «comme l'examen de conscience de l'Humanité». Votre connaissance de l'orientalisme vous permet d'intégrer, pour la première fois, le bilan de la pensée asiatique au classicisme méditerranéen et de reclasser les valeurs spirituelles sous l'angle d'un «humanisme universel». Vous vous distinguez, au milieu des historiens de notre temps, qui en compte beaucoup, et d'excellents, comme le chercheur et l'inventeur des correspondances entre l'Orient et l'Occident.

— J'ai bien cherché, me répondit-il, à étudier l'Histoire pour en arriver à déterminer les ori-

gines les plus lointaines de l'établissement des relations entre l'Orient et l'Occident, et pour savoir si ces deux mondes opposés n'ont pas eu la même manière de concevoir leurs rapports philosophiques et politiques. Leurs rapports politi-



M. René Grousset,
de l'Académie Française.

ques, on peut dire qu'ils commencent avec l'aventure hellénistique et l'iconographie bouddhique sortie de l'art grec. L'alexandrinisme a réalisé la première jonction entre l'Orient et l'Occident. Le débordement de la civilisation hellénistique sur l'Asie a produit l'art bouddhique figuratif. Jusqu'à l'acclimatation des Grecs dans l'Inde, le Bouddha n'avait jamais été représenté. Les Grecs l'ont imaginé d'après leur Apollon. Les premiers Bouddhas sont de purs Apollons dont le type a été «deshellénisé» progressivement, et progressivement indianisé et sinisé.

— On peut considérer que la découverte de ces correspondances à tous les âges, entre l'Orient et l'Occident, constitue votre grand apport à l'Histoire. Avant vous...»

M. René Grousset a un geste évasif de la main. Sa modestie m'interrompt.

— Non, me dit-il. J'ai eu de grands maîtres, qui étaient devenus mes amis: Foucher, Joseph Hackin, surtout, et Paul Pelliot qui, après avoir audacieusement défendu la légation française de Pékin contre les Boxers et heureusement exploré la grotte des Mille Bouddhas, à Touan-Houang, avait enrichi les musées Guimet et d'Hanoï, ainsi que la section orientale du Louvre, et était à juste titre considéré comme l'historien averti de l'art des peuples de l'Extrême-Orient.»

Comme je m'étonne que les noms de ces grands savants ne soient pas plus connus, M. René Grousset esquisse un geste de résignation ou d'acceptation. Il a l'air de dire: «c'est notre sort!» Les savants ont la vraie grandeur, celle qui vient de l'esprit seul.

Comme j'observe que les historiens de la génération de Taine et de Renan, s'ils furent souvent des égyptologues et des syriologues, ignoraient à peu près tout de la sinologie et de la concordance spirituelle de l'Orient avec l'Occident, M. Grousset me répond:

«C'est Foucher qui, en 1905, a posé les premiers jalons avec sa thèse sur *l'Art Gréco-bouddhique*. Jusqu'à lui, personne n'avait mis ces idées en circulation dans l'Histoire.

— Cette première rencontre Apollon-Bouddha ainsi connue vous a amené à l'étude de la deuxième rencontre, celle des Francs et des Arabes à l'occasion des Croisades.

— Il n'y eut pas alors de pénétration d'idées. Mais des rapports d'amitié, de courtoisie chevaleresque s'établirent entre les Arabes et les Francs par exemple, entre Saladin et Richard Cœur de Lion. L'interpénétration des idées occidentales et de la civilisation arabe s'est faite en Sicile, sous Frédéric II Hohenstaufen, et en Espagne, sous Averrhoès. En Syrie, les premiers rapports ne furent pas seulement de force et de guerre, mais aussi d'association politique et de camaraderie féodale. Le mot n'est pas trop fort. Nous vivons, en effet, dans la Syrie des Croisades, se former des alliances personnelles entre barons et émirs, ainsi des amitiés s'établirent entre châteaux arabes et châteaux francs. Il y a eu interpénétration culturelle entre Francs et Chrétiens d'Orient, Arméniens et Maronites surtout».

M. René Grousset a fixé, en une somme considérable de travail et d'érudition, les causes, les aspects, les conséquences des Croisades, dont il a peint les hommes en historien conscient de la nécessité de «l'étape», qui ne peut pas plus être brûlée par les nations et par leurs chefs, qu'elle ne peut l'être par les familles et par les individus.

Entre l'Orient et l'Occident, il y eut un troisième contact synchronique des Croisades: celui des

Perses et des Mongols. M. Grousset l'a étudié dans *Le Conquérant du Monde*, biographie de Gengis Khan, et dans *l'Empire des Steppes*.

« Dans cette rencontre de l'Europe et de l'Asie, il ne faut pas oublier le fait Mongol, me dit-il. Les Mongols de Gengis Khan étaient en partie des chrétiens nestoriens, c'est-à-dire de ces hérétiques qui reconnaissent le Christ fils de



M. René Grousset photographié au pied d'un grand bouddha de bronze du Musée Cornuschi, dont il est le conservateur.

Dieu, mais distinguent en lui deux personnes, comme il a deux natures. En 1269, ces Mongols ont été les alliés des Croisés, par intérêt et par esprit de communauté chrétienne».

Comme nous arrivons à la fin de cet entretien, M. René Grousset me donne cette conclusion de son œuvre:

«J'ai essayé, dans les *Philosophies Indiennes* et dans mes études de l'Art chinois et de l'Art indien, de rechercher les solutions de la pensée indienne et de la pensée chinoise aux grands problèmes éternels: Dieu, la connaissance du monde extérieur. J'ai abouti à cette conclusion que, sur ces grands problèmes, la pensée indienne et la pensée chinoise présentent des solutions analogues aux solutions occidentales, gréco-chrétiennes. J'ai eu aussi la curiosité de rechercher ce que furent les rapports historiques et politiques entre l'Orient et l'Occident et leurs réponses aux grands problèmes philosophiques. Les Orientaux pensent-ils autrement que nous? Non. L'unité de l'esprit humain est établie par les réponses que l'Orient et l'Occident font aux éternels problèmes et, quand ils se sont rencontrés, leur interpénétration culturelle apparaît incontestable».

MAURICE RICORD.

A propos d'un livre

GEORGES MANDEL

par Roger Giron

L'histoire dira de Georges Mandel, que des hommes au service de l'ennemi ont ignominieusement abattu de seize balles dans la forêt de Fontainebleau, qu'il fut une des plus nobles figures de la III^{ème} République, et, dans la plus complète acception du terme, un homme de gouvernement, s'il n'eut pas le temps de donner toute sa mesure d'homme d'Etat.

Il avait été à bonne école, ayant élu pour maître Georges Clemenceau qu'il n'appela jamais, cérémonieux dans son langage comme dans son vêtement, que «Monsieur Clemenceau». Quel contraste entre les deux hommes: le Bleu de Vendée, romantique et politique, authentique descendant des Grands Ancêtres de 1793; et le glabre Mandel, froid, compassé, solennel comme ces hommes de la Restauration dont il appréciait «la haute distinction et la culture parlementaire»! Mais, chez l'un comme chez l'autre, même patriotisme intransigeant, même compréhension du péril que représente éternellement l'Allemagne, même mépris des hommes.

Georges Mandel était très différent de la légende qu'il contribuait lui-même à entretenir. On le connaît mieux désormais grâce au livre si vivant que vient de lui consacrer M. Paul Coblenz (1). A vrai dire, M. Coblenz n'a pas écrit une vie de son héros, qui reste à faire, mais, à coups de petites histoires, d'anecdotes, d'échos comme on dit dans le métier, il réussit à nous faire voir Mandel dans sa riche diversité. Il nous le montre hantant, «de son pas lent et feutré», les couloirs du Palais-Bourbon, de noir vêtu, portant à l'accoutumée de hauts faux-cols à la Royer-Collard, croisant derrière son dos légèrement voûté de «fines mains onctueuses émergeant de manchettes impeccables». L'abord courtois et distant, le regard bleu, impénétrable, la démarche sinieuse et volontaire, l'attitude un peu hautaine et figée cachaient une sensibilité frémissante. On en pourrait citer plus d'un exemple.

Le livre de M. Paul Coblenz abonde en renseignements intéressants sur les origines et la jeunesse. Georges Mandel était issu d'une bonne famille juive d'Alsace, aux vertus bourgeoises: dure au travail, économe, douée d'un sens très vif de l'honneur et patriote en diable. Son biographe nous assure, et nous le croyons volontiers, qu'il était «né pour la politique comme Mozart pour la musique». Voici un petit trait qui en dit long à ce sujet: «Cette année-là, Louis-Georges avait

eu quelques succès scolaires. Son père voulut le récompenser. «Quel cadeau te ferait plaisir?» Louis-Georges répondit avec élan: «Un abonnement au *Journal Officiel*». Il avait treize ans. La passion politique domina toute la vie de Georges Mandel. Il lui voua toutes les ressources de son intelligence et de son érudition. M. Coblenz a raison d'écrire qu'elle était pour lui «l'art suprême».

A la Chambre des Députés, Mandel avait longtemps représenté le département de la Gironde où sa liste «clemenciste» avait triomphé en 1919. Ses campagnes électorales étaient parmi les plus suivies. Ennemi juré des démagogues, il ne flattait pas les citoyens auxquels il demandait leurs voix et il ne leur faisait pas non plus de promesses. Il excellait à utiliser les renseignements qu'il possédait sur ses adversaires, ce qui l'avait fait surnommer l'homme des «petits papiers». Mais il sut être aussi l'homme des grands discours. Celui qu'il prononça à la Chambre, le 29 février 1924, et que M. Coblenz reproduit, révèle, en cet orateur frêle et impavide, un véritable tribun. Après l'avoir entendu, Léon Daudet écrivait: «C'est Suétone retouché par Juvénal». Georges Mandel avait terminé sur ces mots, qui le peignent tout entier: «Il est ici des hommes qui ne sauraient consentir à subir cette suprême honte: périr sans s'être battus».

Aux heures sombres, nul ne s'étonna de voir Mandel dans le camp de la résistance. La ligne de partage des zones politiques en France, avant la guerre, passe par Munich. Mandel fut de ceux qui tinrent pour humiliants les fameux accords. Avec deux autres ministres, MM. Paul Reynaud et Champetier de Ribes, il offrit alors sa démission au Président du Conseil. Les événements de l'été 1939 ne le surpriront point, ils les avait prévus. Il souffrit de l'inaction militaire et politique qui caractérisa la période dite de la «drôle de guerre». Quand M. Paul Reynaud prit le pouvoir, un des premiers actes du nouveau chef du Gouvernement fut d'envoyer Mandel à l'Intérieur, pour qu'il lutât contre la cinquième colonne, mais il était trop tard et les dés étaient jetés. Jusqu'au bout, jusqu'au dernier et tragique conseil des ministres du 17 juin, à Bordeaux, Mandel fut, aux côtés de son chef, le symbole de la lutte à outrance, en France et hors de France. Toujours le disciple du Vieux Tigre.

Il avait réussi à passer en Afrique du Nord et il se préoccupait d'organiser la lutte dans l'Empire quand il fut arrêté. Il allait connaître les

(1) *Georges Mandel*, (Editions du Bélier).

prisons de Vichy — Chazeron, Pellevoisin, Vals-les-Bains, le fort du Portalet — et les géôles d'Hitler. Il fut alors égal à lui-même. J'ai fait souvent, dans ces temps maudits, le voyage du Portalet pour y voir Paul Reynaud. Les deux prisonniers avaient transformé leurs tristes cellules suintantes d'eau glacée en foyers de résistance. Combien de messages, de mots d'ordres, sont, de là, partis à destination des plus hautes personnalités françaises et alliées! Lors de mes visites à la forteresse où le jeune Alfred de Vigny écrit, dit-on, un des plus nobles récits de *Servitude et Grandeur Militaires*, il m'est arrivé, au détour d'un couloir ou dans un escalier, de rencontrer Georges Mandel, impassible et dédaigneux, enfoncé dans un gros pardessus (il craignait beaucoup le froid). D'un regard éloquent, d'un mouvement de la tête, d'un simple mot même — «Tout va bien» — il manifestait sa confiance et sa satisfaction du tour pris par les événements. Que de fois, avec son fidèle collaborateur, mon ami Phi-

lippe Roques, que les Allemands ont tué, lui aussi, accoudés au petit pont de pierre qui franchit le Gave, au pied de la forteresse, sommes-nous restés à chercher du regard, à travers les barreaux d'une fenêtre par laquelle le soleil ne passait jamais, la noire silhouette qui ne se lassait pas d'agiter la main dans un geste amical!

Un jour, les Allemands — des SS — ont pénétré dans le fort et ils ont demandé qu'on leur livrât les prisonniers. Il fut déferé à cette injurieuse exigence: Paul Reynaud et Georges Mandel prirent le chemin de l'Allemagne. On connaît la suite. M. Paul Coblentz fait un récit émouvant de la funèbre randonnée dans la forêt. Paul Reynaud m'a rapporté qu'à Buchenwald, Georges Mandel lui avait dit, dans un suprême entretien où il semblait pressentir son destin: «Ce n'est pas dur de mourir quand on a fait tout son devoir». Car il avait fait depuis longtemps à sa patrie — sa seule religion — le sacrifice de sa vie.

ROGER GIRON.

Le lecteur français devant les traductions

par **Raoul Audibert**

Il ne s'agira pas ici des lecteurs professionnels: écrivains, critiques, universitaires. Il ne s'agira pas non plus de ces autres lecteurs professionnels que sont, ou que devraient être, les étudiants des Facultés (car lire est un des métiers gratuits de la jeunesse), ni même de tous ceux qui, par élégance ou par affectation, veulent «être au courant de tout ce qui se publie». Pour tous ceux-là, la littérature est depuis longtemps sans frontières. Ils demanderont toujours aux auteurs étrangers des excitants, des comparaisons, et la gloire d'avoir tout lu. Pour leur contingent, stable mais forcément restreint, lire ce qui s'écrit ailleurs demeurera un devoir d'état.

Au contraire, le lecteur anonyme et normalement constitué est un individu libre, qu'aucune accoutumance n'a insensibilisé au contact de la matière littéraire, et qui, ayant rangé la lecture parmi ses plaisirs, n'emporte jamais un ouvrage sous son bras que par goût et par choix. Il est, à sa façon, un passionné conduit par d'obscures forces. Or, c'est lui qui forme, avec tous ses semblables, le grand public, celui qui épuise les premiers tirages, en appelle d'autres, alerte les éditeurs, les invite à lui plaire, détermine la surenchère et crée, en un mot, les courants fortement marqués de la vente et du succès. Il est donc responsable de l'indiscutable et sympathique invasion des traductions étrangères qui, depuis trois ans, se poursuit et s'affirme dans l'é-

dition française. C'est son attitude qu'on voudrait expliquer au moment où, visiblement, le marché de la traduction arrive, en France, à saturation.

Pour s'en tenir au domaine du roman, il est manifeste que, dès la Libération, le livre étranger a pris en France une vogue considérable et parfois jugée comme blessante pour les écrivains français qui ne sont pas de tout premier plan. Mais le romancier n'est que le maître — ou le serviteur — du public, et son humeur ou sa déception n'ont rien à voir avec la décision du lecteur, lequel est libre de manifester que, si les qualités du roman français demeurent, il y est, pour un temps plus ou moins long, moins sensible qu'à d'autres. La double source des lectures anglo-saxonnes, déjà ouverte avant la guerre, a sensiblement grossi son débit. Certaines littératures qui étaient, avant 1939, ou complètement ignorées du grand public, ou seulement représentées par leurs œuvres maîtresses, indispensables à tout esprit orné, profitent de l'engouement créé. On voit, par collectifs entières, se multiplier les *bibliothèques*: bibliothèque scandinave, bibliothèque danoise, bibliothèque finlandaise. Le livre russe abonde, dispersé chez les différents éditeurs. Certains de ceux-ci sont obligés de ranger leur production étrangère sous divers emblèmes, et chez l'un d'eux, on trouve, à la fois, une collection *jade*, une collection *garance*, une collection *havane*. Le prix de la meilleure traduction a

été décerné avec éclat à un classique américain, Nathaniel Hawthorne, et le problème des bons traducteurs se posant devant la multiplicité des occasions de traduire, un important critique français, René Lalou, demande pour ceux-ci un vrai statut, avec ses droits et ses exigences. Tout est donc bien, en France, à la traduction.

Ceci s'explique, à l'origine, par une longue attente et par l'appétit frondeur que le public français a senti grandir pendant les années d'occupation. Il restait, en 1940, sur le récent succès du *Livre de San Michele*, et sur l'énorme vogue d'*Autant en emporte le Vent* (*Gone with the wind*) dont on ne dira jamais assez l'importance pour la fixation profonde et étendue de la faveur des traductions. Cette lecture, on le sentait, avait déterminé un véritable besoin d'évasion romanesque, et ce besoin, brusquement, se trouvait contrarié de la façon la plus offensante. Les Allemands, interdisant les auteurs anglo-saxons maintenant découverts par un vaste public, imposaient, en revanche, par tous les moyens, les leurs et ceux de leurs satellites, que le même public refusait catégoriquement, alors qu'il flairait de plus, avec méfiance, ce qui lui restait de lecture française autorisée. Ce besoin, créé au dernier printemps de paix, devint, par privation, un besoin anxieux, et la lecture ostensible des livres anglais et américains, une manifestation organisée. On lisait beaucoup dans le métro parisien, tout au long des cinquante mois d'occupation, et, comme on y était fort empilé, on lisait en famille; enfin, comme l'occupant était toujours présent, on lisait sous ses yeux. Quel plaisir d'absorber à sa barbe, les joies de Rosamond Lehmann ou de Hemingway, fatigués et dépenaillés par de nombreux prêts mais toujours vaillants, comme des écrivains de guerre! Achetés quand, ces livres? Mais avant guerre, bien sûr, au temps heureux du libre choix, et non point dans des librairies expurgées. Il n'y avait là aucune fraude, mais une simple direction d'intention. A moins qu'on ne se fût procuré sous le manteau cet *Autant en emporte le Vent* dont le prix avait même atteint 1.500 francs! Cependant, comme l'épais volume était reconnaissable, on en était récompensé par certains sourires français et complices... Tout le fonds des auteurs étrangers fut ainsi mobilisé jusqu'à épuisement pour un grand mouvement de lecture narquoise. Ceci fit naître, par voie de conséquence, une curiosité générale de ce qu'on pourrait lire, après-guerre, de ces auteurs auxquels s'attachaient maintenant tant de nuances sentimentales. Qu'avaient-ils écrit d'autre, puisque ce qu'on connaissait d'eux plaisait? Qu'écrivaient-ils encore pendant ces mois de combat? Quel visage fixaient-ils de leurs pays en guerre? Autant de questions, autant de plaisirs escomptés pour l'instant où il n'y aurait plus de barrière à la traduction. Les éditeurs français, sensibles par métier et par goût à cette attente, préparèrent, dès 1942, leur programme. De-ci, de-là, on apprenait que tel contrat avait été pris par des voies détournées, que tel ouvrage paru à New-York ou à Londres était déjà traduit. Une grande maison d'édition

déclarait avoir, toute prête, une offensive de traductions qui se poursuivrait pendant trois ans.

Dès l'automne 1944, ce vaste plan de publications, concerté dans l'espoir, fut appliqué. On en connaît le succès. Si donc le public ne fut pas déçu, si, au contraire, son adhésion encouragea les éditeurs à sacrifier parfois le livre français, c'est qu'il y trouvait une saveur nouvelle et suffisamment forte pour lui faire oublier pendant un temps sa fidélité aux écrivains de son propre pays. Il faut bien l'avouer. C'est ainsi.

Le Français, ignorant par définition — mais ceci est à revoir — la géographie, fut toujours passionné d'une certaine géographie sentimentale et sociale. Les brusques illuminations sur la vie morale et matérielle des peuples, l'ont sans cesse intéressé. Or, c'est cette vie présentée d'une façon nette, rapide, dépouillée de complications et d'artifices littéraires, que lui offraient les auteurs étrangers. Non seulement, après des années d'oppression et de repliement, il avait le loisir de redécouvrir le monde, mais encore, blasé par les petits cas personnels, les analyses psychologiques et les drames restreints que lui avait trop offerts le roman français, il retrouvait l'image même de la vie avec son mouvement et ses surprises dans des volumes abondants et drus: les gestes, les dialogues réels, les épisodes violents, la démarche des héros instinctifs, les plongées dans le monde matériel, tout lui était présenté sans subtilité, avec un art incontestable du pur récit. Il en fut grisé, comme d'une liqueur forte. Et, lorsqu'il apprenait que ses romanciers favoris avaient été, avant d'écrire, garçons de ferme, porteurs de dépêches, plongeurs de restaurant, ou vendeurs de journaux, il devinait ce qui les distinguait de leurs confrères français trop souvent formés à l'École ou à la courte expérience d'un univers sentimental bien défini. Ces romanciers lointains possédaient, au contraire, l'expérience fortement vécue. Ils faisaient revivre la notion, oubliée depuis le XVI^{ème} siècle espagnol et la première moitié du XVIII^{ème} siècle français, de l'aventurier des Lettres, qui n'arrive que par hasard au métier d'écrivain et raconte ce qu'il a connu et senti de l'existence. Ils donnaient, en somme, l'exemple d'un roman délivré de la littérature. On dira, peut-être, que c'est surtout l'apanage d'un certain groupe d'auteurs anglo-saxons, et les noms de Steinbeck, Hemingway et Saroyan s'imposent tout de suite pour confirmer cette impression. Cependant, toute la littérature nordique s'inspire du même besoin de vie dépouillée et le roman russe, lorsqu'il n'est pas trop démonstratif, obéit à la même loi. C'est donc une évasion dans la vie réelle que le lecteur français a surtout demandée aux auteurs étrangers. Pour le reste, analyse morale, cas subtils, hardiesse, étrangetés amoureuses, inquiétude métaphysique, satire sociale, il était abondamment pourvu chez lui.

*
* *

Or, c'est un second fait, aussi incontestable que celui du succès, depuis quelques mois les tra-

ductions se vendent moins, et un éditeur n'est jamais sûr d'épuiser obligatoirement tout tirage d'un auteur étranger comme c'était la règle voici un ou deux ans. Dans les librairies, des piles entières demeurent, délaissées malgré la valeur du titre. Déjà les prévisions professionnelles fixent à un an ou dix-huit mois la fin de la vogue en cours. En tout cas, il semble bien qu'on soit arrivé au point de saturation, non pas des devantures des librairies où les traductions s'affichent toujours en rangs serrés, mais bien du public qui s'y passionne moins dès maintenant.

A ceci, plusieurs causes concourent. Que certains écrivains français, parfois parmi les plus goûtés, éloignés de leur clientèle pour des raisons diverses, recommencent à publier, qu'un Maurois, par exemple, à son retour d'Amérique, débarque avec cinq livres inédits, n'est pas une raison négligeable. Mais, il faut s'en prendre aussi à la façon dont la production étrangère se présente, en fin de course, alors que chaque éditeur français a cherché à remplir à tout prix son catalogue. Tant qu'on a offert aux lecteurs, les *best sellers* américains ou les ouvrages les plus caractéristiques et les mieux venus de la littérature internationale, le succès et la vente des traductions furent assurés. Mais aujourd'hui, se presse à leur suite et comme sous leur patronage, une foule d'auteurs étrangers, moins significatifs, estimables, certes, et répandus dans leur pays, mais dont la valeur n'est plus indiscutable. Après une ou deux expériences, l'amateur s'aperçoit qu'il n'est plus à coup sûr satisfait. Il sait désormais que le bon et le moins bon sont possibles dans ce domaine, tout comme dans celui du roman français. A partir de cet instant, il devine qu'il doit choisir, peut-être se méfier, et sa confiance aveugle au plaisir des livres traduits est perdue.

En second lieu, des écrivains de chapelle ou de scandale, qui se signalent par leur audace ou leur difficulté, se glissent au milieu des authentiques romanciers venus d'ailleurs. Ils auront, certes, toujours la faveur d'une clientèle snob à l'affût de toute littérature hors du commun, fût-elle écœurante ou absconse. Mais le vaste public, le vrai public dont nous nous occupons ici, après avoir fait le succès généralisé des traductions, est déjà offusqué ou accablé par ces auteurs comme il l'est par certains auteurs français. Il retrouve chez eux la pornographie ou la complication intellectuelle qu'il fuyait, sans avoir parfois le bénéfice de la clarté et de l'aisance dans le récit, qualités qui priment tout à ses yeux.

Enfin, à mesure que les traductions affluent et qu'elles révèlent toujours plus la réalité du monde actuel, les lecteurs français s'aperçoivent que, partout, et même dans les sociétés les mieux constituées, s'élèvent les doutes, les inquiétudes, les débats sur l'avenir et aussi les grandes malédictions sociales et la protestation de l'individu en perdition. Partout le poids du monde semble interdire l'aventure personnelle du bonheur et de la réussite, qui demeure le thème chéri de la plupart des lecteurs. Partout l'univers romanesque se dissout pour faire place au procès du présent, et, en toute langue, on retrouve le désespoir ou le refus.

Dès lors, et pour tout ceci, les littératures étrangères n'offrent plus — sauf chez leurs plus grands auteurs qui resteront à titre de valeurs sûres et reconnues — la garantie du plaisir que le public français y a d'abord cherché. Voici pourquoi il risque de revenir, insensiblement, à ses propres romanciers. A moins que ce ne soit tout simplement aux classiques, ses amis de plusieurs siècles...

R. AUDIBERT.

VOS VACANCES !!

avec un "Portatif"

HIS MASTER'S VOICE

Seuls distributeurs
VOGEL & C^o

16 Rue Adly Pacha. Tel. 53522
LE CAIRE



Le monde et la coopération intellectuelle

III.

L'homme peut-il croire encore au progrès ?

par **Edith Bricon**

Science et culture, l'Unesco a eu bien soin de distinguer ces deux termes, pour les associer, ne pouvant méconnaître que la science, livrée à elle-même, conduit à Bikini. Elle doit veiller à ce qu'en détrônant la tradition classique, dans l'éducation, a écrit l'un de ses promoteurs, on ne la remplace par quelque nouveau système, non moins rigide et incomplet, reposant sur les sciences de la nature; celles-ci devront donc être intimement mêlées à l'art et aux humanités.

Considérant que les arts constituent l'arme la plus efficace de l'homme dans la lutte qu'il livre pour s'exprimer et affirmer sa confiance en soi, l'Unesco s'attachera à en accroître l'importance dans la vie moderne et à les protéger contre les influences destructrices de l'industrialisation autant qu'à assurer la libre diffusion des œuvres d'art à travers le monde. La question des traductions, qui handicape si fort cette diffusion dans le domaine littéraire, retiendra donc tout spécialement son attention, ainsi que celle des droits d'auteurs dont la législation actuelle favorise trop, souvent l'exploitation des écrivains et des artistes.

Sans doute, aucun de ces projets ne frappe-t-il par son originalité. Dans tous les pays ayant atteint un certain degré de civilisation, de multiples activités sont en cours répondant aux buts que se propose l'Unesco. Mais, séparées par les barrières nationales, la plupart s'ignorent, se privant mutuellement du bénéfice de leurs recherches. La grande raison d'être de l'Unesco est de les relier entre elles et de les rationaliser au sens où on l'entend quand il s'agit d'assainir une industrie donnée en éliminant les entreprises non viables et en assurant aux autres un meilleur rendement. Un savant peut perdre des années sur une expérience déjà faite par un autre. C'est alors que peut fonctionner efficacement la «boîte aux lettres».

Toutefois, quand on passe du domaine des sciences à celui de la culture, un nouveau facteur intervient; aux faits scientifiquement contrôlables, neutres par essence, se substituent des notions de valeur dont l'Histoire nous enseigne les fluctuations à travers les siècles. C'est ici que l'Unesco se trouve devant un redoutable problème, celui qu'avait soulevé le discours de «bienvenue» du délégué yougoslave, lequel accusait M. Huxley de vouloir doter l'Unesco d'une espèce d'espéranto philosophique détruisant le caractère spécifique des cultures nationales pour en faire la synthèse. Standardisation qui lui apparaissait d'autant plus redoutable qu'elle semblait devoir exclure la con-

ception marxiste du monde, laquelle, faisait-il valoir, sert de base à l'ordre social de la sixième partie du monde sans parler des millions d'hommes qui s'y sont ralliés dans tous les pays.

Mais c'était là une interprétation quelque peu tendancieuse de certains principes énoncés par M. Huxley. L'action de l'Unesco, avait-il dit, présuppose une philosophie qui tend à expliquer les fins de l'existence et «une prise de position devant les différents problèmes, faute de quoi elle risquerait de prendre des mesures fragmentaires et contradictoires et manquerait de l'élément d'inspiration que fournit la croyance en une doctrine générale cohérente». Mais tout particularisme étant contraire aux buts de l'Unesco, elle ne peut, sous peine de voir se déclencher l'hostilité de groupes importants, fonder ce principe directeur sur aucune des religions ni des doctrines qui s'affrontent aujourd'hui à travers le monde, qu'il s'agisse du catholicisme, de l'Islam ou du bouddhisme, du communisme, du planisme ou de l'étatisme.

On est, évidemment, tenté de se demander ce qui peut bien rester. Mais M. Huxley croit pouvoir, précisément, en associant la culture à la science, trouver dans celle-ci le lien unificateur qui respectera toutes les tendances et toutes les doctrines, — «la science qui est par nature opposée aux orthodoxies dogmatiques et aux exigences de l'autorité, est prête à accueillir ou à réviser toute opinion par la découverte de faits nouveaux ou une nouvelle interprétation de faits déjà connus».

Et c'est la théorie de l'évolution, hypothèse si largement confirmée par les découvertes scientifiques des 50 dernières années qu'elle sert de base à toute la science actuelle, qui fournira à cet humanisme moderne vers lequel tend l'Unesco, la charpente nécessaire lui permettant de distinguer dans le chaos des tendances opposées, les principes, activités et méthodes qui sont désirables de ceux qui ne le sont pas. «Car la lutte pour l'existence, qui est à la base de la sélection naturelle, se trouve de plus en plus remplacée par une lutte entre les idées et les valeurs, sélection *consciente* qui accroît, avec la puissance mentale de l'homme, sa capacité d'acquérir et d'organiser les connaissances.»

C'est ainsi que la recherche du progrès — au sens qu'a ce mot dans la philosophie évolutionniste — doit être le grand principe directeur et unificateur de l'Unesco.

Paradoxe rassurant: l'évolutionnisme n'a-t-il pas eu pour parrain ce marxisme, que le délégué you-

goslave accusait M. Huxley de vouloir répudier?

Par contre, Malraux, qui posa en Sorbonne, avec un accent si pathétique, le problème de la réhabilitation de l'homme, — devenu à travers le machinisme et son utilisation destructrice une simple pièce démontable après s'être cru promis à la royauté de l'univers dont il avait découvert les secrets, et capable de tirer de lui-même les forces qu'il était allé chercher jadis hors de lui, — déclara que l'optimisme du progrès n'est pas une valeur européenne, mais seulement russe ou américaine. Et pourtant ne se rencontre-t-il pas avec Huxley quand il parle de ces «volontés de conscience et de découvertes» comme des valeurs essentielles de «l'humanisme tragique» qui est le destin de l'homme occidental? Et quand Huxley voit la clé du progrès humain dans l'existence d'un fonds commun d'idées capable de se perpétuer tout en évoluant, n'aborde-t-il pas «ce vrai problème» évoqué par Malraux, «qui n'est pas celui de la transmission des cultures dans leur spécificité, mais de savoir comment la qualité d'humanité que portait chaque culture est arrivée jusqu'à nous et ce qu'elle est devenue pour nous.»

Qu'est-ce que l'homme, demandait Malraux, aujourd'hui rongé par les masses comme il l'était naguère par l'individu? Et, qu'est-ce que l'Européen, renié par le reste du Monde parce qu'il renie lui-même ses valeurs et se prépare à mourir comme n'importe quelle classe dirigeante, du moment qu'il n'est plus décidé à vivre?

Mais cette question problématique, qui a de si fortes résonances chez ceux dont l'Occident demeure la patrie spirituelle, hérisse le poil des autres, de ceux pour qui la lumière aujourd'hui vient de l'est. Pour ceux-là, cette pathétique interrogation n'est que «jargon aristocratique».

L'homme? L'Europe? «Arrière les grues métaphysiques», s'est écrié Aragon dans cette même Sorbonne où ses attaques contre Malraux prirent un tour assez virulent pour donner à penser que l'Unesco ne pourrait pas toujours se maintenir au-dessus de la mêlée. Pour Aragon, l'homme a suffisamment fait ses preuves en mourant à Stalingrad ou dans les geôles nazies, et l'Europe n'est que le cap avancé de l'Asie. Il lui oppose «l'humanité», tout en défendant les cultures nationales où «élites et masses doivent être confondues», sous peine que les premières soient coupées de leur sève. Pour lui, les «internationalistes», ce sont les apôtres de l'Occident, entité fictive qui a pris naissance en Allemagne, dans les conciliabules desquels apparaît toujours «le danger slave.»

«Il est profondément indifférent, avait dit Malraux, pour qui que ce soit d'entre vous, étudiants, d'être communiste, anti-communiste, libéral ou quoi que ce soit, parce que le seul problème qui se pose est de savoir, au-dessus de ces structures, sous quelle forme nous pouvons recréer l'homme», un homme qui puisse se regarder en face «et s'ordonner en fonction de ce qu'il reconnaît comme sa part divine».

Pour Aragon, cet homme-là, cet homme «neutre», ne sera plus qu'une statue figée dans son éternité. Pour Malraux, c'est le héros ou le saint,

dépouillé de ces enseignes qui ont déchainé tant de fanatisme et de malheur sur le monde, qu'on peut bien être tenté de vouloir affranchir l'homme des dogmes qui le dressent contre ses semblables. Mais combien seront assez forts pour supporter ce dépouillement?

Qu'importe. Il était bon que devant ces Eminences de la pensée mondiale, deux conceptions aussi opposées puissent s'affirmer librement avec cette véhémence et cette autorité par la voix de deux hommes qui portent sous toutes les latitudes le renom des Lettres françaises. Certes, les diatribes lancées contre Malraux par Aragon choquèrent plus d'un auditeur. Mais la plupart en tirèrent des conclusions positives. «La France, disait un Brésilien d'une rare pénétration d'esprit, est le seul pays du monde où le champ soit encore libre pour le choc des idées, jusque dans des manifestations officielles. Il peut s'en dégager d'abord une impression de confusion. Mais, cette confusion, qui résulte de la liberté de pensée dont la France jouit encore, dégage de la lumière parmi les ténèbres environnantes. Le monde ne connaît que trop bien le meilleur moyen de sortir de la confusion, car c'est d'entrer dans la dictature.»

«Que la France ait le courage de se maintenir sans peur dans cette confusion féconde où elle se débat, c'est le vœu de tous les esprits libres».

EDITH BRICON.

SOCIÉTÉ ANATOLE FRANCE

Nous sommes heureux d'annoncer que la Société Anatole France, fondée à Paris en 1932 et présidée par M. Claude Aveline, vient de créer une section égyptienne. En attendant la formation d'un Comité de patronage, le Bureau de la dite Section est ainsi constitué: Président: M. Ahmad Rachad; Secrétaire général: M. Mamoun Ghoneim; Trésorier: M. Edmond A. Chédid; Correspondant à Alexandrie: M^{re}. Joseph Cattai, 25 rue Talaat Harb; Correspondant à Port-Saïd: M. le Dr. Fernand Lotte, médecin de la Cie du Canal.

Entre autres buts, la Section égyptienne aura pour tâche d'organiser des réunions, des conférences et des expositions. Elle prendra également l'initiative d'une traduction de l'oeuvre complète d'Anatole France. Les cotisations sont fixées comme suit: membre titulaire: P.T. 50; membre donateur: P.T. 130; membre bienfaiteur: P.T. 210, par an.

Adressez les adhésions soit à la Librairie Thoth, 27 rue Soliman Pacha, Le Caire, soit aux correspondants de la Section à Alexandrie et à Port-Saïd. — La correspondance doit être adressée à M. Mamoun Ghoneim, 2 rue Cotta, Choubrah, Le Caire.

Du nouveau sur les Jacobins et sur Robespierre

par **Henri Gerbert**

Tout le monde connaît le Club des Jacobins. On admet généralement que le célèbre Club constitua, sous la Révolution française, l'aile marchande des extrémistes de la Convention, les Montagnards.

Or, il semble bien, aujourd'hui, à la lumière d'un livre austère, composé selon la plus rigoureuse méthode de l'École des Chartes par un conservateur de la Bibliothèque nationale de Paris, M. Walter, que la réalité ait été légèrement différente.

M. Walter, dans son *Histoire des Jacobins*, expose une masse imposante de documents négligés. Et, grâce à cet éclairage complémentaire, le grand Club montagnard apparaît sous un aspect toujours redoutable, certes, mais aussi beaucoup plus prudent et circonspect qu'on ne l'avait cru, en même temps que la figure de Robespierre se dégage sous un jour bien curieux.

* * *

Les Jacobins étaient le surnom des Dominicains à Paris, parce que le premier couvent de ces religieux dans la capitale avait été établi, en 1218, dans un hospice pour les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Ce fut le couvent dominicain de la rue Saint-Honoré (aujourd'hui démolie), qui fut confisqué en 1790 et dont la vaste bibliothèque servit alors de siège à un club régional de députés de la Constituante, le «Club Breton», qui prit à ce moment le titre de «Société des Amis de la Constitution». En même temps, on plaça un panneau de bois au-dessus de la porte de la chapelle désaffectée, avec le sous-titre: «Unité, liberté, égalité, indivisibilité de la République, fraternité ou la mort»; on y fixa un drapeau rouge surmonté d'un bonnet phrygien et l'on planta par devant un «arbre de la Liberté». Les royalistes, par ironie, surnommèrent les clubistes: *jacobins*, et le sobriquet leur resta.

A vrai dire, les premiers Jacobins n'étaient pas d'une «gauche» extrêmement marquée. A côté de futurs Montagnards comme Marie-Joseph Chénier, Anarcharis Cloots et le peintre David, on y rencontrait les ducs d'Aiguillon et de Noailles, les frères Lameth, le duc d'Orléans et même Mirabeau. C'étaient, en réalité, des monarchistes constitutionnels, et on le vit bien, comme le remarque opportunément M. Walter, au retour de Louis XVI de la fuite à Varennes (1791): la pétition du Champ-de-Mars, qui réclamait la déchéance du roi, fut nettement désavouée par les

Jacobins et les partisans de la déchéance, à la séance du club, purent à peine parler...

* * *

Sans doute, après le départ des modérés vers le Club des Feuillants, les éléments montagnards dominent aux Jacobins, c'est-à-dire Robespierre, Saint-Just, Couthon, Billaud-Varenne, en même temps que les séances deviennent publiques, ce qui devait ouvrir la porte à une certaine pression des «tribunes». Or, l'examen des archives montre que le Club ne s'engage jamais dans les événements capitaux; il ne prend position que devant le fait accompli. Même les *tricoteuses* vociférant dans les tribunes, par exemple, contre la famine et contre les accapareurs, ne parviennent pas à lui arracher la plus mince décision motrice. Il occupe le terrain, il ne le conquiert pas.

C'est ainsi que les séances des Jacobins ne témoignent aucune part à la chute de la royauté, le 10 Août 1792. Contre le Trône, ils n'ont préparé aucune mobilisation, aucune démarche offensive, et ils ne se sont même pas réunis, du 9 Août jusqu'au 12; quand ils se sont retrouvés, le 12, Louis XVI, Marie-Antoinette, et leurs enfants étaient incarcérés au Temple. Pendant le procès du roi, ils suivent en observateurs passifs», nous dit M. Walter, le combat qui se livre à la Convention entre les modérés et les implacables; mais, malgré les réclamations des tribunes, ils se gardent soigneusement d'inscrire la question à leur propre ordre du jour. Enfin, dans l'élaboration de la Constitution, perspective qui avait passionné le siècle, ils se bornent à nommer une commission, en Septembre 1792, et puis personne ne s'en occupe plus, jusqu'en Avril 1793, où Robespierre se saisit personnellement de la rédaction.

* * *

C'est ce nom qui va nous expliquer, pour une moitié, le rôle considérable qui fut joué par le Club dans la marche de la Révolution et de la Terreur. Ces hommes sincères, mais de classe et d'esprit moyens (on comptait parmi eux nombre de petits bourgeois) offraient un tempérament essentiellement plastique. Ces zélés furent fascinés par l'Incorruptible, par son intelligence, par sa volonté, par sa «sensibilité» aussi et par sa religiosité à la Jean-Jacques. Ils se donnèrent à lui, irrévocablement, sentimentalement, dans une sorte d'adoration. Et, d'ailleurs, Robespierre abattu, ils s'effondrèrent aussitôt. Comme ils

ne vivaient que pour lui, ils ne vivaient aussi que par lui. Mais le chef sut merveilleusement les faire collaborer à sa politique, qui éliminait certes Danton sur sa droite (plus comme indiscipliné, d'ailleurs, que comme *modérantiste*), mais qui liquidait physiquement aussi beaucoup d'hommes et de choses sur sa gauche, par exemple, les Hébertistes, les *exagérés* et le culte de la Déesse Raison.

Cependant, la supériorité de Robespierre n'était pas le tout des Jacobins. Ce qui assura aussi leur hégémonie de quatre années, ce fut d'abord leur structure, leurs cinq comités centraux, qui connaissaient de toutes les questions et de tous les hommes, sans en excepter les généraux, et surtout leur correspondance incessante avec leurs filiales de province: un réseau ainsi ramifié devenait nécessairement tout puissant. Ce fut aussi leur rôle de police politique incessante et minutieuse, qui leur faisait recevoir des indications de tout ordre, signées ou non, mais maintes fois utiles, ne fût-ce que par leurs recoupements dans la poursuite de l'«ennemi intérieur». A cet égard, les Jacobins, groupés autour de Robespierre, offrent, en 1791, une structure politique originale: le Chef, la Police, le Parti; et ils contribuent puissamment à l'histoire de la fameuse «technique du coup d'Etat».

HENRI GERBERT.

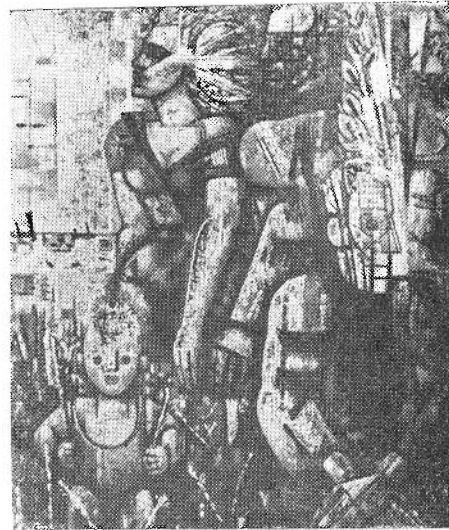


Un maître de la construction linéaire.

Le peintre Gromaire

par **Raymond Cogniat**

Quand la question se pose de savoir qui, dans la génération des hommes de 50 à 60 ans, est appelé à prendre, un jour, la suite des grands aînés, des Braque, Bonnard, Matisse, Picasso, un des premiers noms qui viennent à l'esprit, le premier, même pour bien des amateurs, est celui de *Marcel Gromaire*.



Les Trois Ages, de Gromaire.

Gromaire appartient à cette équipe de peintres, qui ont été les témoins des débuts de l'expérience cubiste et de ses audaces. Il était alors encore trop jeune pour participer effectivement à la naissance de ce mouvement. Plus tard, lorsqu'il fut en âge de s'exprimer, sa personnalité ne lui permettait déjà plus d'adhérer totalement à une conception technique qui lui venait de l'extérieur: d'une part, il ne pouvait échapper aux préoccupations de ce temps; d'autre part, il ne voulait pas se soumettre aux disciplines, qui venaient d'être inventées, mais qui étaient déjà trop rigides pour une personnalité comme la sienne. Il fut, en effet, de ceux qui éprouvèrent très tôt la nécessité de réintroduire dans l'œuvre, des éléments moins transposés et moins insensibles, que ceux des cubistes purs. En outre, son besoin d'exprimer son temps, la dureté et la puissance de son époque, devait trouver le moyen de se traduire dans un art moins intellectuel. Les formes qu'il inventa, dès ce moment, si elles prouvent son intelligence, sont riches aussi d'un dy-

namisme humain qui a permis de classer Gromaire, parmi les quelques expressionnistes français. Mais, alors que chez la plupart des expressionnistes le tempérament se manifeste par une manière de lyrisme, par une exaspération des formes et des couleurs, Gromaire a su, dans ses peintures les plus exaltées, conserver le contrôle de lui-même, une rigueur volontaire, qui aboutit à une construction linéaire, sans être jamais insensible.

★
★ ★

Gromaire est un homme du Nord. Il appartient à la race de ces solides artisans qui ont construit les cathédrales. Son art reflète la forte volonté de dominer son sujet, de composer une œuvre où l'homme est toujours présent, par son intelligence autant que par sa sensibilité. Il est un de ceux qui ont le mieux senti la nécessité pour notre temps de se trouver un art social, non par la représentation littérale, des aspects matériels de ce temps, non par le choix des sujets (l'homme dans son travail ou dans sa vie quotidienne), mais par l'austérité d'une technique qui ne lui permet pas les faiblesses et les compromis: art dur et intransigeant, un drame qui est à l'image de l'âpre beauté, née de la machine.

Cependant, ses personnages ne sont pas des mécaniques ou des robots. Certes, ils peuvent paraître systématiques par l'unité de style qui les

relie les uns aux autres, mais cette unité ne les rend pas impersonnels. Gromaire s'est imposé une discipline, un style volontairement adopté; il lui est resté fidèle, à travers toutes les évolutions, toutes les étapes de sa recherche.

Aujourd'hui, l'exposition qu'il nous présente, à la Galerie Carré, montre combien cet art s'est enrichi, comment il a su, dans cette rigueur implacable, apporter un enrichissement, voire une certaine somptuosité de la matière, un certain lyrisme des formes; comment aussi, dans cet art tendu, peuvent intervenir des moments de détente, ou, au contraire, une tension plus haute encore, qui fixe ses compositions, ses héros, comme des images idéologiques, presque comme des symboles.

★
★ ★

Il y a quelques années, Marcel Gromaire a pris une part extrêmement active à la rénovation de la tapisserie française, qu'avait amorcée Lurçat. Son goût des synthèses le prédisposait plus qu'un autre à s'engager dans cette voie. Dès ses premiers essais, il est parvenu à une réussite incontestée. La schématisation de son trait, la sobriété de sa palette devaient trouver, dans les dessins de cartons, une application parfaite, tandis que la laine lui offrait une matière à la fois sobre et somptueuse, convenant bien à son austérité. Les ensembles qu'il a alors composés sont



*Derniers modèles
de*
MEUBLES EN ACIER
pour Bureaux
Armoires - Classeurs
Chaises - etc... etc...

★
*Réalisation de meubles
sur commande*

Metallerg

EXPOSITION - 11, Rue Émad el Dine
USINE : 16, Rue Chaker el Guind
GHAMRA (MAHMACHA)

R.C. 54140

parmi les pièces les plus belles, les plus représentatives, exécutées au cours des dernières années. Là aussi, il retrouve la grande tradition classique des artistes du Moyen Age, à la fois le sens de la liberté du créateur, devant les formes qu'il transpose, et celui de la soumission devant les moyens utilisés et le but à atteindre.

On aurait pu croire que cette création, dans un domaine où la technique est très particulière, allait nuire au peintre et peut-être même l'éloigner définitivement de la peinture. Il n'en est rien, au contraire, et ses dernières toiles montrent bien qu'au lieu d'être limité par cette expérience, il y a trouvé un enrichissement.

Si pathétique que soit l'œuvre de Gromaire, elle n'est jamais désespérée, elle trouve en elle, en sa propre création, une exaltation suffisante pour la grandir et la porter aux plus hauts sommets de la pensée, jusqu'à une forme de passion, presque de joie grave, où l'idéologie esthétique compte comme moyen, mais, en fait, est au service des sentiments.

Dans un temps où l'on veut croire que les surenchères des fausses originalités facilitent le succès, fût-il éphémère, Gromaire a su garder la dignité et l'unité permanente de son idéal. Il n'a sacrifié à aucune mode, et, cependant, il ne s'est pas, non plus, isolé de son temps; il ne prend pas figure de solitaire et ne prétend pas jouer le rôle de chef d'école esthétique. Pour toutes ces raisons, pour ce sens de la mesure qui

le caractérise, jusque dans ses images les plus excessives, il est une des incarnations les plus typiques de ce qu'est l'art français à travers les siècles, et de sa transformation dans le temps, dans une adaptation constante au présent, sans rompre la liaison avec le passé.

Sans préjuger de l'avenir, il est vraisemblable que cette œuvre prendra, avec le recul, une signification plus précise encore, et se situera, avec une implacable exactitude, parmi les tentatives les plus exemplaires de l'art contemporain.

RAYMOND COGNAT.

LIVRES REÇUS

Histoire romaine
Tome IV (2ème partie)

“ L'EMPIRE CHRÉTIEN ”
325-395

par *André Piganiol*,

*Membre de l'Institut, professeur honoraire
aux Universités de Strasbourg et Paris,
professeur au Collège de France*

Editions Presses Universitaires de France.

*Avant d'acheter ou de vendre un immeuble
ou un terrain, adressez-vous*

**à l'ANGLO-BELGIAN Co.
OF EGYPT Ltd.**

**26 A, Rue Chérif Pacha
LE CAIRE**

**qui vous trouvera ce que vous cherchez,
ou vous obtiendra le maximum**

Revue des livres

par **Henri Gal**

Les lecteurs de cette chronique se souviennent, peut-être, que dans notre dernier article nous nous demandions s'il doit y avoir des sujets interdits, et nous répondions que tous les sujets peuvent être traités à la seule condition que l'auteur ne recherche pas le scandale.

Le «cas Miller» nous semble de ceux qui doivent être considérés avec le plus grand sang-froid; des partisans aussi passionnés que leurs adversaires discutent et se jettent à la tête les arguments les plus étrangers à la littérature. Nous avons lu attentivement ses ouvrages les plus fameux; en ce qui concerne le «Tropique du Capricorne», (1) nous sommes entrés dans le fouillis de ce roman avec une certaine inquiétude, et il nous a été difficile de trouver le fil d'Ariane qui nous permettrait de sortir de ce labyrinthe. De quoi s'agit-il? D'une somme, pensons-nous, d'une confession, d'une recherche de la vérité, de «sa» vérité, par l'auteur. C'est le heurt d'un homme contre l'humanité, l'éternelle lutte de l'anticonformiste contre les règles et les obligations de la vie en société. Un individualiste au fond, un anarchiste, qui recherche la bonté, mais surtout

qui veut se sentir vivre, «être» simplement et parce qu'«être», c'est se situer par delà le bien et le mal. «C'est une musique, c'est une profanation du silence pour le plus grand profit du silence... C'est une récompense qui ne peut être accordée que par soi-même à soi-même. C'est le don du Dieu que l'on est, parce que ce Dieu a cessé de penser à Dieu. C'est un augure de Dieu que chacun finira par devenir en temps opportun, quand tout ce qui est finira par être, au-delà de toute imagination.»

Cette citation explique la nouvelle religion dont Miller est le prophète. Il a trouvé les origines de celle-ci, et sa justification, chez les surréalistes français, qui ont fixé ses pensées et ses désirs alors en gestation. Mais dans ce long ouvrage, il y a une sorte de folie érotique, qui nous rappelle le Lawrence de «Lady Chatterley», et avec des mots orduriers, Miller nous conte toutes les aventures sexuelles qu'il vécut. Il y en a beaucoup. Si, au début, on est surpris et parfois choqué de son vocabulaire, au bout de plusieurs centaines de pages on ne prête plus guère attention à l'excès même des termes et des aventures rap-

CREDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863 — 1498 SIÈGES

ÉTABLI EN EGYPTE DEPUIS 1874

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE
R.C. 136

LE CAIRE et MOUSKY
R.C. 2361

PORT-SAÏD
R.C. Canal 113

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Agences ou Correspondants dans le monde entier

Coffres-forts en location au Caire et à Port-Saïd

THE LAND BANK OF EGYPT (BANQUE FONCIÈRE D'ÉGYPTÉ)

SIÈGE SOCIAL A ALEXANDRIE

Capital Social £ 1.000.000

Réserves et provisions £ 753.750

Registre de Commerce, Alexandrie No. 353

LA LAND BANK OF EGYPT
prête sur hypothèques aux propriétaires
de terres et de maisons.

Prêts amortissables à long terme.
Elle prête aussi, sur simple signature, à ses débiteurs,
pour les besoins de leurs cultures.

portées. Seuls les amateurs d'ouvrages obscènes peuvent y prendre goût; en ce qui nous concerne, nous estimons que cette sorte de folie érotique ressortit plus à la psychiatrie qu'à la littérature; ce n'est toutefois pas une raison pour condamner Miller, car son œuvre mérite toute l'attention de ceux qui s'intéressent aux idées et à une philosophie, discutable sans doute, mais réelle.

Certains amateurs de littérature faisandée ont voulu faire un succès à «J'irai cracher sur vos tombes» (2), de Vernon Sullivan, et ont rapproché ce roman de celui de Miller. Il est excessif de vouloir donner une telle importance à ce court roman, Comme Miller, Sullivan est interdit aux Etats-Unis; cela nous semble une erreur. Une œuvre interdite a beaucoup plus de lecteurs qu'une œuvre imprimée librement. La recherche du scandale ne paie pas, sauf, et c'est le cas de ces deux auteurs, si, en commettant l'erreur de les attaquer, on leur donne une publicité gratuite et injustifiée. Sullivan nous conte l'histoire de Lee, un jeune américain qui a du sang noir dans les veines et qui, pour venger son frère, assassiné par les parents d'une jeune blanche qu'il aimait, s'est juré de le venger. Comme Lee est blond, grand et bien physiquement, il ne lui est pas difficile de séduire de jeunes américaines de sang pur. Il jette son dévolu sur deux sœurs, riches et belles. Il devient l'amant de l'une, qui sera enceinte, et il veut devenir l'amant de l'autre. Il n'y réussira pas. Mais il tuera l'une et l'autre.

Il aura ainsi vengé son frère. Il mourra, lui aussi, abattu par la police à ses trousses. Il y a quelques pages d'un réalisme violent et qui ne sont pas recommandables aux personnes sensibles et aux caractères idéalistes ou sentimentaux. Ceci dit, indépendamment du titre raccrocheur, Sullivan pose, après quelques autres, le problème racial, celui des noirs, qui est une source d'inquiétudes pour tous les Américains et qui risque de devenir, dans les années à venir, en raison de la forte natalité des «coloured men», un drame national.

M. Aragon nous donne une vue de la société française avant la guerre de 1914 dans son roman «Les cloches de Bâle» (3). Venant d'un écrivain communiste on ne peut demander une impartialité sereine, et la peinture qu'il fait de la société parisienne est loin d'être sympathique, ce ne sont que combinaisons financières malhonnêtes, femmes aux mœurs faciles, moralité nulle, des appétits mais pas de sentiments. La première partie nous peint cette bourgeoisie, qui cependant ne fut pas uniquement pourrie, mais passons. Dans la seconde partie, c'est la peinture de la famille de Catherine, une jeune russe, qui vit de la rente que son père lui envoie. Ce père exploite des puits de pétrole. Catherine n'est pas conformiste, elle recherche un idéal, elle croit l'avoir trouvé chez les anarchistes, mais elle sent qu'elle ne sera jamais adoptée par ces hommes pour lesquels elle reste une bourgeoise ou une

Comptoir National d'Escompte de Paris

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE - LE CAIRE - PORT SAID

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Location de coffres-forts à des conditions avantageuses

dilettante. Elle a des aventures sentimentales, mais ne rencontre pas l'amour. Le roman se termine par un compte-rendu du Congrès de Bâle organisé par les pacifistes et socialistes de tous les pays; une allemande, Clara Zetkin, prend la parole et explique les devoirs de la femme, celle de demain, et c'est sur l'espoir de voir naître la femme des temps modernes que prend fin cet ouvrage. Quelle conclusion tirer de ce long roman? Le but de l'auteur, nous semble-t-il, a été de nous montrer que les femmes bourgeoises, entretenues richement, étaient méprisables, que celles, telle Catherine, pleines d'idéal, mais sans équilibre, sans doctrine, étaient destinées à se dissoudre dans un monde dur; que le destin de la femme, son but et sa doctrine allaient naître de la guerre qui se préparait, puisque nous sommes à la veille du conflit mondial, et nous devinons quelle sorte de femme ce sera. De nombreuses pages rapportent des conflits ouvriers, des grèves sanglantes, des luttes entre patrons et ouvriers, elles mêlent la fiction à la réalité. Mais ce qui nous indispose, c'est le manque d'équilibre de ce roman, tels héros disparaissent, d'autres apparaissent, de l'ensemble nous avons une impression de déséquilibre et d'inachevé.

M. Pierre Molaine nous livre le journal d'un fou dans « Hautes œuvres » (4), c'est un estropié, devenu médecin, qui se venge de la société en prenant un plaisir sadique à détruire le foyer d'un honnête, ridicule et modeste chef de service dont il est le collègue. Il arrive à ses fins, mais si le brave homme devient fou, le médecin le devient aussi et ils se rencontrent tous deux dans l'asile dont ils sont pensionnaires. Curieux et étrange ouvrage qui fait honneur au talent de M. Pierre Molaine.

« Les mains pleines » (5) ne sont-elles pas selon l'Évangile l'apanage des « innocents »? M. Pascal Vitali en est convaincu, mais son roman est une erreur constante. Son héros est un dégénéré, sa mère adoptive est une folle, qui sera assassinée par son fils, les peintures et les faits sonnent faux et ne nous attachent pas. Quel abus de bave de la part de Gilles, le fils idiot! Nous aurions mieux admis un innocent, qui fût physiquement normal, un fou doux, avec une mère qui ne fut pas une détraquée. Mais les intentions de M. Vitali nous ont peut-être échappé... Domage.

La lecture d'un classique comme Ivan Tourguenev nous racomode avec la littérature; nous avons relu les « Eaux printanières » (4) avec un vif plaisir, dans l'excellente traduction de M. Hofman. L'aventure de Sanine amoureux de la petite Gemma, et l'oubli de son serment conserve une fraîcheur que les années n'ont pu atteindre. Et puis, à l'exception de la perfide Maria, tout le monde est aimable et sympathique; enfin, la conclusion est optimiste et souriante. Lire ou relire cette célèbre nouvelle est délicieux, rendons grâce au bon géant qu'était Tourguenev!

« L'entretemps » (6), de Gale Wilhelm, est plus une nouvelle qu'un roman; elle nous retrace

le retour de Dick, en permission après avoir été grièvement blessé; l'accueil de ses parents; son mariage avec Goby; le suicide de la femme de son ami Hugues, mort au combat; et, la permission étant terminée, son départ. Écrit avec une simplicité, qui fait son charme, cette nouvelle, par le tact avec lequel sont peints les sentiments de ceux de l'arrière, par ce qui est suggéré plus que par ce qui est dit, nous semble une réussite.

M. Buchet, suivant en cela des exemples illustres, commence un roman en plusieurs volumes, dont deux ont déjà paru: « Les vies secrètes » étant le titre général. Dans le premier tome, « Raisons de famille », l'auteur nous fait pénétrer dans une famille bourgeoise de Genève à la fin du siècle dernier, et, en même temps, dans le secret des âmes. Femme ambitieuse, mari bonhomme, fille perverse, tous les personnages sont décrits d'un trait précis. Dans la seconde partie de ce volume, nous connaissons la Suisse durant la guerre de 1914; nous retrouvons les mêmes personnages grandis ou vieilliss. L'intérêt réside dans le tableau de la vie genevoise à ces deux périodes. Les drames familiaux n'ont qu'un intérêt secondaire. On en retire seulement que les hommes sont peu de chose entre les mains des femmes autoritaires, ambitieuses, menteuses; ils nous apparaissent plus sympathiques dans un milieu où l'intérêt est le moteur de tout. Dans le second tome, intitulé « Faux départs », l'intérêt se déplace; les événements se déroulent après la guerre de 1914; deux garçons « prennent le départ ». Crise mystique de Sébastien qui veut devenir pasteur, Claude sera musicien. Leur vie d'étudiants, leurs expériences sexuelles donnent lieu à des scènes vivantes et d'une exacte psychologie. Leurs aventures occupent bien une large part de cet ouvrage; Sébastien, à Londres, connaît une fille qui ment par besoin. Ils s'aiment. Claude n'aime pas celle qui l'aime. Il faut attendre le troisième volume pour connaître les solutions que M. Buchet va donner à ses situations dramatiques. Les garçons vont-ils se détacher définitivement de leur famille, étrangers qu'ils sont à cet esprit bourgeois, et vont-ils suivre leurs aspirations? Ces deux premiers tomes nous donnent une vue exacte du talent de conteur de M. Buchet, qui est aussi un styliste distingué, ce qui nous change des nombreux auteurs qui négligent quelque peu la syntaxe.

« Les marches du soleil » (7), de Emily Hahn est un roman qui se déroule en Orient, plus exactement à Shanghai. C'est l'aventure d'un Chinois assez donjuanesque, et d'une anglaise captive. L'idylle serait parfaite si la femme de Yuin-Long ne venait faire de violentes scènes à son époux. Dorothy, venue en Chine pour oublier son mari, y réussit assez bien, mais son idylle avec Yuin-Long se rompt lorsque la femme les surprend tous deux en train de fumer l'opium. Le chinois abandonne Dorothy, ses devoirs de mari et de père l'emportent sur sa passion, il lui jure qu'il l'aimera toujours. Dorothy, désespérée, se jette dans les bras d'un officier de marine qui l'emmène et lui promet une nouvelle vie. Ce roman

est l'éternelle histoire de l'amour, agrémentée d'un exotisme évident et d'une finesse psychologique où excellent les femmes de lettres.

Madame Jacqueline Marenis nous présente, sous une forme romancée, dans «La révolte sans âme» (3), la révolte des Cipayes, en 1857, qui faillit mettre en péril la domination anglaise aux Indes. Cet ouvrage fait saisir toute la complexité du problème hindou; il est difficile de trouver une méthode de gouvernement acceptable pour une telle mosaïque de races et de peuples. La révolte de 1857 fut provoquée par un incident futile, mais qui touchait aux croyances des Hindous. La population anglaise, civils et militaires, fut en proie aux pires sévices; on a vu pire depuis... L'intrigue, assez mince, s'accorde bien avec l'atmosphère de l'ouvrage. Les circonstances présentes donnent à ce roman une actualité incontestable.

M. Marcel Martinet nous conte, dans «Le Solitaire» (4), les soixante années d'un célibataire bourguignon, sous la forme d'une confession. Ces soixante longues années débutent par un mystère, non élucidé à la fin du volume, et sont coupées par un grand amour tragique. Les caractères sont bien brossés, les tableaux de la vie bourguignonne, bien venus, rachètent le manque d'intérêt que nous éprouvons pour ce bourgeois dijonnais. Ce vieux garçon mènera une vie inutile, stérile, navrante de solitude, bien qu'il soit entouré de femmes. Il finit par se suicider. Que n'y eût-il pas pensé plus tôt?

«L'embrassement de Midi» (9), de Rayner Heppenstall, est un roman unique en son genre. Il nous conte le séjour de Louis Dunkel, masseur aveugle, chez une de ses clientes. Nous assistons à son comportement dans un milieu nouveau, à l'activité des quatre sens qui lui restent. Le sentiment d'infériorité en face de la vie n'existe pas pour lui. Stoïque, plein de sang-froid, indépendant pour l'essentiel, bien que dépendant pour de simples détails, il a dominé sa cécité. Le passage le plus pathétique est sa rencontre avec une jeune aveugle sourde-muette. Le seul sens qui subsiste alors est le toucher. L'aveugle a pour la première fois de sa vie la sensation pleine et entière de la responsabilité masculine. Ce roman n'est pas à proprement parler une étude sur la cécité, mais bien plutôt une étude sur l'amour dépouillé de tout ce qui l'entoure généralement et notamment de l'appareil visuel. C'est à ce point de vue qu'il est particulièrement intéressant. Il mérite une large audience.

Le roman de Ernst Wiechert, «La vie simple» (6), se résume en quelques mots: Thomas, officier de la marine allemande, déconcerté par la défaite de 1918 et ses suites, quitte sa famille, se réfugie dans une île et retrouve le calme en se faisant pêcheur. L'intérêt de ce roman réside dans les problèmes qu'il pose et les réflexions qu'il suggère. Wiechert estime que la civilisation moderne court à sa ruine, car la société prend une place trop importante par rapport à la personne. La guerre n'est que l'aspect le plus aigu de la maladie dont souffre notre civilisation. Le

remède réside dans un retour à la nature, où l'homme retrouvera le calme dans «une vie simple». Si l'on peut souscrire sans réserve à une révision des valeurs que nous propose l'auteur, telles que: la restauration de la personne humaine, la rédemption de l'homme par le travail, le détachement des choses de ce monde, il est difficile de le suivre en particulier dans sa conception subjective de Dieu et dans sa méconnaissance du rôle joué par la famille. Certains pourront même considérer que le détachement suggéré est plutôt un renoncement, un abandon devant la lutte pour la vie. Par son style ferme et précis, et par l'approfondissement de la vie intérieure qu'il ne manquera pas de susciter, ce livre plaira à ceux qui aiment, dans un roman, trouver autre chose qu'une distraction passagère.

«Mais aussi des hommes» (4), de Walter Greenwood, est un roman édifiant, à notre goût trop édifiant, à la gloire de l'Angleterre vue à travers ses citoyens. Harry, chômeur et intellectuel; Taffy, son ami et admirateur, chômeur aussi; Rupert, riche et fils de l'ancien patron des deux autres, se trouvent dans la même escadrille. Ils participent à la bataille d'Angleterre courageusement. Leur vie est pleine de bons sentiments et de loyauté; leurs amours sont honnêtes, et les femmes qu'ils aiment sont dignes d'eux. Pour une mission périlleuse, on tire au sort, parmi

Sécurité d'abord!



LA GENEVOISE

Assurez-vous

Immeuble de la Compagnie,
21, rue Fouad Ier, Le Caire.

LA GENEVOISE

CAPITAL & RESERVES
240 millions de Francs Suisses

Dir. pour l'Orient: **Dr. Georges Vaucher**
21, Avenue Fouad Ier, Le Caire

Représentants à Alexandrie:
MM. M. Mitarachi & Co.,
15, Rue Toussoun Pacha

» **Reinhart & Co.,** 7, Rue Adib
» **H. Kupper & Co.,** 26, Eglis: Copte

«LA GENEVOISE» investit en Egypte les réserves des assurances contractées dans ce pays. Sa fortune libre en Suisse constitue une garantie supplémentaire.

«LA GENEVOISE» accorde des prêts sur hypothèques d'immeubles locatifs et urbains à des conditions avantageuses.

les volontaires, ceux chargés de la mission; le sort désigne les trois amis. Retour de mission, l'un des avions est abattu. Il semble que ce soit Rupert la victime.

Si les personnages sont habilement dessinés, le style paraît un peu faible, les pages les meilleures concernent la vie de l'escadrille, mais ce par quoi pêche ce roman est l'excès de bons sentiments, de pureté, de générosité, de sentimentalisme facile; vouloir trop prouver ne prouve rien, et la peinture d'être parfaits, et trop constamment parfaits, laisse planer un doute sur la naïveté de l'auteur, à moins que M. Greenwood n'ait trop escompté de la naïveté du lecteur.

Les «Contes» (10), de Jacques Prévert, sont tout empreints de cette ironie douce et innocente, et, en réalité, cruelle et pessimiste, qui est l'apanage des poètes lorsqu'ils descendent du Parnasse pour nous raconter la scène de la vie des antilopes ou des premiers âges; mais j'ai un faible pour le «dromadaire mécontent». Fantaisie, folie légère, humour illustrent ces contes pour enfants pas sages» selon l'auteur, qui a trouvé en Elsa Henriquez une illustratrice digne de lui.

On connaît Mark Twain (11), de réputation, mais il manquait une biographie de ce célèbre humoriste américain. M. Léon Lemonnier nous restitue la vie de ce prince du rire, de ce père de l'humour américain. C'était un homme triste, parfois amer, mais qui, pour réagir un jour contre son complexe d'infériorité, se moquera de lui-même, fera rire et saura magnifiquement exploiter ce succès; mais manquant d'idées créatrices, il racontera sa jeunesse et ses voyages tout en les agrémentant d'effes comiques, de cocasseries et de hableries désopilantes. Grâce à cette étude, nous apprenons à mieux connaître, et, partant, à aimer l'auteur de «Tom Sawyer», et aussi à mieux comprendre le peuple américain.

Claude Blanchard, qui fut un brillant journaliste et qui mourut en service commandé, écrivit, durant les noires années d'occupation ennemie, en France, un ouvrage intitulé «Dames de Cœur» (10). En étudiant les années heureuses du second Empire et des débuts de la III^{ème} République, Blanchard s'élevait des douleurs du temps. Il nous conte la vie de quelques femmes de mœurs légères, qui furent célèbres par leur luxe et leur beauté. Tour à tour Cora Pearl, Blanche d'Antigny, Rigolboche, Anna Deslion, la bouquetière Isabelle, Marguerite Bellanger, Léonide Leblanc, Valtresse de la Bigne défilent devant nos yeux amusés, car le volume est illustré, et nous font connaître une époque où la douceur de vivre n'était pas une vaine formule de rhétorique.

Il y a seize ans, parut un ouvrage qui eut un grand succès de curiosité: «Technique du coup d'Etat», il était signé: Malaparte. Certains prétendaient que Malaparte était un pseudonyme, par une sorte d'opposition à un maître en coup d'état: Bonaparte. Or, il existait réellement un Malaparte; il publia d'autres ouvrages qui n'attirèrent pas notre attention comme le premier;

c'était un homme de lettres italien, adversaire du régime fasciste, qui paya de sa liberté ses convictions. Aujourd'hui, Curzio Malaparte rapporte dans «Kaput» (3) ses impressions de correspondant de guerre italien sur le front russe. A notre avis, il y a des longueurs dans ce fort volume, qui gagnerait à être plus ramassé, mais ceci dit ce que Malaparte a vu; il nous le restitue avec une sensibilité, une netteté et une acuité frappantes. Ses entretiens avec Frank, gouverneur de la Pologne; la vie faite de sentimentalisme et de cruauté de ces allemands; la visite qu'il fit à Pavelitch, chef de la Croatie, aux allures si débonnaires, mais qui conservait sur sa table de travail, dans un panier, les yeux de ses ennemis, cadeau de ses partisans; son séjour en Finlande et la chasse au saumon du général allemand, parfaitement grotesque; ses visites sur le front russe; enfin, l'arrière, ce qui se déroulait à Rome, les paroles échangées avec Ciano; tout cet ensemble, tous ces faits offerts en vrac intéressent chacun. Contribution à l'histoire de ces dernières années, «Kaput» est un témoignage vécu, un document qui a toutes les apparences de la sincérité et qui ne peut laisser indifférent quiconque a vécu la tragédie qui vient d'ensanglanter le monde.

HENRI GAL.

- (1) Editions du Chêne.
- (2) Editions du Scorpion.
- (3) Editions Denoël.
- (4) Editions Corrèa.
- (5) Editions Charlot.
- (6) Editions Stock.
- (7) Editions Les Quatre Vents.
- (8) Editions Grasset.
- (9) Editions Albin Michel.
- (10) Editions du Pré aux Clercs.
- (11) Editions Fayard.

CHANGEMENT D'ADRESSE

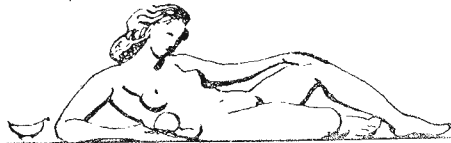
Nous prions nos abonnés, nos lecteurs et nos amis de prendre note de notre nouvelle adresse:

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

1, Rue Mash-Hadi,
(Rue Emad Eddine, avant la
Banque Misr), Le Caire.



L'ACADEMIE LIBRE.
PEINTURE ■ DESSIN ■ SCULPTURE



1, RUE MASH-HADI

(Rue Emad Eddine, avant la Banque Misr)

LE CAIRE

**Vous offre, en plein centre de la ville,
un vaste local où vous pourrez librement
travailler, apprendre, développer vos goûts
artistiques. Vous y trouverez matériel et
modèles. Les corrections seront assurées
par des artistes réputés.**

**L'Académie est ouverte, et vous pouvez
vous inscrire à son siège, tous les jours,
entre 10 a.m. et 13 p.m.**

Avant de partir en vacances
visitez nos Magasins

Costumes de Bain
Articles de Plage
Valises et Malles, etc., etc.

aux Etablissements

OROSDI-BACK

LE CAIRE

PORT-SAID

R.C. 302